VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII

Palchetto 6

Num.° d' ordine 98

R. BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III
B. Prov.
I
1847
NAPOLI

B. Pius
I
1847

Digitized by Google

C08.0k1

MÉMORIAL

TOPOGRAPHIQUE ET MILITAIRE,

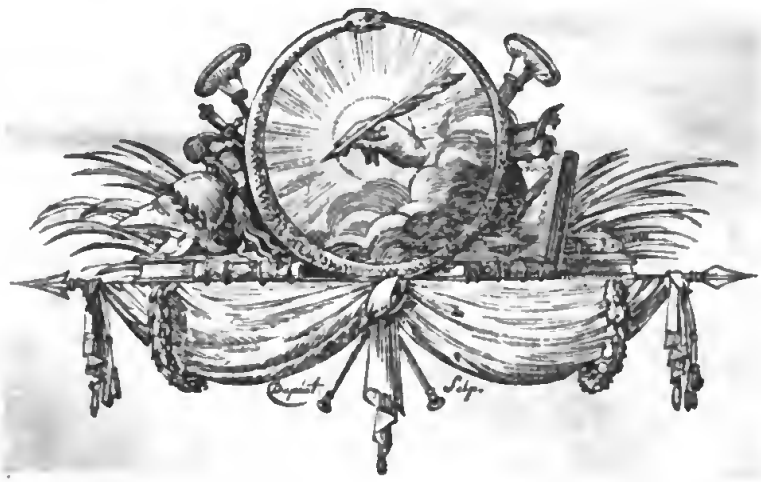
RÉDIGÉ

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DU MINISTRE.

N.° 2. HISTORIQUE.

IV.e Trimestre de l'an X.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
Brumaire an XI.

AVANT-PROPOS.

Le public, qui, sous une forme nouvelle, voit s'élever un édifice qu'on lui destine, veut savoir sur quelle base et avec quels moyens on l'exécute : c'est une sorte de garantie qu'il exige, et qu'il importe d'autant plus de lui donner, que les précoces erreurs de la prévention exercent sur l'opinion de bien des gens une influence que les jugemens de la tardive expérience ont trop souvent de la peine à détruire. C'est le motif qui fait placer dans ce numéro, le second du Mémorial, la notice historique de l'établissement où il se rédige. Cette notice dit ce que fut le Dépôt depuis son origine : on y a joint l'exposé de ses travaux dans le cours de l'an 10, pour faire connaître ce qu'il est et ce qu'il peut devenir, d'après l'impulsion donnée à ses richesses par le dernier directeur, et maintenue par le directeur actuel, sous les auspices d'un ministre qui en apprécie toute l'importance,

et d'un Gouvernement qui en connaît toute l'utilité.....

— Les résultats de la guerre, et l'estime des nations, placent le militaire français à ce rang glorieux où l'on a peu de rivaux : cependant beaucoup de nos guerriers avouent, avec cet orgueil excusé par la franchise et légitimé par la gloire, qu'ils seraient allés plus loin, s'ils avaient d'abord été plus instruits, non de ces vaines théories qui étreignent le génie, l'étouffent sous le poids des détails et l'asservissent à l'imitation, mais de ces ~~hauts faits~~ de guerre, dont les causes sont écrites sur le terrain, dans l'esprit des nations ou dans la grande ame de leurs chefs ; de ces faits dont la méditation donne d'immenses développemens aux grandes leçons des batailles.

La puissance du caractère, l'audace et l'opiniâtreté peuvent subjuguer la victoire ; mais cette profonde intelligence qui combine les vastes opérations d'une campagne, en prévoit toutes les chances, en dirige et

enchaîne les événemens, qui brave les coups du sort et maîtrise la fortune, cette intelligence n'appartient qu'au génie qui déjà s'est élevé, agrandi dans les champs féconds de l'histoire.

Tel est celui de la plupart de ces grands hommes qui planent sur les temps passés, ou qui honorent les temps modernes. Le génie sans l'instruction est comme le soleil dans la nue ; ses rayons rares et vifs n'éclairent, n'échauffent que des points : si le nuage se dissipe, l'astre inonde de sa lumière un immense horizon.

Dans les courts instans de repos qui séparent parfois les jours de marche des jours de combat, avec quelle avidité l'esprit d'un militaire électrisé par l'activité soutenue des scènes grandes et variées dont il se trouve acteur ou témoin, se porte sur le premier livre qui lui offre des exemples ou des modèles de ce qui revit et se modifie sous ses yeux !

Dans les loisirs prolongés de la paix,

passant de la vie tumultueuse des camps à l'oisive existence des garnisons, le militaire desireux d'extraire de la longue expérience qu'il vient de faire et d'observer, l'instruction qui doit en résulter, remonte, par la pensée, cette série de grands événemens que l'éloignement et le temps semblent revêtir de plus d'intérêt et de solennité; il sent, avec quelque orgueil, la part qu'il a eue à des faits qui vont à leur tour remplir les pages de l'histoire. Déjà la postérité arrive pour eux; son jugement commence, et leur imprime un degré d'importance ou de nullité, de gloire ou de blâme, que les acteurs eux-mêmes n'avaient pas toujours soupçonné. Frappé d'une nouvelle clarté, on veut aussi juger soi-même, loin du prestige que cause trop souvent la présence des hommes et des choses. On recherche les causes; on examine les effets, et l'on se reporte dans les temps passés, pour voir comment, dans des occasions à-peu-près semblables, les grands hommes consacrés par l'estime des siècles se sont

conduits, comment les écrivains regardés comme les oracles de la gloire l'ont répartie ou refusée. On s'adresse à l'histoire; on consulte les critiques : mais, depuis l'invention de l'imprimerie, tous les livres restent; et l'amas des erreurs, comme des vérités, s'élève à une hauteur qui effraie, et finit par ne paraître qu'un chaos où l'on n'a ni le temps ni le goût de pénétrer.

C'est pour faciliter, dans ces deux circonstances, la direction que les militaires veulent donner à leurs recherches, à leurs études, pour les mettre à portée d'atteindre plutôt et plus sûrement au résultat, qu'on a cru devoir leur donner par une indication succincte une idée de l'objet et du mérite des principaux ouvrages historiques, en ce qui peut les intéresser. Cette indication se présentait d'ailleurs naturellement, comme le préliminaire de l'analyse qu'on se propose de faire des écrits qui ont été publiés ou qui le seront sur la guerre de la révolution. On a hasardé, *comme conclusion* de cette espèce

de revue, quelques idées sur les principales intentions qui devraient diriger l'historien de cette guerre à jamais mémorable. On y a joint enfin, par les mêmes motifs, le catalogue des ouvrages cités, et l'indication des meilleures éditions.

Ainsi, en parcourant cette notice, chaque militaire, selon ses projets ou ses goûts, pourra se choisir parmi ces morts illustres, des amis que l'on se plaît à voir tous les jours, ou de simples connaissances qu'on visite à loisir. J'ai connu dans les camps un officier qui portait toujours avec lui quelques volumes de Plutarque, de César ou de Guibert, et il sentait qu'ils suffisaient aux besoins de son esprit et de son ame : j'aurais voulu y joindre Feuquières, Lloyd et Ossian....

— Un ouvrage a paru sous le titre d'*Esprit du système de guerre moderne*. Tous ceux qui ont pris part à cette étonnante guerre, qui en ont observé les nombreux phénomènes, et qui réfléchissent à ses grands résultats, attendent que des écrivains

dignes d'un tel sujet paraissent, pour expliquer les causes de tant d'événemens si extraordinaires, et les rattacher à des principes qui, en fondant une nouvelle doctrine, assurent nos pas sur les ruines de l'ancienne, et ramènent au domaine de l'instruction ce qui n'est encore que dans celui de la gloire. Ce titre est fait pour attirer leur attention, exciter leur intérêt; mais l'ouvrage tient-il ce qu'il annonce? Cette tâche assez difficile, l'auteur ne paraît pas avoir eu l'intention de la remplir : cédant à l'influence de l'esprit germanique, qui se laisse souvent séduire par celui de système, il veut soumettre à des règles exactes les opérations de la guerre. Cette prétention exagérée a produit dans cet ouvrage quelques idées simples et fécondes, qui, dans ce vaste champ, en proie à la tourmente et domaine des hasards, sont comme des points de repère auxquels il est quelquefois utile de se rallier; c'est ce qui a porté à présenter quelques réflexions sur cette œuvre estimable,

mais dont il convient d'user avec discrétion.....

— Le grand Frédéric, battu et humilié à Kolin par ce Daun qu'il n'estimait pas, se relève à Rosbach ; mais une grosse armée autrichienne en Silésie, au pouvoir de qui tombaient Breslaw, Schweidnitz et le prince de Bevern, mettait encore le vainqueur dans la crise : il s'élève au-dessus de sa situation, marche sans hésiter avec une poignée de braves fatigués, ramasse les débris d'une armée vaincue, et, avec trente mille hommes, vient à Leuthen présenter la bataille à quatre-vingt mille Autrichiens vainqueurs, commandés par le prince Charles. Cette affaire, la plus décisive comme la plus savante de la guerre de sept ans, est le chef-d'œuvre de la tactique prussienne, et suffirait seule pour placer Frédéric au rang des plus grands capitaines.

On a cru que le rapprochement des opinions de Lloyd et de Tempelhoff sur cette brillante journée, qui présente l'application

la plus mémorable de l'ordre oblique, serait à-la-fois pour les militaires une source d'instruction et d'intérêt ; on leur en offre dans ce numéro l'historique, avec le jugement qu'en ont porté ces deux officiers, accompagné de quelques réflexions que fait naître leur diverse manière de voir.

Nota. Le troisième numéro, consacré à la topographie, contiendra la théorie des levés de détails, la revue des œuvres topographiques avant et après Cassini, et l'indication des meilleures cartes dont la connaissance peut être utile aux militaires. Il est en ce moment à l'impression.

MÉMORIAL

MÉMORIAL TOPOGRAPHIQUE ET MILITAIRE.

SECTION II.

CHAPITRE I.er

RECONNAISSANCES MILITAIRES.

Nota. Les matériaux disposés pour ce chapitre ne pouvant paraître que dans le N.° 4, on s'est décidé à publier ceux du chapitre II, à cause de l'intérêt plus général dont ils peuvent être.

CHAPITRE II.

EXTRAITS ANALYTIQUES MILITAIRES.

NOTICE historique sur le Dépôt général de la guerre.

Époque de l'établissement du dépôt de la guerre.

CE fut dans le brillant intervalle de la paix de Nimègue à celle de Riswick, lorsque Louis XIV, à peine sorti d'une guerre générale, en recom-

mençait une nouvelle, que l'on s'aperçut du chaos qui régnait dans le département de la guerre. Les attributions et les divisions en étaient vagues et indéterminées : chaque ministre avait eu jusqu'alors ses bureaux chez lui ; à sa retraite ou à sa mort, les papiers, transportés sans ordre, s'égaraient souvent, au point qu'on retrouvait par fois chez les épiciers des correspondances originales de la plus haute importance.

Louvois, sous le ministère de qui les combinaisons et les opérations de la guerre se multiplièrent et s'agrandirent, sentit, le premier, le besoin de régulariser ce vaste laboratoire, d'où sortent la pensée, le mouvement et la vie des armées, et où se conservent leurs titres de gloire. Il porta sur les branches confuses de son administration cet esprit d'ordre et cette ferme activité qui signalent son caractère : il en classa et coordonna toutes les parties; et à une époque où les annales militaires de la France se remplissaient de faits si glorieux, le ministre de Louis XIV ne pouvait manquer de fonder un établissement qui devait en conserver à la postérité les souvenirs et les preuves.

1688. Ce fut donc en 1688 que le dépôt de la guerre prit naissance à l'hôtel de Louvois. On y réunit tous les papiers de ce département ; et successivement les correspondances originales des

généraux et du Gouvernement l'alimentèrent : le ministre lui-même en eut la direction immédiate.

Il paraît que, pendant ces premières années, ce ne furent que des archives conservatrices, mais inertes, où l'on réunit et déposa successivement les pièces qui avaient des rapports immédiats ou éloignés avec la guerre.

Louvois mourut ; et cet établissement fut à-peu-près oublié par ses successeurs, même pendant les deux années de repos qui terminèrent le XVII.e siècle. Relégué dans les greniers du château de Versailles, il se grossissait néanmoins de temps à autre des pièces du ministère qui, sans intérêt pour les événemens du jour, n'en conservaient pas moins à la postérité la trace fidèle des événemens passés.

Sa translation à Paris.

Vers la fin du règne de Louis XIV, il était transféré à Paris, à l'hôtel des Invalides : quelques commis y étaient attachés ; car en 1719 il fournissait, par ordre du ministre, des titres pour l'établissement des frontières. L'année suivante, une circonstance fit, pour ainsi dire, découvrir les richesses du dépôt. On était alors sous la régence ; ce gouvernement facile, qui, par sa crédulité en un système éblouissant autant qu'irréfléchi, bouleversait les fortunes particulières comme la fortune publique : la chambre des

comptes et les chambres ardentes examinaient les comptes des entrepreneurs des vivres ; les recherches qu'elles furent obligées de faire au dépôt, pour l'apurement des états des fournisseurs, firent apercevoir à-la-fois des pièces de la plus haute importance, et le chaos où elles étaient plongées. Dès-lors, six commis, à la tête desquels se trouve un M. de la Faye, furent chargés de débrouiller ces matériaux ; ce travail dura plusieurs années, et amena la découverte des documens les plus précieux pour la science, l'histoire et l'administration militaires.

1720.

Premier indice de l'importance des matériaux du dépôt.

Le calme dont l'Europe jouit depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733, et qui ne fut troublé que par le court orage de 1718, permit au ministre de la guerre de s'occuper des améliorations dont ce département était susceptible. Informé de toute l'importance des papiers qui s'encombraient au dépôt, il ordonna qu'ils fussent mis en ordre : le classement ne consista d'abord qu'à former des registres de la correspondance des généraux, par ordre de dates, en les distinguant seulement *par guerres différentes.* On la divisa en deux parties : la première contenant les lettres des généraux ; et la seconde, les minutes ou originaux des réponses du roi et des ministres. M. de Chamillart fit ajouter à chaque volume, des sommaires des

1733.

Premier travail du classement.

matières, et par suite le journal des opérations militaires de l'année, sous le titre d'*Avertissemens.*

C'est ce travail ainsi continué qui forme au dépôt ce qu'on appelle les *anciennes archives*, au nombre de plus de deux mille sept cents volumes, contenant des pièces depuis le XI.e siècle jusqu'aux dernières années de la guerre d'Amérique; mais la série n'est continue que depuis 1631.

Pour remplir les lacunes qui se rencontraient dans la correspondance originale, on eut recours à des copies des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et l'on s'enrichit ainsi de plusieurs mémoires essentiels. Les registres *in-fol.* où se trouvent ces copies, sont connus au dépôt sous le nom de *Transcrits.*

Ce mouvement donné aux matériaux du dépôt, et l'ordre renouvelé aux bureaux d'y verser sans lacune toute la correspondance de la cour et des généraux, ainsi que ce qui concernait le matériel du génie et de l'artillerie, firent juger cet établissement digne d'être dirigé par un officier général; et ce fut le maréchal de Maillebois, digne élève de Villars, si connu par ses campagnes d'Allemagne en 1733 et 1734, et celles d'Italie en 1744 et 1745, qui en fut chargé. M. de la Faye continua d'être employé sous lui.

1734. Premier directeur du dépôt, le maréchal de Maillebois.

Le travail du classement, qui n'avait été qu'ébau-

ché, prit alors plus de méthode et de consistance ; et nous devons peut-être aux soins de cet officier général, digne juge de ces précieux élémens d'histoire et d'instruction, la conservation de la plus riche et de la plus intéressante collection de ce genre.

Ingénieurs géographes ; leur origine.

Les ingénieurs géographes ne faisaient point alors partie du dépôt de la guerre. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, ils avaient été tirés des divers régimens d'infanterie, auxquels ils restaient attachés : ce ne fut qu'en 1696 qu'ils commencèrent à former un corps, et à être connus aux armées sous le nom d'*Ingénieurs des camps et armées*. M. de Lillier, leur chef, eut, en 1717, le grade de brigadier d'infanterie.

En 1726, ils prirent la dénomination d'*Ingénieurs géographes des camps et armées ;* et dans la guerre suivante, on les voit remplir leurs fonctions près des états-majors, relativement à la levée des champs de bataille, camps, positions et pays occupés par l'armée : mais leur organisation était encore peu certaine et peu nombreuse ; leurs travaux se concentraient dans les états-majors, comme on l'a vu dans la dernière guerre, et arrivaient faiblement au dépôt des cartes et plans, qui existait alors séparé du dépôt de la guerre.

Dépôt des cartes et plans.

1744.

Sa réunion à celui des fortifications.

Ce ne fut qu'en 1744, durant les guerres d'Italie, que le ministre d'Argenson, ayant réuni

le dépôt particulier des cartes et plans du ministère de la guerre à celui des fortifications, les ingénieurs géographes, qui n'avaient été jusqu'alors que détachés, eurent enfin une existence stable. Leur résidence fut à Versailles; leur uniforme, celui des ingénieurs ordinaires du roi; et leurs chefs continuèrent d'être des officiers supérieurs.

De la topographie.

La topographie avait fait encore peu de progrès; elle attendait la carte de Cassini pour paraître avec tout l'avantage que ce grand et bel ouvrage lui donne sur ce qui s'était fait en ce genre dans le reste de l'Europe, et sur presque tout ce qui s'est fait depuis.

Voltaire puise au dépôt de la guerre ses matériaux du *Siècle de Louis XIV.*

Mais le dépôt de la guerre avait déjà eu cette utilité, de fournir à Voltaire, alors historiographe, les matériaux d'après lesquels il a fait le Siècle de Louis XIV, ouvrage dont on trouve les élémens dans les pièces originales du dépôt; ce qui a mis à portée de vérifier que les dates et les faits y ont plus d'exactitude que dans l'Abrégé chronologique justement estimé du président Hainaut.

1750.

Époque de la carte de Cassini.

Durant les beaux jours qui suivirent la paix d'Aix-la-Chapelle, l'industrie se ranima, les arts se perfectionnèrent, et l'on vit commencer ce grand ouvrage qui, embrassant la surface de la France par de savantes projections, et la figurant avec intelligence et netteté, offre la première des

cartes qui réunisse ces deux avantages à ce degré de perfection que nulle n'a encore égalé pour la grandeur de l'entreprise, et qu'il est difficile de surpasser pour l'exactitude. La carte de France, projetée par Cassini de Thury, et préparée depuis un demi-siècle par cette famille de savans, fut entreprise en 1750.

Réunion de tous les bureaux à l'hôtel de la guerre à Versailles.

La guerre de sept ans ayant donné une nouvelle extension au département de la guerre, le Gouvernement fit, d'après le projet de M. Berthier père, construire en 1758, à Versailles, l'hôtel de la guerre, pour y réunir tous les bureaux jusque-là épars dans diverses maisons d'un loyer ruineux.

1760. Cet hôtel fut terminé en 1760, époque à laquelle M. Berthier, qui, en qualité d'officier d'état-major, avait servi en 1745 dans la guerre de Flandre, où il s'était concilié l'estime particulière du maréchal de Saxe, fut nommé chef des ingénieurs géographes, ayant sous sa direction le dépôt des cartes et plans, qui fut détaché de celui des fortifications.

Le dépôt s'enrichissait, à cette époque, des travaux topographiques des ingénieurs géographes, qui donnèrent sur le bas Rhin, la Westphalie, la Hesse, l'Hanovre, &c. des mémoires et cartes que le dépôt compte encore au rang de ses matériaux les plus précieux.

Jusque-là le dépôt de la guerre proprement dit était resté à Paris, aux Invalides. Le maréchal de Belle-Isle avait succédé à M. d'Argenson. M. de Vault, qui avait servi à Prague sous le maréchal, et qui, de capitaine de cavalerie, était devenu maréchal-général-des-logis sous le prince de Soubise, et ensuite brigadier d'infanterie, fut nommé, par le nouveau ministre, à la place de directeur du dépôt, vacante par la retraite du maréchal de Maillebois ; il eut pour adjoint M. Beaudouin, brigadier des armées, qui fut chef des ingénieurs géographes dans la guerre de sept ans, et qui a laissé au dépôt d'excellens mémoires, cartes et plans sur l'Allemagne et l'Italie.

Deuxième directeur, M. de Vault.

L'année suivante, en 1761, le dépôt de la guerre fut transféré à Versailles, au nouvel hôtel ; et les ingénieurs géographes, avec les cartes et plans, y furent réunis, ayant pour chef le directeur même.

1761.

Translation du dépôt à Versailles.

Le dépôt des plans y est réuni, ainsi que les ingénieurs géographes.

L'ordre suivi jusqu'alors dans le classement des nombreux matériaux historiques ou critiques du dépôt, n'amenait qu'à un catalogue chronologique très-volumineux ; les pièces, au lieu de se grouper autour d'un événement pour en expliquer les causes, les circonstances et les résultats, n'en restaient pas moins éparses dans les registres ou les cartons : ainsi était à-peu-près sans utilité

Travaux de M. de Vault pour l'ordre et l'analyse des matériaux historiques.

cette précieuse collection; et les contemporains, fatigués des recherches qu'il fallait y faire pour s'y instruire d'un fait ou d'une localité, y profitaient peu des connaissances acquises et de l'expérience du passé.

M. de Vault, placé au milieu de toutes les pièces qui renfermaient le secret des événemens militaires dont il avait été en partie témoin, et sentant de quel avantage elles pourraient être pour l'instruction, si elles étaient présentées dans un ordre convenable, se détermina à rédiger, d'après le texte original succinctement analysé, l'historique des diverses campagnes, en commençant par la guerre d'Allemagne en 1677; ouvrage qu'il a continué jusqu'à cent vingt-cinq volumes, et qui finit à la paix de 1763. C'est là aussi que finit la collection connue au dépôt sous le nom d'*anciennes archives.*

Première organisation des ingénieurs géographes.

Le ministre, voulant enfin donner aux ingénieurs géographes, à qui l'on allait devoir la belle carte des chasses, une organisation stable, arrêta, par un réglement du 1.er avril 1769, que leur corps serait composé d'un ingénieur en chef, de quatre brigadiers, de huit capitaines et de seize lieutenans, avec un maître de mathématiques, un d'allemand, et deux peintres de bataille.

Leurs travaux

Ces ingénieurs s'occupaient, pendant les loisirs

de la paix, de la suite de leur intéressant travail sur la guerre de sept ans. Il en reste au dépôt quatorze cartons, qui donnent la série des opérations de cette mémorable guerre, avec des cartes et dessins qui font le plus grand honneur aux talens et aux connaissances de ce corps, qui, bien organisé, se montrait alors environné d'ouvrages et de sujets également distingués.

durant la guerre de sept ans.

Leur sort devait éprouver encore de nouvelles variations sous le ministère de M. de Saint-Germain. Par une ordonnance de 1776, ils furent répartis dans les directions du génie pour y travailler conjointement avec les officiers de ce corps, sous les ordres du directeur des fortifications. Cette ordonnance fut l'objet de leurs réclamations; et une nouvelle, de 1777, fit à la première des amendemens, et leur rendit le titre d'ingénieurs géographes militaires.

Instabilité du sort des ingénieurs géographes.

Malgré ces dégoûts, les Roger, Deplanque, Dupain-Montesson, Gauthier, &c. faisaient, sur la frontière des Pyrénées, le beau travail des Aldudes, repris depuis, et qu'il faudra étendre et compléter un jour. Ils contribuaient, avec les officiers du génie, au magnifique travail des frontières des Vosges et du Jura, fait quelques années avant la révolution, sous les ordres du célèbre d'Arçon et la direction de M. de Vault.

1788. Cet officier général occupait depuis près de quarante ans la place de directeur du dépôt : mais il touchait à sa fin ; et dès 1788 l'établissement se ressentit de la langueur de ses dernières années (son adjoint, M. Beaudouin, était mort en 1785 maréchal-de-camp) ; et son âge avancé avait affaibli sa longue activité.

1790. Troisième directeur, le général Mathieu Dumas.

Vers la fin de 1790, il mourut lieutenant général des armées, et eut pour successeur dans la direction du dépôt, le général Mathieu Dumas, alors aide-maréchal-des-logis des armées, aujourd'hui conseiller d'état.

Translation du dépôt à Paris.

Mais l'orage de la révolution grondait de toutes parts ; tous les établissemens de l'ancien régime croulaient ou étaient menacés. On songea à conserver le dépôt, et il fut transféré de Versailles à Paris, vers la fin de 1791.

Suppression des ingénieurs géographes.

Ce fut en cette même année que le dépôt des fortifications se détacha de celui de la guerre ; et par suite un décret de l'assemblée nationale prononça, le 17 août, la suppression des ingénieurs géographes, et réunit leurs fonctions à celles des officiers du génie.

Il prend une nouvelle importance.

Bientôt le nouveau système du Gouvernement, la guerre déclarée à l'empereur, l'embrasement prévu de toute l'Europe, concoururent à donner une nouvelle importance à un établissement qui,

seul, au milieu du bouleversement général, avait conservé une collection précieuse des travaux militaires et topographiques de la monarchie, des manuscrits de la plus haute importance, et des renseignemens de toute espèce sur les ressources et le pays des puissances déjà ennemies ou prêtes à le devenir. On sentit alors toute l'utilité dont il pouvait être; on crut devoir lui donner une nouvelle organisation : elle se trouve dans le réglement arrêté par le roi en 1792, et que nous allons transcrire, parce qu'il donne à connaître d'une manière assez précise l'importance des collections et des travaux de cet établissement; qu'il consacre, en la perfectionnant, l'organisation dont les principaux élémens existaient déjà; et qu'il a servi, jusqu'à la nouvelle organisation projetée, de titre à ses fonctions et attributions.

Nouvelle organisation.

Réglement arrêté par le Roi, sur la direction générale du Dépôt de la guerre.

Du 25 avril 1792.

« Le dépôt général de la guerre, établi en 1688 par M. de Louvois, contient, 1.° la correspondance des généraux et des ministres pendant nos dernières guerres, les détails les plus circonstanciés sur les mouvemens de nos armées, les reconnaissances les plus étendues sur le pays où elles ont

agi, le précis historique des campagnes de ce siècle et de la fin du siècle précédent, fondé sur les pièces originales; enfin, partie des décisions importantes du Gouvernement, relatives aux mouvemens militaires;

» 2.° Les cartes de la plus grande partie de nos côtes et de nos frontières, qui ont été levées ou par les officiers du génie ou par les ingénieurs géographes militaires, les dessins à la main des camps occupés par nos armées en Allemagne, une collection des principales cartes gravées de toutes les parties de l'Europe, et un très-grand nombre de plans et de mémoires composés par les officiers de l'état-major de l'armée.

» L'officier de l'armée auquel le roi confiera la direction de cette riche collection, doit en extraire tout ce que le temps et une expérience éclairée ont pu et pourront y rassembler de connaissances, pour fournir au ministre, ou sur son ordre par écrit, toutes les pièces qui lui sont nécessaires pour tracer avec sûreté des plans de campagne, pour suivre les principales opérations de l'armée.

» Les mémoires, les plans et tous les objets appartenant au département de la guerre, et mis sous la garde du directeur général du dépôt, ne pourront être confiés à qui que ce soit, sans un

ordre par écrit du ministre de la guerre. Ces mémoires, plans, &c. seront classés dans un inventaire raisonné, de manière à pouvoir être promptement communiqués au ministre, ou, par ses ordres, à ceux auxquels ils pourraient être utiles pour le service de l'État, le ministre se réservant d'examiner ces objets, soit avec le directeur du dépôt de la guerre, soit avec toute autre personne qu'il jugera convenable, suivant les rapports qui y donneront lieu.

» Il sera procédé, le plutôt possible, à un inventaire de tout ce qui existe dans le dépôt de la guerre : un double sera déposé dans le cabinet du ministre, et un autre dans les mains du directeur général, qui sera responsable de tout ce qui est confié à sa garde.

» Aucune pièce ne sortira du dépôt sans un reçu signé de la personne à laquelle le ministre aura ordonné de la remettre pour un temps déterminé ; elle y sera ensuite exactement replacée, le ministre n'entendant pas se dispenser lui-même d'une formalité qui doit conserver le dépôt dans toute son intégrité.

» Les fonctions habituelles du directeur du dépôt de la guerre consisteront,

» 1.° A analyser les mémoires militaires, ainsi que les plans, cartes et reconnaissances existans

au dépôt de la guerre, sur chaque partie des côtes et frontières ;

» 2.° A indiquer les pièces qu'il conviendra de refaire et de vérifier, les parties qui restent à exécuter sur les différentes frontières (c'est à lui, par conséquent, qu'il appartiendra de désigner au ministre les opérations topographiques, ainsi que les observations militaires dont peuvent s'occuper les adjudans généraux de l'armée dans leurs divisions respectives, et à réunir ensuite les travaux de ces officiers, pour compléter le tableau des reconnaissances militaires) ;

» 3.° A calculer, sous les relations militaires, les avantages et les inconvéniens de tous les changemens de limites à accorder ou à proposer aux puissances étrangères, en les combinant avec le comité des fortifications, ou le directeur du dépôt qui en dépend, sous les rapports de la défense des places ;

» 4.° A développer les vues militaires sur l'ouverture des routes, la direction des canaux, l'emplacement des ponts projetés sur les frontières en faveur du commerce, pour les rendre utiles, ou les empêcher de devenir nuisibles aux dispositions de défense dont le pays est susceptible ;

» 5.° A classer toutes les pièces dans l'ordre le plus propre à l'instruction militaire, sous tous les rapports.

» Ces

» Ces fonctions doivent se concilier avec celles du directeur du dépôt des fortifications, pour fournir au ministre tous les moyens de lui faire connaître tous les rapports généraux, et les circonstances locales des frontières où se rassemblent et où doivent se mouvoir nos armées.

» Le dépôt des fortifications, consacré à la description analysée de nos places de guerre et des dispositions des camps retranchés, a été confié à des officiers du génie. Il devait être indépendant du dépôt général de la guerre; mais les points de contact de ces deux institutions, ainsi que les secours mutuels qu'elles peuvent se prêter, sont faits pour être aussi utiles à la chose publique, que propres à en maintenir l'union.

» En conséquence, le directeur du dépôt du génie aura droit de demander en communication toutes les pièces dont le dépôt de la guerre a été enrichi par les travaux exécutés à différentes époques par les officiers du génie. Il pourra faire prendre des copies de ces pièces, afin que, sans être obligé de recourir à emprunter les propres travaux du génie, les membres du comité de ce corps puissent traiter les parties relatives aux camps retranchés, et autres dispositions qui pourront intéresser le service des ingénieurs. Ces communications seront réciproques; et le directeur

du dépôt de la guerre pourra faire prendre des copies des pièces provenant des travaux des officiers de l'état-major, et qui peuvent se trouver au dépôt des fortifications.

» Quant aux projets de routes, canaux et ponts sur les frontières, qui seront proposés par les ponts et chaussées, et qui intéressent si souvent les dispositions militaires pour la défense des frontières, des forteresses et des camps retranchés, lesdits projets seront discutés devant le ministre par les directeurs du dépôt de la guerre et des fortifications.

» Le ministre de l'intérieur sera prié, en conséquence, de donner des ordres aux ingénieurs des ponts et chaussées, afin qu'ils se soumettent aux dispositions ci-dessus.

» Le ministre de la guerre tiendra la main à ce qu'on renvoie au dépôt de la guerre tous les plans, cartes, lettres et mémoires militaires des ministres, généraux, &c. aussitôt que l'usage ne lui en sera plus utile, et qu'ils y soient placés à demeure, pour y avoir recours suivant le besoin.

» Les présentes dispositions ne changeront en rien celles déjà arrêtées pour le dépôt des fortifications, ni celles relatives au comité et au bureau central, ainsi qu'il est prescrit par les décisions du roi, en date du 11 décembre 1791.

» Il pourra être adjoint au directeur général du dépôt de la guerre, deux officiers de l'armée, pour l'aider et le suppléer dans les détails qui lui sont confiés, pendant le temps où leur service ne les appellera pas dans les divisions militaires auxquelles ils pourront être attachés.

» Fait à Paris le 25 avril 1792. *Signé* LOUIS. *Et plus bas :* Par le roi, *signé* P. DE GRAVE. »

Aperçu de la dépense du dépôt.

La dépense annuelle du dépôt se montait alors à 68,000 francs ; mais il était absolument privé d'ingénieurs géographes, et il n'y avait personne d'attaché à l'historique, dont les travaux furent stationnaires dans ces temps orageux qui, vers le commencement de 1793, dispersèrent le directeur et les adjoints.

1793.

Quatrième directeur, le citoyen Calon.

Le dépôt resta quelque temps sans officiers en état d'en gérer l'administration et de l'utiliser pour le Gouvernement. Le C.^en^ Poncet de la Rivière ne fit que paraître dans les fonctions de directeur, en attendant qu'il se présentât un sujet pour les remplir. Le ministre Bouchotte désigna bientôt le C.^en^ Calon, qui avait servi autrefois au dépôt en qualité d'ingénieur géographe, et qui était alors membre de la première assemblée législative : il fut nommé en mai 1793, et eut, quelque temps après, pour adjoint le C.^en^ Desdorides,

ancien lieutenant de roi de Saint-Malo, et alors général de division.

Cabinet topographique près du Directoire.

Cependant les besoins augmentaient; les opérations militaires devenaient chaque jour plus importantes. En 1793, le C.^en^ Carnot, membre du comité de salut public, composa un cabinet topographique particulier, dont il tira les élémens du dépôt de la guerre. Cette institution fut une première impulsion donnée à ces précieuses collections.

Ingénieurs géographes rappelés aux armées par le besoin du service.

Le besoin d'ingénieurs géographes se fit sentir de nouveau, du moment qu'il y eut des armées en campagne. Les officiers du génie, trop occupés à reconnaître et à agir, ne pouvaient les suppléer dans les levées et réductions des cartes et plans. Les états-majors les redemandèrent. On s'adressa, mais assez vainement, à des anciens du corps: la plupart avaient entrepris des voyages (1), ou embrassé des partis plus avantageux. On ne vit d'autres ressources que d'en former de nouveaux; on appela quelques savans géographes, que le dépôt eut ainsi le bonheur de conserver et d'utiliser; on choisit quelques jeunes gens instruits; et

(1) L'Huilier, oncle du général Alex. Berthier, avec Bougainville; Gauthier, avec le comte d'Estaing; Fortin, Cattemi, Deshayes-Montigny, dans l'Inde; Pauly, en Californie, &c.

en moins de six mois on avait formé, à l'époque de juin 1793, trois brigades d'ingénieurs géographes, chacune de douze sujets, classés dans la proportion de leur mérite.

C'est à cette mesure qu'on doit le rétablissement provisoire du corps des ingénieurs géographes, qui ont, durant toute la guerre, servi près des états-majors avec autant de dévouement que d'utilité; qui, en ce moment, sont chargés de la levée des cartes de la Bavière, de la Souabe, des quatre départemens réunis, et du pays entre l'Adige et l'Adda; qui recueillent en Égypte, dans le royaume de Naples, en Piémont, et bientôt à Saint-Domingue, des renseignemens précieux; et qui cependant n'ont encore qu'une existence précaire et variable.

Cours d'instruction au dépôt.

C'est à cette époque encore que remonte également l'établissement d'un cours d'instruction théorique et pratique, ouvert à douze élèves, et qui n'a cessé depuis de fournir des ingénieurs, qui, avec ceux provenus de l'école des géographes, ont recruté et accru le nombre des premiers.

Augmentation du personnel du dépôt.

La composition du dépôt à cette époque (1793) fut agrandie à raison de son importance: on y plaça des officiers instruits; le nombre des employés fut porté à trente-huit pour le travail

de l'intérieur, indépendamment de trente-six ingénieurs géographes répartis aux armées.

Ses dépenses.

Le montant des appointemens pour les employés s'éleva à 128,600^{f}; et pour les ingénieurs géographes, à 102,500^{f}.

Administration de la carte de Cassini donnée au dépôt.

A cette même époque, la convention nationale ordonna que la grande carte de France, dite *de Cassini*, serait retirée de l'Observatoire et remise au dépôt de la guerre, qui demeurerait à l'avenir chargé du soin, de l'entretien et de la retouche des planches, ainsi que de l'achévement des feuilles qui restaient encore à finir ou à perfectionner. Un réglement du comité de salut public, du 22 brumaire an 2, affecta douze graveurs et cinq employés particuliers à la retouche de cette carte, et autorisa un fonds d'avances de 15,000^{f} par mois, pour subvenir aux dépenses que cet établissement nouveau devait entraîner.

Depuis, nos conquêtes nous ont procuré les planches de la carte des Pays-Bas par Ferraris, ainsi que celles de la carte du Piémont par Borgonio, qui continuent de s'imprimer au dépôt.

Époque de l'an 2.

Telles étaient, au commencement de l'an 2, la situation et la composition du dépôt, alors établi place Vendôme.

Réunion au dépôt, de l'agence des cartes.

Vers ce même temps, le comité de salut public avait formé une *agence des cartes* pour recueillir

dans les établissemens supprimés, ainsi que chez les émigrés, toutes les cartes et tous les plans et mémoires géographiques qui pouvaient s'y trouver, les classer, cataloguer, &c.

Cette agence ne tarda pas à être réunie au dépôt de la guerre, qui lui doit en grande partie la belle et riche collection qu'il possède en ce genre, et qu'il augmente journellement, mais que les livraisons qu'il a faites par ordre, durant la guerre, tant aux représentans du peuple qu'aux états-majors des armées, auront diminuée de moitié, si le Gouvernement n'adopte quelque mesure pour faire rentrer ces matériaux épars.

Du dépôt sous les commissions exécutives.

Les ministères avaient été supprimés en l'an 2 : le dépôt de la guerre se trouva dans les attributions de la commission des travaux publics. A cette occasion, le comité de salut public s'étant fait rendre compte de la situation du dépôt quant à la partie géographique, prit, le 22 prairial an 2, un arrêté qui donnait à cette partie une grande extension, avec des divisions qui en déplaçaient tous les élémens, et qui, quoique faites dans un esprit d'ordre et de perfectionnement, eussent nécessité un travail et une dépense considérables.

Extension de la topographie au dépôt.

Peu de jours après, un nouvel arrêté réunit le dépôt de la marine à celui de la guerre, qui devenait ainsi le centre de la géographie de terre et de mer.

Réunion du dépôt de la marine à celui de la guerre.

Atelier de gravure.

Le nombre des employés s'était accru en proportion de ces nouvelles attributions : c'est de cette époque que date au dépôt un atelier de gravure topographique, qui, plusieurs fois supprimé et repris, n'en est pas moins nécessaire et économique dans un établissement où se préparent, se recueillent et s'élaborent les matériaux topographiques les plus précieux, et que l'on doit journellement multiplier pour le service public.

La fréquence des changemens survenus à cette époque permet peu d'en rendre un compte exact, et d'apprécier la dépense qu'ils occasionnaient.

Diverses opérations topographiques.

Ces temps féconds en malheurs n'étaient point stériles en projets, en idées utiles ; et comme tout se ressentait de l'impulsion donnée, une opération était mise aussi rapidement à exécution qu'elle avait été conçue. Telle fut la grande opération de la vérification de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelone (1), pour donner

(1) On avait ordonné en même temps un travail non moins essentiel, non moins honorable pour le Gouvernement qui le fera exécuter ; c'était de mesurer avec la même précision, dans la plus grande largeur de la France, une perpendiculaire à la méridienne de l'Observatoire. Cette opération, qui devait fournir sur l'excentricité de l'ellipsoïde de la terre dans le sens des parallèles, des données plus certaines, ne fut point exécutée, et demeure encore l'objet des vœux des savans de l'Europe.

à la fixation du mètre toute l'exactitude qu'on avait droit d'attendre des connaissances astronomiques et géodésiques perfectionnées. Delambre et Méchain, alors attachés au dépôt, furent chargés de cet important travail. Plusieurs autres opérations de topographie militaire, d'hydrographie et de géodésie, furent ordonnées par le même arrêté du comité de salut public, du 24 floréal an 3, aux armées, sur les côtes du golfe de Gascogne, les frontières du nord, celles des Alpes, d'Italie et d'Espagne : ces grands travaux furent confiés à la surveillance du directeur du dépôt de la guerre; et outre les astronomes Delambre et Méchain, les ingénieurs géographes qui les exécutèrent, sortaient de cet établissement, qui les avait accueillis, et mis, pour ainsi dire, à l'abri de l'orage révolutionnaire. On distinguait parmi eux les Plessis, Perny, Bouvet, Nouet et Tranchot, qui, après avoir enrichi le dépôt d'une partie de leurs travaux, ont porté le reste au bureau du cadastre, d'où, sans doute, il va revenir à sa source.

Travaux historiques.

La partie historique fut un peu stationnaire durant cet intervalle. On n'avait pas encore organisé une correspondance suivie avec les états-majors; on débrouilla seulement quelques matériaux sur la guerre de la Vendée. L'adjoint Desdorides commençait alors un catalogue provisoire des

pièces historiques par ordre alphabétique ; travail long et pénible, et qui, jusqu'à ce que le classement par ordre de matières soit terminé, est encore aujourd'hui le guide des recherches dans cette nombreuse et intéressante collection.

An 4.

Retour du dépôt sous le ministère de la guerre.

L'établissement du régime constitutionnel trouva, en frimaire an 4, le dépôt dans cette situation. Les ministres furent rétablis. Le dépôt de la marine fut distrait de celui de la guerre : ce dernier, auquel avaient été réunies les archives administratives, fut placé sous le ministère dont il devait naturellement dépendre. Une partie des astronomes et géographes que la topographie avait ralliés au dépôt, forma le bureau des longitudes ; d'autres passèrent au cadastre et à l'institut. Ces nouvelles mesures nécessitèrent une nouvelle organisation.

Elle se traîna durant l'an 4 ; ce qui imprima une sorte de langueur au dépôt, et ne le présenta point sous des rapports favorables en l'an 5, lorsque le Directoire arrêta, le 22 floréal, sa nouvelle composition.

Nouvelle organisation.

Réunion du cabinet topographique.

Remise de la carte de France au ministère de l'intérieur.

Il s'en ressentit. Cet arrêté prononça la réunion au dépôt, du cabinet topographique établi près du comité de salut public, et par suite près du Directoire ; fixa ses attributions, mais sépara la carte de France de son administration pour la

donner au ministère de l'intérieur ; réduisit le nombre des employés de tout genre à quinze, non compris les ingénieurs géographes employés aux armées, qui devaient néanmoins être supprimés le 1.er messidor suivant. Les archives administratives furent séparées, et reportées à la division du secrétariat de la guerre.

Cinquième directeur, le général Dupont.

Cet arrêté eût paralysé en partie le dépôt, si les soins du nouveau directeur, qui fut nommé le 7 prairial suivant, n'eussent lutté avec quelque succès contre l'insuffisance des moyens qu'on laissait à sa disposition. Le général Dupont avait succédé au C.en Calon, ayant pour adjoint, pour la partie historique, le général Desdorides; et pour la partie topographique, le C.en Abancourt (1), mort depuis à l'armée, où il commandait les ingénieurs géographes.

Établissement de la correspondance avec les états-majors.

Le travail intérieur du dépôt prit, sous cette direction, une nouvelle consistance. Les papiers du cabinet topographique avaient procuré des matériaux essentiels : on les classa; on en commença l'analyse; et on établit enfin sous une forme régulière la correspondance avec les états-majors. On eut ainsi, toutes les décades, ensuite

(1) Il avait contribué à réunir à l'agence des cartes les nombreux et intéressans matériaux qui étaient venus enrichir le dépôt.

tous les quinze jours, les états de situation et les bulletins historiques de chaque division de l'intérieur et des armées : mais le directeur actuel a cru devoir proposer la suppression de cette correspondance, qui, dans ces circonstances, encombrait, sans utilité, le dépôt ; et le ministre, qui reçoit lui-même ces élémens historiques pour les transmettre un jour au dépôt, a adopté cette économie.

An 5. Sixième directeur, le général Ernouf.

Le général Dupont resta peu de temps au dépôt, ayant reçu une autre destination ; il y fut remplacé, à la fin de l'an 5, par le général de division Ernouf, ancien chef de l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse. Les mêmes adjoints furent conservés.

An 6. Formation de la bibliothèque du dépôt.

Ce fut sous sa direction que fut formée, en l'an 6, l'intéressante bibliothèque du dépôt. Il n'y en avait réellement point eu jusqu'alors ; mais enfin on profita, avec un zèle louable, du mouvement des dépôts littéraires, pour obtenir pour celui de la guerre une collection qui lui était essentielle : elle s'est depuis considérablement augmentée, et s'enrichit journellement de tout ce qui paraît d'intéressant sur la guerre, soit en France, soit dans l'étranger.

Tout ce qui, abstraction faite de la topographie dessinée, peut servir à la connaissance d'un pays,

fut distrait de la section historique, et réuni sous le titre de *Mémoires descriptifs.* Là vinrent alors se classer les reconnaissances, cahiers de topographie, mémoires sur les frontières, sur les côtes, les ouvrages d'arts, les projets de guerre, dissertations critiques, &c. Mémoires descriptifs.

Il ne fut rien fait pour la topographie. Le général Ernouf, secondé par l'adjoint d'Abancourt, enrichit néanmoins cette collection de quelques matériaux relatifs à la guerre de la révolution.

La carte de France rentra au dépôt de la guerre; et il fut pris un arrêté sur la retouche générale des *planches abaissées* de ce grand et bel ouvrage. Leur restauration présentait une dépense indispensable de 85,400^{f}; elle fut autorisée à raison de 1,836^{f} par mois jusqu'en prairial an 11.

L'existence des ingénieurs, se traînant toujours de provisoire en provisoire, n'avait pour le dépôt que de faibles résultats.

En floréal an 7, le directeur fut encore changé, et le général de brigade Meunier succéda au général Ernouf. Le général Desdorides continua d'être adjoint à la direction. An 7. Septième directeur, le général Meunier.

Les ressources que le Gouvernement trouvait journellement dans cet établissement pour le service des armées, l'importance qu'acquéraient les matériaux qui devaient servir à l'historique de cette

guerre si pleine de jours mémorables, attirèrent plus particulièrement l'attention du Directoire exécutif sur le dépôt. Il crut devoir accroître et fixer son insuffisante organisation; et par son arrêté du 13 prairial an 7, il établit la forme d'administration sous laquelle il se régit encore aujourd'hui.

Dernière organisation, du 13 prairial an 7.

Le nombre des employés fut limité à vingt-un pour les travaux intérieurs. Les ingénieurs géographes employés aux armées furent conservés et payés sur les fonds extraordinaires accordés aux généraux en chef : désignés comme *topographes-dessinateurs*, ils devaient adresser au directeur du dépôt les cartes, itinéraires, plans et reconnaissances militaires provenant de leurs travaux; ils étaient censés supprimés, s'ils n'étaient portés, chaque année, dans un état arrêté par le ministre. Les fonctions de directeur et attributions du dépôt restaient d'ailleurs à-peu-près les mêmes que celles détaillées dans le réglement du 25 avril 1792.

Ingénieurs géographes provisoirement conservés.

On s'aperçut, dans le cours de cette campagne, de la grande utilité de la carte du Tyrol, dite *des Paysans*, et de la rareté de ses exemplaires. Le dépôt s'en procura un, et en fit entreprendre la réduction à un cinq-huitième de ligne pour cent toises, afin de la rendre plus portative. Elle y a depuis été gravée; et il y a un an que sa publication a facilité et répandu la connaissance d'un

Réduction et gravure au dépôt, de la carte du Tyrol.

pays que les considérations militaires rendent si important.

L'année suivante, première du consulat, la direction du dépôt fut, en germinal, confiée au général de division Clarke, qui travailla près du premier Consul, et y établit un bureau topographique particulier. An 8. Huitième directeur, le général Clarke.

Le général Desdorides, qui, depuis six ans, remplissait au dépôt les fonctions d'adjoint, fut chargé d'une autre mission, et remplacé par l'adjudant-commandant Hastrel.

Le classement des matériaux historiques non compris dans les anciennes archives, fait jusqu'alors par ordre alphabétique ou chronologique, ne pouvait, par son insuffisance, être regardé que comme provisoire. Cette collection s'était d'ailleurs considérablement augmentée par les résultats de la guerre, et formait déjà plus de neuf cents cartons. Le désordre occasionné par l'encombrement des matériaux, par les déplacemens successifs, par la formation des cabinets topographiques près du Gouvernement, et par la précipitation des recherches, faisait sentir la nécessité d'un classement méthodique qui alliât à-la-fois l'ordre chronologique et celui des matières. Ce travail important, que la fréquence des changemens de directeur et la versatilité des événemens

Classement méthodique des matériaux historiques et topographiques.

avaient jusqu'alors retardé, fut entrepris vers la fin de cette année, où toutes les parties de l'administration publique prenaient enfin une forme stable.

C'est celui qui se continue aujourd'hui, et d'après lequel on pourra rédiger un catalogue analytique et raisonné de tout ce qui existe en pièces historiques, et compléter les journaux des différentes campagnes, qui, dès cette même époque, ont été entrepris par des officiers chargés par le ministre de la guerre de préciser ainsi les divers élémens utiles à l'histoire.

Catalogue de la bibliothèque terminé.

Déjà ce catalogue analytique a été commencé et se continue pour les anciennes archives; déjà sont terminés la classification et le catalogue méthodique de la bibliothèque : ainsi se présente dès aujourd'hui, sous une forme simple et claire, cette collection de plus de huit mille volumes sur tout ce qu'il y a de plus intéressant sur les sciences et arts, la géographie ancienne et moderne, les voyages, l'art militaire et ses divisions, l'histoire, les monumens, la philosophie, la littérature, la diplomatie et les arts. Les mesures sont prises, depuis que nos communications avec l'étranger sont rouvertes, pour y rallier tous les ouvrages militaires dignes de quelque attention qui paraîtront chez les autres peuples; et le dépôt peut trouver

trouver dans sa composition les moyens de les produire dans le domaine de l'instruction publique.

Ordre suivi dans le classement des cartes gravées et manuscrites.

La riche collection des cartes gravées et manuscrites, celle des mémoires descriptifs, devaient aussi être soumises à une méthode de classement constante et invariable. L'ordre géographique parut le plus convenable : ainsi toute carte ou mémoire topographique est venu se placer dans la division du pays dont il traitait, pour descendre ensuite dans les subdivisions de ce même pays. Là on lui a fait suivre l'ordre alphabétique de dates et de numéros. Ce travail, considérablement accru par la rentrée de nombreux matériaux produits par nos conquêtes, la dissolution des états-majors et le triage journalier des cartons historiques, est continué avec activité.

Carte des étapes, et réduction de celle de la France.

Vers la fin de l'an 8, se préparaient également, à l'extérieur, d'importantes opérations topographiques confiées aux ingénieurs géographes. A l'intérieur, le dépôt faisait dresser et graver une carte pour les étapes, et une autre réduite de la France entière, pour les divisions civiles et militaires : la première est terminée, et l'autre s'achève.

An 9.

Accroissement des travaux et de l'utilité du dépôt.

L'an 9 imprima une nouvelle activité aux travaux du dépôt : on y fit l'acquisition des planches de la carte de France en neuf feuilles, de Robert Hesseln ; de nombreux matériaux, fruit de nos

conquêtes, arrivèrent d'Italie, principalement du bureau topographique de Turin.

Le Gouvernement, éclairé par le directeur sur les ressources du dépôt, en retira plus d'utilité. Les demandes de collections de cartes, de mémoires, d'extraits, se multiplièrent; ce qui accrut le travail, et obligea à prendre des surnuméraires. C'est à cette époque que le dépôt fournit des mémoires intéressans sur le Portugal, qui ont été imprimés, et rédigea, sur les pièces originales, un historique de la guerre de la succession, dont la publication ne serait point sans intérêt. Les journaux des premières campagnes, et le classement des matériaux historiques, se continuèrent avec activité.

Les ingénieurs géographes détachés à l'armée du Rhin avaient, par ordre du général en chef, entrepris les cartes militaires de la Souabe et de la Bavière : lors de la paix avec l'Autriche, conclue en ventôse, la première de ces opérations était déjà très-avancée; la seconde, à peine ébauchée, fut reprise, de concert avec l'électeur de Bavière, sur des bases et avec des moyens qui promettent une œuvre topographique digne des progrès que les connaissances en ce genre ont faits de nos jours, et auxquels le dépôt de la guerre a eu l'avantage de contribuer.

Carte du pays entre l'Adige et l'Adda.

Les officiers du génie avaient entrepris, en Italie, la levée des pays entre l'Adige et l'Adda. Leurs travaux pour l'établissement des frontières de la Cisalpine ne leur permettant pas de continuer cette opération, elle fut confiée aux ingénieurs géographes, qui la reprirent et lui donnèrent une nouvelle extension : dix-huit d'entre eux en sont occupés, et promettent de la terminer l'année prochaine.

On songea également à faire lever l'Helvétie et le Piémont ; mais les matériaux n'étaient point encore prêts.

Carte des quatre départemens réunis.

Une opération plus importante et plus immédiatement utile, était le complément de la grande carte de la République, par la levée des quatre départemens réunis de la rive gauche du Rhin : elle fut organisée, et confiée à une commission de vingt-quatre ingénieurs géographes ou aides, dirigée par l'astronome Tranchot.

L'augmentation des travaux du dépôt, l'importance qu'acquéraient les fonctions des ingénieurs géographes, et l'insuffisance des dispositions de l'arrêté de l'an 7, suppléée par des mesures provisoires, nécessitaient une nouvelle organisation qui assît cet établissement sur des bases stables et régulières comme celles que la paix donnait enfin à la République, et qui assurât

aux ingénieurs géographes une existence que réclamaient l'utilité et la constance de leurs services.

Projet d'une nouvelle organisation basée sur les développemens et l'importance de ses fonctions.

Le général Clarke en présenta le projet, avec tout ce qui pouvait éclairer le Gouvernement sur le motif, l'importance et le but de l'établissement, comme sur les modifications et augmentations qu'il proposait (1); mais après avoir, par ce dernier travail, ajouté à la reconnaissance que le dépôt lui doit, il en quitta la direction pour se rendre auprès du roi d'Étrurie en qualité de ministre plénipotentiaire de la République. Il emmena avec lui l'adjudant-commandant Hastrel.

Neuvième directeur, le général Andréossi.

Le général de division inspecteur général d'artillerie Andréossi fut, par arrêté des Consuls du 20 thermidor an 9, nommé directeur, et les fonctions d'adjoint furent confiées au chef de brigade du génie Pascal Vallongue.

Premières opérations du nouveau directeur.

Le premier soin du général Andréossi, qui entra en fonctions le 1.er fructidor, fut de donner

(1) La dépense du dépôt, se composant des frais extraordinaires des bureaux topographiques en mission, des frais de gravure, retouche et impression des cartes, achat, collage et ouvrages extraordinaires demandés par le Gouvernement, était évaluée pour l'an 9 à 110,000 fr., non compris les appointemens des employés ni ceux des ingénieurs géographes, payés les uns sur les fonds du département de la guerre, les autres sur les fonds extraordinaires de la solde.

suite aux mesures préparées par son prédécesseur.

Le sort des topographes fut amélioré.

Gravure de la carte des chasses.

La gravure de la carte dite *des Chasses*, dont il y avait à peine les deux cinquièmes de terminés, et que M. Berthier père avait fait entreprendre principalement dans le but de former des ingénieurs géographes, était suspendue depuis plus de vingt ans ; elle fut reprise par une partie des habiles artistes qui l'avaient commencée. Cette opération, qui s'exécute au dépôt, doit, dans l'espace de trois ans, fixer enfin d'une manière durable ce chef-d'œuvre et modèle de topographie, que, dans des momens plus prospères, le Gouvernement étendra sans doute, en prenant pour centre de cette superbe carte Paris au lieu de Versailles.

A mesure que le directeur prenait connaissance des détails de l'établissement, il portait sur eux le mouvement et l'amélioration, et préparait le travail qui doit les rattacher à un ensemble bien ordonné.

Présentation du projet d'organisation modifié.

L'objet le plus important était de faire statuer sur l'organisation définitive du dépôt. Le nouveau directeur se hâta de pénétrer dans tous ses détails, et de les rattacher à un plan général ; c'est ce qui l'engagea à proposer quelques modifications au projet déjà présenté. Sans changer les attributions du dépôt, la répartition des matières,

ni l'ordre du travail, il ouvrit quelques cadres de plus aux documens qui doivent s'y réunir, pour offrir au Gouvernement des renseignemens plus exacts et plus complets sur les bases de ses plans de campagne, comme pour fournir à l'histoire et à l'art de nouveaux élémens. Ainsi de nouvelles vues furent dirigées sur la statistique et la délimitation des États. Les mémoires descriptifs furent réunis à la topographie; et des militaires instruits furent désignés pour y tenir et féconder les principales branches du travail.

Convaincu qu'une communication immédiate avec les principaux chefs du service était nécessaire pour le régulariser et l'activer, le général directeur conçut l'idée de les appeler à des réunions périodiques dans la salle du conseil, pour y discuter et concerter tout ce qui peut intéresser l'établissement et agrandir ses résultats.

Vues du nouveau directeur.

Dans une conférence tenue le 19 vendémiaire, le directeur développa ses vues sur les grands objets vers lesquels devait tendre l'établissement pour remplir l'attente des militaires et les intentions du Gouvernement : il fut en conséquence arrêté que divers sujets analogues à l'institution du dépôt, à ses attributions et aux connaissances utiles à y élaborer et perfectionner, seraient traités par divers collaborateurs que le directeur désigna;

qu'on pourrait en former le premier volume d'un ouvrage où paraîtraient par la suite les reconnaissances et les faits militaires dont le Gouvernement autoriserait la publication.

Travaux entrepris en conséquence.

Ces vues ont été soumises au ministre et approuvées par le premier Consul. Le dépôt s'occupe avec zèle des travaux qu'elles ont indiqués.

Les cartes qui étaient alors en vente au dépôt, et provenant de ses presses, étaient,

Cartes en vente au dépôt.

1.° La carte de la ci-devant Belgique, par Ferraris;

2.° Celle du Piémont, par Borgonio;

3.° Celle de France, par Robert Hesseln, neuf feuilles;

4.° Celle des étapes, dressée au dépôt;

5.° Celle du canal de Languedoc;

6.° Celle du Tyrol, en six feuilles.

La vente de celle de France, par Cassini, était ajournée à la paix. Les autres étaient cédées à moitié prix aux officiers, d'après une autorisation particulière du ministre.

Idée générale des collections du dépôt, et de ce qu'il a fourni durant la guerre.

Nous terminerons cette notice par donner une idée des collections du dépôt, et de ce qu'elles ont fourni durant la guerre pour le service du Gouvernement et des armées.

Indépendamment d'une bibliothèque de huit

mille volumes choisis, où se trouve une collection précieuse d'atlas; de deux mille sept cents volumes d'anciennes archives, et de plus de neuf cents cartons de pièces originales modernes, le dépôt possède cent trente-un volumes et soixante-dix-huit cartons de mémoires descriptifs, composés d'au moins cinquante mémoires chacun; quatre mille sept cents cartes gravées, de deux jusqu'à vingt-cinq exemplaires, non compris celles qui s'impriment au dépôt; et plus de sept mille quatre cents cartes manuscrites, plans ou dessins précieux de marches et de batailles.

Il a fourni, par ordre du Gouvernement, dans le cours de la guerre, sept mille deux cent soixante-dix-huit cartes gravées, deux cent sept cartes ou plans manuscrits, soixante-un atlas de diverses parties du globe, et plus de six cents mémoires descriptifs.

Une partie de ces matériaux, qui sont devenus une abondante source d'instruction et de lumières pour toutes les opérations de la guerre, doivent être encore dans les archives du Gouvernement, ou épars chez les différens officiers de l'état-major de l'armée. Quelques lacunes que leur absence forme dans les collections du dépôt, mais que les soins de son administration tendent journellement à réparer, il n'en résulte pas moins que

cet établissement, créé par Louvois, élevé par Maillebois, régularisé par de Vault, soutenu par son importance et son utilité dans les orages de la révolution, est la collection la plus riche, la plus nombreuse et la plus authentique d'élémens d'histoire, de topographie et de science militaire : il est un de ceux qui n'appartiennent qu'à la France, un de ceux dont elle donna l'exemple aux nations éclairées et guerrières de l'Europe (1) ; un de ceux enfin qui peuvent lui coûter le moins et la servir le plus, quand on aura donné à son organisation la stabilité et la latitude convenables, et à ses travaux la suite, l'ordre et l'extension nécessaires.

Prairial an 10.

---

(1) Le prince Charles s'occupe à Vienne d'une collection de livres, cartes et mémoires militaires, dont il se propose de former un dépôt pour l'instruction des officiers de l'état-major de l'armée autrichienne.

L'Espagne vient d'organiser la topographie militaire à l'instar de ce qu'elle est en France.

NOTICE

Sur les principaux Historiens anciens et modernes, considérés militairement.

Origine de l'histoire militaire.

LA guerre fut de tous les temps et de tous les lieux; c'est le mouvement des peuples animés les uns contre les autres par un intérêt que la politique peut apprécier, mais qui n'a trop souvent que la force pour modérateur et pour juge. Cet intérêt est toujours pour un peuple celui de la patrie; du moins il le croit: de là ces honneurs rendus au brave qui se dévoue à la défense commune; cette illustration donnée aux dangers, aux fatigues qu'il affronte; cette gloire enfin attachée à la victoire, qui, en sauvant le corps politique, doit paraître au peuple le plus beau triomphe de la puissance humaine. Aussi, dès la plus haute antiquité, en voyons-nous le souvenir consacré par des hymnes, des cérémonies religieuses, des inscriptions, des monumens et des jeux solennels. On le déposa dans des mémoires particuliers et des registres publics, quand on eut inventé l'art d'écrire. Enfin des citoyens, jaloux d'immortaliser leur patrie, ou animés du desir d'instruire les générations futures, écrivirent l'histoire des événemens

militaires, lorsque le goût des lettres eut distingué les nations plus policées.

Objet de cette notice.

Quelques fragmens conservés par des compilateurs attestent à-la-fois qu'il a existé des historiens dans l'âge le plus reculé du monde, et que la perte de leurs ouvrages doit exciter des regrets éternels. Notre dessein étant de remettre succinctement sous les yeux des militaires, le mérite des écrivains qui ont fait connaître les peuples dont les guerres offrent de grands objets d'intérêt et d'instruction, nous nous bornerons aux auteurs de l'antiquité qui ont parlé des Grecs et des Romains ; nous dirons un mot de leurs savans et utiles commentateurs; nous passerons ensuite aux historiens des temps modernes, en les rapprochant entre eux, et motivant, aux diverses époques, la perfection ou la décadence du genre historique; nous terminerons par une indication des principaux ouvrages militaires signalés dans cette notice.

Les Grecs et les Romains doivent leurs triomphes à la supériorité de leur tactique, à l'excellence de leur discipline. Les guerres qu'ils se sont faites, ou que ces derniers ont soutenues contre les Gaulois, les Carthaginois et les Germains, offrent des exemples d'une théorie parfaite et d'une pratique très-instructive ; leurs succès brillans durant

plusieurs siècles, ont pu les faire regarder long-temps comme les maîtres dans l'art de la guerre. Les nations qui ont aspiré à la gloire des armes, se sont souvent proposé pour modèle la milice romaine; elles en ont adopté toutes les institutions, et jusqu'au nom de *légion*, comme si ce nom renfermait une vertu secrète qui dût garantir la victoire. Les historiens de ces deux peuples donnent, avec cette simplicité, ce charme de style qu'on ne se lasse pas d'admirer, le développement de ces institutions, et des grands changemens dont elles ont été le principe et la cause.

Historiens de l'antiquité.

HOMÈRE.

Parmi ceux qui nous sont restés, Homère se présente d'abord. Il n'est pas seulement le prince des poëtes; c'est encore l'historien de la Grèce, dont il décrit, avec autant de vérité que de précision, la situation géographique, les mœurs, les coutumes, et la manière dont ses habitans faisaient la guerre.

HÉRODOTE.

Néanmoins Hérodote a été proclamé le père de l'histoire. Il nous apprend le peu que nous savons des premiers empires : il a le mérite d'avoir lié à la même chaîne, des événemens dont les auteurs qui l'ont précédé n'avaient donné que des récits détachés; il expose assez bien comment les divers peuples dont il parle disposaient leur troupe le jour d'une bataille. On lui a reproché long-temps de n'être ni exact ni judicieux : des

voyageurs modernes dans les pays qu'il a décrits, ont rétabli la bonne opinion de sa véracité; et notre révolution, où tant d'événemens jusqu'alors incroyables se sont succédés, prouve qu'on ne doit pas toujours regarder comme fabuleux ce qui ne nous paraît pas ordinaire.

THUCYDIDE.

Thucydide mérite plus d'attention, comme ayant écrit cette fameuse guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans. Il fut acteur et témoin d'une partie des faits; il n'omit rien pour s'assurer des autres: il alla lui-même sur les lieux, consulta les généraux, interrogea les soldats, pour composer ses annales, que l'on doit considérer comme les mémoires d'un militaire plein de sagesse et d'éloquence. La harangue de Périclès pour engager Athènes à faire la guerre aux Lacédémoniens, est peut-être le plus beau modèle à suivre pour faire un projet général de guerre : il balance toutes les raisons d'état; il compare tous les moyens respectifs, et prévoit habilement les succès ou les revers. Tout l'ouvrage est un chef-d'œuvre d'histoire vraiment militaire, qui renferme les discussions des intérêts politiques des Grecs, et toutes les opérations d'une guerre longue et opiniâtre.

XÉNOPHON.

Xénophon, qu'on a surnommé *l'Abeille attique* à cause de la douceur de son style, publia l'Histoire de Thucydide, et y ajouta sept livres. Il est

encore auteur de la Cyropédie, ce charmant ouvrage qu'il composa dans le même esprit qui a dicté le Télémaque. C'est en grande partie un ingénieux roman, où l'auteur, aussi grand écrivain qu'il était bon militaire, a évité la sécheresse ennuyeuse d'un ouvrage didactique, en mettant en action les grands principes de la guerre : il explique sur-tout avec une rare clarté tout ce qui a rapport à l'armure et à l'exercice de la cavalerie. Le récit de la bataille de Thymbrara, qu'il donne dans les plus grands détails, peut suffire pour connaître toutes les manœuvres de guerre usitées dans ces temps-là, et nous montre que l'emploi des corps de réserve remonte à la plus haute antiquité : mais les gens de l'art doivent étudier et admirer Xénophon, sur-tout dans cette mémorable retraite des *dix mille*, qu'il a écrite avec un talent égal à la gloire qu'il eut à l'exécuter. C'est en le lisant que Lucullus apprit le métier de la guerre. On remarque la clarté et l'élégance d'Hérodote, la précision et la gravité de Thucydide, la sagesse et les grâces de Xénophon. Le premier attribue tout à la fatalité ; le second, au génie et à la prudence ; le troisième, à la piété envers les dieux.

POLYBE. Polybe, qui était Grec d'origine, a écrit dans la langue de son pays une histoire précieuse à tous ceux qui étudient l'art militaire, et qui se plaisent

à comparer ce qu'il est parmi nous à ce qu'il était chez les anciens. Polybe avait vu la légion des Romains, à la parade et sur le champ de bataille; il a traité la tactique particulière de ce peuple, et l'art de la guerre en général, avec cette supériorité de lumières qu'on devait attendre de l'élève de Philopœmen, comme du maître de Fabius et du second des Scipions. Il fait voir comment Annibal et Scipion formèrent tous les deux un projet grand, hardi, singulier, d'une vaste étendue, d'une longue suite, mais nécessaire et décisif. Il montre leur habileté, leur adresse, leur présence d'esprit, leur attention à profiter de toutes les occasions subites que le hasard présente, pour changer tout-à-coup, dans la chaleur du combat, la position et la distribution des troupes. Il fait remarquer qu'Annibal savait tout ce qui se passait dans le camp ennemi; que son attention à étudier le caractère des généraux romains fut la principale cause de ses victoires; que sa campagne en Italie est le chef-d'œuvre de l'habileté militaire et de la discipline; que les conquêtes des Romains étaient l'effet d'un plan concerté de loin, dont le génie des capitaines rendait le succès presque infaillible. Enfin Polybe, dans le récit fidèle qu'il fait des batailles qu'ont livrées Scipion et Annibal, indique tous les exemples à suivre

ou à éviter dans la science des combats. Quoiqu'on ait beaucoup perdu de son histoire (1), ses fragmens sont encore un modèle pour les écrivains, comme une source abondante d'instruction pour les généraux et pour les ministres.

SALLUSTE. Salluste raconte les événemens dont il a été le témoin : il a un talent supérieur pour tracer tous les caractères. Martial l'appelle *le premier des historiens romains ;* cette louange est exagérée. Dans la Guerre de Jugurtha, il peint un général plein d'artifice, toujours impénétrable dans ses desseins, et qui sait éluder les attaques les plus impétueuses ; mais dont les nombreuses armées, quelqu'aguerries qu'elles soient, succombent toujours, vaincues par l'excellente discipline des Romains. L'ordre de marche et de bataille de Métellus, lorsque Jugurtha se préparait à l'envelopper, est le dernier trait que l'histoire fournisse de cette ancienne tactique des Romains; Salluste le rapporte dans tous ses détails, comme un chef-d'œuvre de l'art militaire. Il caractérise, dans Marius, cette extrême activité des généraux de Rome, pour finir les guerres dont ils étaient chargés et se faire la réputation d'heureux guerriers, parce que la maxime de l'État était de ne

(1) Il ne nous reste des quarante livres dont son histoire était composée, que les cinq premiers, et des fragmens des douze suivans.

récompenser

récompenser que les succès, sans égard pour les moyens qui les avaient procurés. L'Histoire de la conjuration de Catilina fera regretter éternellement ce qui nous manque de cet auteur.

César, en ne présentant que des matériaux pour l'histoire, en a fait une parfaite : sa diction est si pure, qu'on ne peut lui rien comparer. La maxime de César était d'attaquer toujours le premier ; ses résolutions, au milieu des plus grands dangers, qu'il ne consultait point, étaient toujours audacieuses. Il apprend à ménager le temps, à tromper l'ennemi et ses propres soldats sur ses véritables desseins, à les encourager même quelquefois par la licence, à intéresser leur vanité par de belles armes, à maintenir la discipline par une inflexible sévérité ; à ne s'avancer qu'après avoir pris une connaissance parfaite des lieux, à surprendre l'ennemi par une étonnante célérité. Lorsqu'il bloque Vercingentorix, qu'il s'embarque pour l'Angleterre, qu'il passe le Rhin sur un pont ou qu'il guée une rivière au pied des Pyrénées, tous ses mouvemens sont des instructions précieuses dont l'intérêt augmente, quand on le voit à Pharsale se préserver, par une habile disposition de ligne oblique, du danger d'avoir été débordé sur ses flancs par une armée de moitié plus forte que la sienne. On ne conçoit pas comment un militaire distingué,

CÉSAR.

le major-général Warnery, a pu soutenir que César n'avait point écrit ses Commentaires, qu'ils n'appartenaient même pas à un général médiocre, parce qu'ils renferment, dit-il, des faits absolumens faux, d'autres contraires au bon sens et aux véritables règles de l'art. Warnery, d'ailleurs, très-habile dans l'art de la guerre, paraît toujours vouloir se faire remarquer par la singularité de ses opinions.

HIRTIUS. Hirtius, consul romain et compagnon de César, a écrit avec diffusion, et quelquefois avec assez d'obscurité, les guerres de ce grand capitaine en Égypte et en Afrique; il fait sur-tout remarquer l'importance que César attachait à entretenir ses troupes dans l'exercice continuel des travaux militaires : c'est cette habitude à exécuter promptement toutes les évolutions ordonnées par le général, qui décida le gain de la bataille de Pharsale.

TITE-LIVE. De toutes les histoires que nous ont laissées les Romains, la plus éloquente et la plus complète est celle de Tite-Live : il paraît s'élever jusqu'à la grandeur romaine ; et le fier caractère d'un peuple dominateur des nations se retrouve toujours sous sa plume. On lui reproche d'être superstitieux; cette accusation n'est pas méritée. Lorsqu'il raconte une foule de prodiges, il peint avec fidélité

les mœurs d'un temps où tout était présages et auspices. Il devait respecter cette croyance générale, parce qu'elle était un puissant ressort dont la politique tirait un grand parti. César n'était pas crédule ; néanmoins il rapporte aussi des prodiges, parce qu'ils occupaient l'attention de son armée, et que souvent ils déterminaient ses succès, en donnant plus ou moins de fermeté ou de courage à ses soldats.

Tite-Live fait sentir qu'Amilcar, Annibal, Scipion, Fabius, ont excellé dans cette partie de l'art qui consiste à établir l'état de la guerre sur la connaissance des forces de l'ennemi, du pays qui en est le théâtre, et des instructions qu'on peut tirer des habitans des lieux mêmes. Il fait observer que Fabius joignait à une grande prévoyance un profond raisonnement ; qu'il suivit, avec une fermeté invariable, des plans formés sur des principes fixes. Ceux qui s'appliquent à l'histoire romaine, remarqueront que c'est le seul général qui ait fait plusieurs campagnes de suite sur une défensive réglée ; et que si les historiens ne lui donnent pas tous les éloges qu'il mérite, c'est que la politique du sénat était de faire tenir toujours l'offensive aux armées de la république.

Dans la guerre que Viriate fit aux Romains, on voit ce général, berger des montagnes qui

séparent le Portugal de l'Espagne, faire des manœuvres hardies qui ne le compromettaient jamais, prendre des positions toujours ménagées pour s'assurer la retraite, dissiper ou rallier son armée comme un éclair, harceler l'ennemi à-la-fois sur tous les points, dans ses marches, ses convois et ses fourrages; en un mot, développer l'art de la petite guerre avec tant de succès, que les Romains, désespérant de le vaincre, le firent assassiner.

Tite-Live a composé son histoire d'après les auteurs qui l'avaient précédé, et sur-tout d'après Polybe : mais, n'étant pas militaire, il décrit les événemens de la guerre en homme qui s'attache principalement aux grâces de l'élocution; il néglige d'apercevoir que la tactique avait changé, et confond presque par-tout les usages de son temps avec ceux du temps des Scipions.

STRABON. Strabon a écrit en grec; il ne nous reste de tous ses ouvrages qu'une Géographie. Il avait lui-même voyagé depuis l'Arménie jusqu'au fond de la Toscane, et depuis le Pont-Euxin jusqu'à la partie la plus méridionale de l'Arabie. C'est d'après les mémoires les plus fidèles, qu'il a décrit les lieux qu'il n'a pu visiter.

QUINTE-CURCE. Quinte-Curce excelle dans la description des batailles : son style est plein d'élégance; mais

son ouvrage est défiguré par des erreurs grossières de date et de géographie. On lui reproche encore d'y avoir mêlé des embellissemens romanesques : cependant tous ceux qui ont parlé d'Alexandre nous le représentent également comme un héros extraordinaire ; et ce que nous voyons de nos jours, prouve bien qu'il est des hommes dont l'histoire doit ressembler à un roman.

Arrien sert à rectifier Quinte-Curce : il est beaucoup plus exact, parce qu'il écrit sur les mémoires des généraux d'Alexandre ; il paraît aussi versé dans la politique qu'il était bon général. En lisant attentivement cet auteur, on suit tous les desseins du conquérant. Dans un discours très-bref qu'il lui fait tenir, il développe le plan de la conquête de l'Asie sur les principes les plus solides de l'art de la guerre. L'une et l'autre histoire offrent le modèle du caractère et de la conduite d'un véritable héros. Alexandre subjugua la Grèce en ne remettant rien au lendemain. Le soin qu'il prenait des blessés, sa manière de vivre, sa générosité dans les récompenses, lui gagnaient tous les cœurs. Une raison supérieure à la rapidité de ses entreprises, à la fougue de ses passions, le conduisait toujours. La discipline est une de ses principales ressources contre le nombre. Il fait tout pour obtenir la victoire, qui peut seule lui procurer tout. Quand

ARRIEN.

il est faible, il donne peu au hasard ; mais, dans la fortune, la témérité est souvent un de ses moyens de vaincre. C'est toujours à propos qu'il a de l'audace ou de la sagesse. Il enlève d'abord à son ennemi la moitié de ses forces, en détruisant sa marine. Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et règle ses conquêtes ; après celle d'Arbelles, il le serre de si près, que Darius n'a plus d'asile. Il efface les préjugés qui séparent les nations vaincues ; il respecte leurs mœurs ; il les unit par les plus doux liens ; et les nations subjuguées, la mère et les femmes d'un grand roi, pleurent la mort du héros qui l'avait détrôné.

Arrien a fait un excellent abrégé de toute la tactique des Grecs. On n'a pas assez reconnu son mérite. Il a sur Élien, quoique celui-ci ait été traduit dans toutes les langues, l'avantage d'éviter toutes les superfluités, de ne donner que des définitions exactes, claires et précises, et d'avoir écrit principalement dans l'intention d'expliquer les termes en usage dans l'art militaire, pour rendre plus facile l'intelligence des historiens. Il y a, vers la fin, un morceau assez étendu, qui traite de la cavalerie romaine ; il est terminé par un fragment très-précieux, parce qu'il donne des détails exacts sur la manière de faire la guerre des anciens : c'est un ordre de marche et de bataille

contre les Alains, qu'il fut chargé de combattre.

Appien a écrit séparément les diverses guerres que la république romaine a eues à soutenir. Il nous reste celles d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Espagne, d'Annibal, cinq livres des guerres civiles, et quelques fragmens de plusieurs autres. Dans l'histoire de Mithridate, on voit ce monarque, génie supérieur, faisant révolter les villes, soulevant les empires, s'efforçant inutilement toute sa vie de former ses troupes à la discipline militaire qui faisait triompher les Romains; et ce plan d'une marche pour s'unir à Sertorius, que les Barbares, plusieurs siècles après, adoptèrent, lorsqu'ils envahirent l'empire romain. Appien suit Pompée dans la route nouvelle qu'il se fit à travers les Alpes, et jusqu'en Espagne, où il pénétra, en passant le premier par les Gaules et les Pyrénées, pour y combattre Sertorius, un des plus étonnans capitaines par la fertilité de son génie inventif et par ses talens extraordinaires dans l'art de surprendre l'ennemi. Ce mouvement des armées romaines dans des climats et des pays opposés, rend la lecture d'Appien aussi curieuse qu'instructive; mais il manque de précision, lorsqu'il applique les termes de la phalange à l'ordonnance de la légion. Les historiens qui sont militaires, se servent des termes de l'art pour

APPIEN.

décrire les grandes manœuvres de l'armée ; ceux qui, comme Appien, ne le sont pas, y substituent des mots équivalens qui causent de l'obscurité.

JOSÈPHE. Flavius Josèphe, général des Juifs contre les Romains, ensuite ami particulier de Vespasien et de Titus, a fait l'histoire de cette guerre qui termina l'existence politique de sa nation, et de ce mémorable siége de Jérusalem, dont les détails nous font mieux connaître que tout autre ouvrage la tactique des Romains dans cette espèce de guerre. L'élégante description du passage de Vespasien à travers la Galilée, est un monument précieux de l'ordre de marche des armées romaines. Sa ressemblance avec les marches qu'a décrites Polybe, est une preuve du soin que mettait ce peuple à conserver les usages qui lui étaient transmis par ses ancêtres.

TACITE. Tacite peint avec des couleurs aussi vraies qu'inimitables, les divers temps dont il a écrit l'histoire. Il creuse dans le cœur humain, sonde les profondeurs du crime, burine les traits de l'ambition, du vice, de la vertu, et déroule l'histoire des siècles dans le tableau de quelques années. Le militaire appelé à commander aux hommes, à influer sur le sort des peuples, acquiert une expérience consommée en méditant Tacite.

Biographes.

PLUTARQUE.

La lecture de Plutarque rend, pour ainsi dire, présens les grands hommes dont il parle. Il examine et compare les actions avec les motifs, les succès avec les moyens, les fautes avec les excuses; et la justice et la vertu déterminent toujours son jugement. L'histoire n'est nulle part aussi essentiellement morale que dans Plutarque; il retrempe nos ames dans celles de tous ses héros; et souvent, d'un trait en apparence indifférent, il révèle le secret de la vie entière d'un grand homme et des destinées d'un grand peuple. Plutarque, qui copie Tite-Live, grossit de ses fautes sur l'art militaire celles que nous avons remarquées dans l'historien latin.

SUÉTONE.

Suétone ne voit ni le génie, ni l'ambition, ni la politique des Césars, dont il ne raconte que la vie privée; mais il en parle avec toute la liberté d'un tribun du peuple sous la république.

CORNÉLIUS NÉPOS.

Cornélius Népos écrit avec autant d'élégance que de précision; mais il a négligé ces traits caractéristiques qui peignent les hommes célèbres: c'est plutôt le sommaire des actions principales de ceux dont il nous a laissé la vie, qu'il a semé de réflexions judicieuses.

Les abrégés favorisent la curiosité et les dispositions naturelles de l'enfance: cette lecture l'engage à aller plus loin et à consulter les sources

où elle trouvera le moyen de développer ses idées ; dans un âge plus avancé, ils soutiennent et aident notre mémoire. Il ne manque à Velléius Paterculus que le titre d'historien ; c'est le modèle inimitable des abrégés : il nous a conservé dans son Histoire grecque et romaine, des anecdotes qu'on ne trouve point ailleurs ; ses réfléxions courtes sont comme *le corollaire de chaque événement.*

VELLÉIUS PATERCULUS.

Florus raconte quelquefois une longue histoire en très-peu de pages, et rien d'essentiel n'y est oublié. Edme Bolton a dit de Florus, qu'on souffrirait moins de la perte d'une infinité de gros volumes que de celle de son abrégé.

FLORUS.

Eutrope excelle dans l'art de réduire les objets et de peindre les caractères ; il donne en peu de mots une suite chronologique des principaux événemens civils et militaires, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empereur Valens, pour lequel il écrivait. Paul Diacre, d'Aquilée, a continué Eutrope.

EUTROPE.

Les quatre livres des Stratagèmes de Frontin (1)

FRONTIN.

(1) Nous comprenons sous le titre général d'historiens militaires, ceux même des auteurs didactiques qui, chez les anciens et chez les modernes, ont, en traitant des divers systèmes, tellement multiplié les citations de faits, que leurs ouvrages en sont devenus de véritables compilations historiques.

sont écrits sur un excellent plan. Ils sont divisés en chapitres, dans lesquels il traite des principales parties de la guerre, de manière à composer un système de science militaire fondé uniquement sur l'expérience des plus grands généraux.

VÉGÈCE. Nous avons de Végèce un Traité de l'art militaire, qu'il a écrit sur les mémoires de Caton le Censeur, de Celse, de Trajan, d'Adrien et de Frontin. Les quatre premiers n'existent plus. Quelle perte que celle des réflexions militaires de si grands hommes d'état! Végèce, qui n'était point soldat, confond presque toujours les usages passés, les usages présens, et ceux qu'il suppose qu'on devait suivre. Son style se ressent de la confusion et du désordre qui altéraient alors la milice romaine; il tombe souvent dans des répétitions superflues. Jamais peut-être écrivain n'a eu plus de commentateurs.

C'était l'usage dans la république romaine, que les généraux et les consuls écrivissent au sénat le rapport de leurs opérations: ces rapports, conservés dans les archives, servaient de matériaux pour l'histoire. Sylla, Lucullus, Jules-César, composèrent eux-mêmes le récit de leurs actions. Si d'autres citoyens osaient se placer au rang d'historiens, c'étaient des hommes recommandables, auxquels l'occupation des premiers emplois

ouvrait l'accès des archives. L'histoire prit entre leurs mains un caractère grave et plein de dignité. Comme, dans la forme de gouvernement des anciens, la persuasion contribuait autant à la puissance que le fait ailleurs l'autorité, un grand orateur et un homme d'état étaient synonymes. L'art de parler était la partie la plus importante des études, parce qu'il fallait pouvoir s'énoncer avec facilité pour occuper les places. Il faut rapporter à cette cause les longues harangues que l'on trouve dans leurs histoires, et qui ne nous paraissent un défaut que parce qu'on ne fait pas attention à la différence de nos mœurs et de notre éducation. Nous ne sommes pas moins étonnés de leur voir garder le silence sur les détails de l'économie politique, dont nous paraissons si avides, et qui sont l'objet de nos recherches les plus pénibles. Ce genre d'histoire philosophique, si nécessaire dans les annales de l'Europe, dont les nations, depuis la chute de l'Empire, se sont défigurées d'âge en âge, n'était point connu des anciens. Ils ne nous ont du reste laissé rien à desirer pour l'étendue des récits militaires : néanmoins comme, après tant de siècles écoulés et de si grands bouleversemens, le changement de nos usages et de nos idées doit altérer le sens d'une partie des termes qu'ils employaient, leur lecture

nous laisse toujours de la confusion dans l'esprit et du doute dans les jugemens.

Les historiens grecs ont beaucoup accru cet embarras. Jaloux de mettre de l'élégance dans leur style, et trop soigneux d'éviter les termes étrangers, que la délicatesse nationale regardait comme barbares, ils flattent l'oreille, mais jettent l'esprit dans l'erreur, en donnant aux différens corps de la milice romaine, des noms tirés de leur propre milice. Les divisions n'étant pas les mêmes, ils ont souvent varié dans les dénominations, selon les divers aspects sous lesquels ils considéraient les parties de l'armée romaine.

Commentateurs.

Les premiers éditeurs des ouvrages anciens, après l'invention de l'imprimerie, s'efforcèrent de corriger les fautes des copistes dans les manuscrits; mais la plupart, ne connaissant pas l'art de la guerre, ont laissé, dans le récit des événemens, des passages louches et évidemment corrompus. Les traducteurs, au lieu de nous tirer de ce vague et de cette indécision, ont multiplié les difficultés : ils rejettent sur l'équivoque et l'obscurité des termes militaires, une faute qui n'appartient qu'à leur ignorance. L'art militaire, comme tous les autres arts, a ses termes particuliers. Les anciens en ont soigneusement recueilli les définitions; nous avons encore des fragmens du Vocabulaire

d'Urbicius pour la phalange, et de Modestus pour la légion : mais les traducteurs, effrayés sans doute de la sécheresse de cette étude, ne l'ont pas même indiquée.

Après la renaissance des lettres, des hommes d'un travail infatigable n'épargnèrent ni peines ni veilles pour faire revivre les connaissances qui pouvaient nous instruire dans l'art militaire des anciens. Sentant qu'il était nécessaire de fouiller dans les antiquités pour parvenir à l'intelligence parfaite des auteurs grecs et romains, ils nous ont laissé de savans commentaires qui ont tout expliqué. Casaubon a corrigé Polybe, Athénée, Strabon, &c. et a dissipé l'obscurité des passages jusqu'alors mal entendus. Du Choul, qui a mérité d'être appelé *le plus grand rechercheur d'antiquités de son temps*, a traité, d'une manière profonde et pleine de critique, la discipline des Romains, leurs exercices militaires, l'établissement et la formation de leurs camps.

Dans ces temps où les barbares conquérans de l'empire romain étendirent le voile de l'ignorance sur tous les pays de leur domination, tout fut anéanti. On écrivit l'histoire comme on faisait la guerre, sans ordre et sans méthode : c'est un recueil où les matériaux se trouvent entassés sans suite, et sans la connaissance de ces passions qui

sont la source féconde de tous les bouleversemens politiques.

Les Italiens, dans les XIV.e et XV.e siècles, se distinguèrent les premiers, en s'appliquant avec beaucoup de soin à la théorie de l'art. Ils faisaient un grand cas de la Tactique de l'empereur Léon, dont Philippe Pigafetta a donné une bonne traduction, qu'il a enrichie de notes très-judicieuses. Historiens modernes.

Dans le XVI.e siècle, Guichardin s'est fait un nom célèbre par l'histoire des guerres de son pays et les charmes de son style, comme par sa sévère impartialité, quand il ne parle pas des Français. GUICHARDIN.

Machiavel, dans une Histoire de la ville de Florence, dont il était historiographe, se montre plus grand politique qu'instruit dans l'art de la guerre : néanmoins il a fait un Traité de l'art militaire, dont le but est d'appliquer la tactique des anciens à la méthode de son temps. Cet ouvrage est sous la forme d'un dialogue entre Rucellai et Fabricio Colonne, deux illustres personnages compatriotes de Machiavel. A part les principes généraux qui sont de tous les temps, ce traité, dans lequel l'auteur se trompe assez souvent pour avoir mérité la critique de Folard, a peu de rapports avec la tactique actuelle, à cause des grands changemens qu'elle a subis depuis le XV.e siècle. Le nom seul de Machiavel, et le plaisir de MACHIAVEL.

rapprocher les temps pour comparer les divers états de l'art, peuvent seuls le faire rechercher. On remarque la touche de cet habile politique dans l'épisode sur les causes qui produisent les grands hommes et la bravoure ou l'indifférence des peuples pour la guerre.

Paul Jove. Paul Jove, évêque de Nocera, dans un ouvrage qui plaît par une variété infinie de traits dont la scène est successivement en Europe, en Asie, en Afrique, donne de grands éclaircissemens sur les armes des XV.e et XVI.e siècles.

Buonamici. Buonamici, dont la mémoire est encore récente, a écrit d'excellentes histoires de différentes guerres, dont nous parlerons ailleurs. L'infortuné Giannini. Giannini nous apprend, dans son Histoire de Naples, les événemens militaires de ce royaume.

Mariana. En Espagne, le Jésuite Mariana nous aurait bien fait connaître la situation de ce pays dans les diverses révolutions qui l'ont agité, s'il ne se fût pas tant arrêté sur les disputes des cloîtres et les intrigues des cours.

Santa-Cruz. Dans le dernier siècle, le marquis de Santa-Cruz, dans un livre qui a pour titre *Réflexions sur l'art militaire,* donne des règles sur toutes les parties de l'art, et les autorise par l'exemple des plus fameux capitaines : c'est le fruit d'une longue expérience dans les armées, d'une mémoire prodigieuse,

prodigieuse, et de ses réflexions. Il y mêle beaucoup trop de raisonnemens politiques ; des traités entiers n'ont pas même d'autre objet. Il se montre par-tout le partisan de l'ordre profond, et passe trop légèrement sur les armes de l'artillerie et du génie. Les Espagnols, d'ailleurs si belliqueux, ont peu écrit sur l'art de la guerre.

Des Anglais.

Quoique les Anglais se soient toujours mêlés aux querelles du continent, leurs opérations militaires n'ont pas un caractère particulier et distinct de celles de leurs confédérés. Sous ce rapport, la lecture de leur histoire n'offre une instruction ni neuve ni curieuse aux officiers des troupes de terre, à moins qu'on ne veuille parler de ces trois siècles d'une guerre meurtrière et continuelle qui fut la suite de l'impolitique divorce de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine : mais alors on se battait toujours faute de savoir se battre, et la guerre n'était rien moins qu'une science. Sous le règne de Louis XIV et sous celui de Louis XV, leurs armées et leurs généraux se sont illustrés parmi les alliés qu'ils avaient réunis contre la France ; mais les exploits de leurs armes se trouvent confondus dans l'histoire générale de l'Europe. Lord Craffort a publié sur la bataille de Fontenoy des mémoires très-intéressans et qui seront d'un grand poids dans la balance de la critique, lorsqu'on

écrira la guerre de 1744. Les querelles fameuses des maisons d'Yorck et de Lancastre, qui ont si long-temps ensanglanté l'Angleterre, et qui occupent tant de pages de son histoire, peuvent apprendre à connaître le caractère des guerres civiles.

RAPIN-THOIRAS. Rapin-Thoiras montre des connaissances très-étendues; mais il manque de goût.

HUME. David Hume est meilleur critique, et raconte avec plus de rapidité. Son ouvrage est divisé en époques relatives à la durée des dynasties qui ont régné sur l'Angleterre.

BUCHANAN. L'historien de l'Écosse, Buchanan, est un génie supérieur formé à l'école des grands écrivains de l'antiquité. On lui reproche d'avoir sacrifié quelquefois la vérité.

ROBERTSON. Robertson a l'art d'approfondir les idées, de lier les faits, et d'en faire un tissu où l'on suit les progrès de l'esprit humain, avec la marche des événemens; c'est là le mérite particulier de son Introduction à l'histoire de Charles-Quint. Sa narration est précise, sa critique judicieuse, son style grave comme le genre; il est sage, impartial, philosophe : il lui manque d'être peintre. Dans l'Histoire de l'Amérique, il rend compte de la navigation des anciens, des tentatives qu'ont faites les modernes, de l'expédition de Colomb, et de l'état physique et moral des peuples du

nouveau monde. Il a suivi, dans le récit des faits, les auteurs espagnols.

Gibbon a fait un Traité de la décadence et de la chute de l'empire romain. Il marche sur les traces de Hume et de Robertson. Les meilleurs livres d'histoire, du moins pendant la plus grande partie du dernier siècle, nous sont venus des Anglais. GIBBON.

Soliman est le premier empereur qui ait donné à sa nation une espèce de code militaire, que les Turcs rangent avec respect auprès de l'Alcoran : nous ne connaissons au surplus leurs faits de guerre et leur tactique que par des écrivains étrangers. SOLIMAN.

Marsigli a donné un état des forces ottomanes, et une exacte description du militaire des Turcs ; mais on ne trouve dans son ouvrage aucune lumière sur leur manière de combattre. Il a laissé, sur le cours du Danube, des notions très-utiles pour former des plans d'opérations militaires sur ce fleuve. Les dessins de ces vieux camps romains dont on voit en grand nombre les restes indubitables dans les pays qu'il traverse, donnent à l'ouvrage de cet auteur un prix infini; néanmoins son cadre est trop resserré. MARSIGLI.

Cantimir dit, de plus que Marsigli, la manière dont on doit recevoir le choc des Turcs : c'est une preuve qu'il ne connaissait pas leur tactique; car, en leur laissant le temps de fixer leurs attaques, de CANTIMIR.

faire avancer leurs canons, de se former sur une profondeur immense, il n'est guère possible de résister à l'impétuosité de leur choc. Cantimir, comme tous les historiens qui parlent des peuples peu connus et éloignés, manque de véracité ou de critique dans son livre sur le militaire des Turcs et des Russes.

WARNERY. Le major-général Warnery fait remarquer que les tranchées des Turcs sont presque inexpugnables; que, lorsqu'ils sont assiégés, on ne saurait trop se mettre à l'abri de leurs fréquentes sorties, qu'ils ont la coutume de grossir de tous ceux qui sont en état de porter les armes. Il dit que, pour les vaincre, on ne doit jamais former de siége, mais leur livrer bataille par-tout où on les trouve, entremêler la cavalerie avec l'infanterie, les combattre en bon ordre par de promptes manœuvres, et sur-tout ne point laisser de vide où ils puissent s'introduire, parce que leur bravoure naturelle et leur habileté à manier le sabre les rendent souvent victorieux lorsqu'ils se battent corps à corps. Avec une telle méthode, Warnery assure qu'une armée de trente mille hommes peut battre les Turcs en si grand nombre qu'ils soient, et marcher droit à Constantinople. Ses plans ont été adoptés et ont favorisé les succès du comte de Romanzow. En parlant de la Russie, il dit que de

toutes les nations c'est celle qui parle le plus facilement et le mieux français ; que ses généraux brilleraient par-tout; et que le patriotisme, ou plutôt le zèle religieux, l'adresse et la tempérance du soldat, donnent aux Russes une grande supériorité. Il fait ensuite connaître leurs forces militaires et leurs progrès dans les armes. Il y mêle le portrait des différens peuples qui leur sont soumis. Warnery est encore auteur d'un Traité sur la cavalerie, où il fronde, à son ordinaire, les écrivains qui ne partagent pas son opinion : il prétend que la cavalerie ne devrait combattre qu'avec l'épée, et qu'il faudrait élever toutes les troupes à cheval à espadonner à l'exemple des Turcs, sans se laisser arrêter par la crainte de rendre le soldat querelleur.

Le baron de Tott.

Le baron de Tott, qui a passé quinze ans de sa vie parmi les Turcs pour les former à la tactique européenne, a écrit des mémoires qui nous font mieux connaître que tout autre ouvrage l'état actuel de l'art militaire en Turquie.

Le prince Maurice de Nassau.

Le prince Maurice de Nassau, et Frédéric-Henri, son frère et son successeur, nourris de la lecture des anciens, firent revivre un esprit de discipline et de tactique oublié depuis longtemps. L'art militaire reprit naissance; on commença à s'éclairer sur les ordres de marche et le

choix des camps ; la science des fortifications, de l'attaque et de la défense des places, fut établie sur de meilleurs principes, justifiés par des succès. Les armées de la Hollande, sous leur commandement, devinrent la meilleure école de l'Europe pendant la longue guerre que cette république soutint pour établir son indépendance. La réputation de ces deux illustres frères attirait dans leur camp les braves de tous les pays ; et Turenne y fit ses premières armes.

Le premier fut, au jugement de Folard, le plus grand officier d'infanterie qui ait paru depuis les Romains ; le second a laissé des mémoires estimés, qui comprennent la période pendant laquelle il a commandé les armées, depuis 1621 jusqu'à 1648, époque de l'indépendance reconnue de la république.

GROTIUS. Grotius, dans une excellente histoire qui rappelle la langue et le style de Tacite, suit, avec un talent infini, ces progrès de l'art militaire, que le génie de Guillaume et de Maurice sut faire sortir de la rouille des siècles de barbarie pour le porter aux combinaisons les plus savantes de la guerre de siége et de campagne. C'est la véritable époque de la renaissance des théories anciennes ; et Grotius en a fait le tableau le plus intéressant et le plus instructif.

Historiens français.

Avant François Ier on a écrit beaucoup d'annales et peu d'histoires. Les historiens, sur-tout ceux de la première race, sont très-suspects.

Grégoire (de Tours).

Alcuin.

Grégoire de Tours, Alcuin, méritent à peine d'être cités.

Marculfe.

Marculfe fait un peu mieux connaître l'état de la France sous les rois de la première race ; mais les uns et les autres ont mêlé les fables les plus absurdes à des récits sans ordre et sans plan.

Éginhard.

Éginhard est un écrivain plus militaire : élevé à la cour de Charlemagne, il a laissé une vie très-détaillée de ce prince.

Aimoin de Fleury.

Vers la fin du XIe siècle, Aimoin de Fleury a écrit des annales sans intérêt ; il faut user sobrement de son témoignage.

Joinville.

Joinville, dont le style est à-la-fois noble et naïf, a écrit la vie de Louis IX ; il en avait été le témoin. L'expédition de ce prince en Égypte, où le brave Joinville se distingua parmi les guerriers, a donné, dans les circonstances dernières, un nouvel intérêt à cet estimable historien.

De Thou.

De Thou a imité et quelquefois approché de la majesté des anciens. Il excelle à peindre les hommes et à décrire les actions. Il a vu tout ce qu'il dit de la France, et ne mérite pas, à beaucoup près, autant de confiance pour les événemens étrangers.

Philippe de Commines.

Philippe de Commines, d'une naïveté touchante

et d'une agréable simplicité, peut passer pour le meilleur de nos historiens. On doit lire avec d'autant plus d'intérêt la relation fidèle de la conquête du royaume de Naples par Charles VIII, que c'est la première expédition importante depuis le rétablissement des armées permanentes.

DU TILLET. Du Tillet doit être distingué parmi les compilateurs et les critiques. Son Histoire de la guerre des Albigeois est rare et recherchée.

L'art d'écrire l'histoire fit des progrès sous Louis XIV; et néanmoins c'est la partie faible de ce siècle, si étonnant en toutes choses. Les historiens de ce temps, punis ou récompensés, n'ont laissé que des satires amères ou des éloges outrés. Presque tous étaient étrangers à la profession militaire, ou même faisaient partie d'une classe dont les préjugés particuliers, les convenances d'état, les prétentions individuelles, formaient un obstacle à la perfection du genre historique : les recherches d'érudition étaient plus conformes à la vie tranquille, régulière et peu distraite, qu'ils menaient. Les noms de Lecointe, le Laboureur, Valois, Dubos, &c. seront long-temps cités avec éloge; et la république des lettres conservera, sous ce rapport, une reconnaissance infinie pour les travaux précieux et opiniâtres de la congrégation de Saint-Maur.

L'usage d'avoir des historiographes salariés contribua beaucoup à gâter la composition de l'histoire. Gênés par la crainte de perdre leurs pensions, ils écrivirent en gazetiers. En général, nos historiens ont le défaut de ne pas distinguer les matériaux, et ne savent pas laisser aux érudits tout ce qui ne convient pas au plus grand nombre.

MÉZERAY.

Mézeray aime trop le merveilleux : on ne peut guère s'en rapporter à lui pour les deux premières races.

DANIEL.

Daniel entre davantage dans les détails de la guerre, qu'il n'entend pas assez. Son défaut est de vouloir presque toujours juger l'ancien temps par le nôtre.

Un genre d'écrire nouveau, celui des révolutions, emprunta l'esprit et le caractère des abrégés.

D'ORLÉANS.

Le père d'Orléans et l'abbé de Vertot ont excellé dans ce genre. Ce sont d'agréables esquisses, où tout le merveilleux d'une histoire est exprimé. Le vague qui règne dans le récit des événemens militaires, est un défaut habituel dans les ouvrages du père d'Orléans, et une conséquence nécessaire de sa profession de Jésuite. Les louanges outrées qu'il donne à Louis XIV et à Jacques II dans ses Révolutions d'Angleterre,

prouvent qu'il lui manquait ce caractère qui élève un historien au-dessus des circonstances.

VERTOT. L'abbé de Vertot serait un excellent modèle, s'il n'eût pas mis plus d'importance à paraître éloquent qu'à être vrai. Dans ses Révolutions romaines, il n'a pas su s'approprier l'esprit judicieux de Polybe, ni le pinceau de Salluste. Ses Révolutions de Portugal seraient un chef-d'œuvre, s'il eût consulté des mémoires plus exacts. Dans son Histoire de Malte, on regrette que le récit des assauts et des batailles ne soit, dans ses principaux détails, qu'une fiction poétique.

SAINT-RÉAL. Saint-Réal avait pris Salluste pour modèle. Dans la Conjuration de Venise, il a, le premier, donné à l'histoire cette forme dramatique qui rend la lecture des anciens si attrayante.

BOSSUET. Dans le Discours sur l'histoire universelle, qui est resté sans imitateurs, comme il était sans modèle, Bossuet, toujours éloquent, jamais déclamateur, semble voir les événemens comme celui qui les règle tous; il les rassemble et les rapproche, dans la première partie, pour en faire une chaîne non interrompue, où l'on remarque le génie des peuples, celui des grands hommes qui les ont conduits, et ces événemens dont l'influence prolongée a préparé les diverses révolutions. Dans la troisième partie, il rattache les effets à leurs causes

les plus éloignées, et montre que, dans ce jeu sanglant (ce sont ses termes) où les peuples ont disputé de la puissance, celui qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, et qui a su mieux se ménager les rencontres, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins : c'est le livre le plus fait pour former les écrivains à considérer et à juger les événemens comme d'un point de vue élevé.

QUINCY.

Quincy a fait une histoire de Louis XIV très-volumineuse, où il n'a rien omis des rapports officiels, et n'a pas réussi à se donner le mérite de l'exactitude. Son but a été de montrer, dans leur généralité, toutes les grandes opérations de la guerre de siége et de campagne, à cette époque où de si grands généraux ont illustré nos armes : il termine son ouvrage par des réflexions et des maximes sur l'art militaire, qui n'ont pas ajouté un grand prix à son travail.

BEAURIN et GRIMOARD.

Les histoires des campagnes du grand Condé en Flandre en 1674, de celles de Turenne depuis 1672 jusqu'en 1675, et des cinq dernières campagnes du maréchal de Luxembourg, écrites par Grimoard et dessinées par Beaurin, sont recommandables par l'importance de leur objet, qui se lie à cette brillante époque de la gloire militaire des

Français, et par l'instruction qui résulte des détails des marches, positions, opérations et affaires, et de la netteté des cartes, ou plutôt des plans topographiques.

ROLLIN. Rollin a introduit l'histoire dans les études : ainsi il l'a fait aimer à l'enfance ; il l'a rendue instructive pour l'âge mûr, en traitant séparément de tout ce qui fait connaître les progrès de la civilisation. Il s'est servi, avec beaucoup de critique et de jugement, des différens auteurs grecs et latins, pour composer les deux histoires qu'il nous a laissées. L'intérêt que l'on prend aux peuples d'une antiquité très-reculée, cette avide curiosité pour les faits qui nous parviennent à travers les siècles, attachent à la lecture de Rollin un charme particulier, qui se trouve d'ailleurs soutenu par un style simple, correct et assez précis, à quelques endroits près.

CREVIER. Crevier a continué l'Histoire romaine commencée par Rollin, et a publié celle des Empereurs. Une critique judicieuse fait son principal mérite, et il donne une nouvelle preuve de la difficulté qu'il y a, dans ce genre, d'éviter une sorte de pesanteur dans le style.

LE BEAU. L'honnête et savant le Beau a fait une histoire du Bas-Empire. La littérature de ces temps se ressentait du désordre qui altérait le gouvernement.

Un homme laborieux et opiniâtre pouvait seul concilier des écrivains opposés, remplir des lacunes immenses, fouiller, pour ainsi dire, dans des ruines, et rassembler des matériaux si informes : il n'a manqué à le Beau que de posséder le style de l'histoire. Il a débrouillé, dans plusieurs mémoires, toutes les difficultés sur l'état de la légion, depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire.

MILLOT. Les ouvrages de l'abbé Millot sont de bons livres élémentaires dans le genre historique.

DESCLAISONS. Desclaisons, dans son Précis des histoires d'Alexandre-le-Grand et de Jules-César, compare les faits militaires de ces deux guerriers. Ce rapprochement lui donne lieu d'entrer dans des détails très-instructifs sur le mérite de la phalange et de la légion, sur l'ordonnance des Macédoniens et des Romains, et sur la tactique de ces peuples. Il examine différens points de comparaison ou d'opposition dans le caractère et la conduite militaire de ces deux hommes, les plus célèbres de l'antiquité. Cet ouvrage, qui pourrait être plus court sans perdre de sa substance, n'est pas sans mérite, quoique peu connu.

VELLY. On s'aperçoit aisément, à la longueur de l'Histoire de France de Velly, que cette entreprise est une spéculation de librairie : mais si cette prolixité ne convient pas au plus grand nombre,

elle peut éviter aux militaires jaloux de connaître tous les détails des progrès de l'art, la peine et l'ennui de lire les originaux. Cet ouvrage a eu plusieurs collaborateurs. Velly le commença; c'était la partie la plus difficile: il manque de critique, et a confondu souvent ce qu'il voulait expliquer.

VILLARET. Son continuateur, Villaret, fouillait par-tout pour trouver la vérité, qu'il aimait; il est trop déclamateur.

GARNIER. Garnier, qui lui a succédé, est le plus judicieux des trois.

VOLTAIRE. Les Histoires de Charles XII, des siècles de Louis XIV et de Louis XV, ont assigné à Voltaire une place parmi les historiens militaires. Un style brillant et rapide, des réflexions claires et précises, des faits dégagés de tout détail inutile, caractérisent ses ouvrages et en recommandent la lecture. La place d'historiographe de France, dont il était revêtu, et la correspondance que sa renommée et ses talens lui avaient procurée avec les personnages les plus distingués de l'Europe, lui permettaient de faire des recherches et d'obtenir des renseignemens impossibles à tout autre. L'exactitude dans les dates et dans les faits qu'on a eu occasion de vérifier d'après les archives du dépôt de la guerre, donne à ses ouvrages un

caractère d'authenticité et de vérité que ses détracteurs lui ont quelquefois refusé.

D'Espagnac, élevé à l'école du maréchal de Saxe, dont il fut l'aide-de-camp, est auteur d'une histoire de la vie de ce grand homme, qui lui mérita les suffrages de Voltaire, et obtint le plus grand succès. Un volume de planches aide beaucoup à l'intelligence de sa narration, où l'on reconnaît à-la-fois les talens d'un bon officier et d'un écrivain distingué. Son Essai sur la science et sur les grandes opérations de la guerre est une compilation des meilleurs auteurs militaires anciens et modernes, qu'il a rangés dans un ordre et une division qui font de son ouvrage un système complet. La modestie de l'auteur ne lui a jamais permis d'altérer le texte, qu'il a cité littéralement avec l'indication du volume et de la page ; il y a joint ses propres observations, sans les mêler ni les confondre avec le texte qu'il a emprunté. Il a ajouté à son livre un supplément aux Rêveries du maréchal de Saxe, pour concilier ses principes avec la forme, l'armement et le service de nos troupes. D'ESPAGNAC.

Raynal a écrit l'histoire d'une des plus grandes époques des temps modernes, celle de l'établissement des Européens dans les deux Indes. Une prodigieuse facilité, une rare éloquence, le tableau RAYNAL.

des situations les plus opposées, des connaissances les plus disparates, fixèrent l'attention de tous les esprits. Les détails militaires n'étaient pas le but de l'auteur; néanmoins ils sont instructifs malgré leur précision. On y lit sur-tout avec beaucoup d'intérêt les exploits des Portugais sous le grand Albuquerque.

FRÉDÉRIC. Les Instructions du grand Frédéric renferment les vrais principes de l'art, dont il a si fort reculé les limites. Il fait part à ses généraux du fruit de son expérience, et leur donne la leçon du noble aveu de ses fautes. Cet ouvrage, digne de son illustre auteur, n'est pas le seul qui lui assure des droits à la reconnaissance des militaires jaloux de s'instruire : semblable en tout à César, il a voulu aussi transmettre lui-même à la postérité le récit de ses campagnes. L'*Histoire de mon temps*, écrite avec une noble simplicité, comprend tous les événemens qui se sont passés en Europe depuis l'avénement de Frédéric jusques et compris sa dernière campagne de Bohème, en 1778.

LLOYD. Cette période si brillante dans les fastes de la Prusse a donné lieu à plusieurs autres ouvrages estimables, parmi lesquels on doit distinguer celui de Lloyd, Anglais de naissance, qui a servi successivement, pendant la guerre de sept ans, chez les deux principales puissances belligérantes, en Autriche

Autriche et en Prusse : ses écrits, source abondante d'instruction morale, politique et militaire, consistent, 1.° dans son Introduction à l'histoire de la guerre de sept ans, connue sous le titre de *Mémoires militaires et politiques*, traduits par un officier français [Saint-Memont] ; 2.° dans deux volumes de l'Histoire de cette guerre, dont le premier, contenant la campagne de 1756 et 1757, a été traduit en partie par le même, et en entier par Roux-Fazillac ; et le second, comprenant les campagnes de 1758 et 1759, n'a pas de traduction connue, quoiqu'on assure qu'il y en ait une manuscrite de G. Imbert ; 3.° dans son Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne, traduit par Imbert.

Dans la préface du premier, qui est rapportée aussi dans le second, Lloyd donne d'abord quelques idées générales sur les principes de la guerre, qui annoncent avec quelle profondeur et quelle sagacité il va en discuter les événemens. Le reste de son Introduction se divise en cinq parties, où il traite, 1.° de la composition des armées anciennes et modernes : c'est là qu'au milieu d'une érudition claire et positive, il émet, il hasarde plusieurs idées plus ou moins propres à réaliser l'objet constant vers lequel doit tendre toute bonne composition d'armée, qui, selon lui, est de réunir dans une

juste proportion ces trois propriétés essentielles, la force, l'agilité, et une mobilité universelle;

2.° De la philosophie de la guerre, où il analyse les diverses passions qui peuvent servir à un chef d'armée; ressorts plus ou moins puissans pour agir sur l'esprit et sur l'ame des troupes: morceau neuf, digne de Plutarque et de Locke, et auquel l'auteur avait déjà préludé dans ses *Essais sur les passions;*

3.° De la liaison qui se trouve entre les différentes espèces de gouvernemens, et les opérations de la guerre;

4.° Des opérations de la guerre considérées en elles-mêmes: c'est là qu'il discute d'une manière à-la-fois profonde et lumineuse la base essentielle de tous les projets de campagne offensive et défensive, et qui, selon lui, consiste dans le choix d'une bonne *ligne d'opérations.*

Dans la cinquième et dernière partie, il analyse les frontières des diverses puissances, telles que celles de la France, de la maison d'Autriche, de la Hongrie, de la Pologne; celles de la Turquie et de la Russie en Europe. C'est ici que les connaissances topographiques de l'auteur brillent d'un nouvel éclat; il s'approprie le grand principe des limites naturelles, et croit en démontrer la justesse, séduit, sans doute, par l'idée d'un équilibre général

et pacifique, qu'il semble promettre, mais dont plusieurs politiques contestent la possibilité.

Son Histoire de la guerre de sept ans est, pour le plan et l'exécution, un excellent modèle à suivre. Il donne d'abord des idées générales sur les principes de l'art, à l'époque où il écrit; il trace succinctement la situation politique et militaire de chacune des puissances belligérantes, le plan des opérations de chaque campagne; il donne une description générale du théâtre de la guerre, et une description particulière du terrain où se sont passées les principales actions, qu'il narre et discute avec cette précision et ce jugement qui sont le fruit d'un esprit supérieur et d'une longue expérience.

Son Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne prouve qu'il n'a pas voulu tout dire; et il ne présenterait point un grand intérêt, si l'on n'y trouvait le résumé de ses principes sur la guerre, appliqués à un projet sur le plus ou moins de bonté duquel des circonstances particulières ont dû influer.

Lloyd fut en 1783 surpris par la mort, lorsqu'il méditait l'histoire générale des guerres de Flandre, d'Allemagne et d'Italie depuis deux cents ans. Nous regretterons sans doute longtemps que cet homme, qui a porté dans la théorie de la guerre un esprit vraiment philosophique et

éclairé, qui avait combattu chez les divers peuples de l'Europe, et vu de l'œil du génie leur constitution militaire et leur sol, n'ait pu joindre ce grand ouvrage à ceux déjà si recommandables qu'il nous a laissés.

TEMPELHOFF. Son Histoire de la guerre de sept ans a été heureusement reprise et terminée par Tempelhoff, officier prussien du plus grand mérite. Il servit longtemps sous Frédéric, pour lequel il paraît professer une admiration plus soutenue que celle de l'officier anglais; il entre au surplus dans les plus grands détails sur les événemens de cette guerre. « Son » ouvrage est, à beaucoup d'égards, un modèle » d'histoire militaire, et un trésor de connais- » sances dans cette partie. L'étude de ce livre » est indispensablement nécessaire à tout officier » qui veut connaître à fond le métier dans son » état actuel; c'est le plus beau cours de grande » tactique pratique qui existe. (1) »

Le dépôt s'occupe de la traduction de cet excellent ouvrage.

THIELCKE. Celui du colonel saxon Thielcke, intitulé *Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de sept ans*, jouit auprès des militaires d'Allemagne d'une grande réputation; et l'on peut croire

(1) Mirabeau, dans son Système militaire de Prusse.

qu'il la mérite, quand ce sont de pareils juges qui la donnent. L'auteur ne parle que des événemens séparés les plus intéressans de cette guerre, et dont il a été le témoin. Chaque récit forme un tout indépendant : les faits sont rapportés avec impartialité ; il développe les causes qui ont décidé le succès des affaires, et en tire des règles et des observations très-instructives pour tous les militaires, et particulièrement pour les officiers des états-majors et les ingénieurs de campagne. L'attaque et la défense des places, postes et camps retranchés, et la véritable manière d'appliquer les règles de cette science sur le terrain, sont l'objet de plusieurs dissertations aussi curieuses qu'intéressantes : les quatre siéges de la forteresse de Schweidnitz, dans les campagnes de 1757 à 1762, occupent seuls un volume ; les recherches sur la castramétation présentent le plus grand intérêt, et des vues neuves et profondes sur cette partie essentielle de l'art. Quoique l'auteur annonce qu'il n'écrit que pour les officiers subalternes, la méditation de son ouvrage peut être profitable aux militaires de tout grade.

SCHMETTAU.

La campagne de 1778 en Bohème, par le roi de Prusse, a trouvé un censeur rigide dans le comte de Schmettau, témoin oculaire attaché à la personne du roi en qualité de major-général

de cavalerie. Ses Mémoires raisonnés sur cette campagne annoncent un militaire instruit, qui raconte avec exactitude ce qu'il a vu chaque jour. Cet ouvrage, écrit avec une grande hardiesse, renferme des critiques sévères sur les opérations du roi de Prusse, et d'excellens principes sur l'art militaire. Il est traduit en français.

Mémoires.

Les histoires écrites par les anciens sont en général plus attachantes et plus instructives à lire que celles des modernes; cependant la chute de l'empire romain, la fondation des monarchies de l'Europe, la découverte de l'Amérique (et sans sortir de la France, le siècle de Charlemagne, l'époque singulière des croisades, la naissance des arts sous François Ier), sont d'une importance au moins égale aux guerres de la Grèce et aux conquêtes des Romains. La différence ne vient donc pas de la nature des faits; elle est dans les historiens, qui ne sont, parmi nous, ni militaires, ni peintres, ni philosophes, ni hommes d'état, tandis que les anciens avaient au moins une de ces qualités, et le plus souvent les réunissaient toutes. En effet, les hommes naturellement destinés à écrire l'histoire sont ceux qui gouvernent l'empire, et qui s'agrandissent avec lui, parce qu'ayant toujours devant eux un grand nombre d'objets de comparaison, ils peuvent former des

conceptions vastes, et saisir mieux que personne cette liaison des causes avec les effets, que des yeux vulgaires ne sauraient apercevoir. N'est-ce pas cette habitude des grandes affaires, ou du commandement des armées, qui donne plus de mérite aux nombreux mémoires qui remplissent nos bibliothèques? On y trouve plus d'instruction, et sur-tout plus d'agrément, que dans les historiens; les personnages et les faits, le secret des causes et des ressorts, y sont détaillés plus naïvement, plus approfondis: mais il est peu de lectures dont on doive se défier davantage; il est bien difficile à celui qui tient la plume, de manquer de complaisance dans le récit de ses propres actions, de se dépouiller de toute partialité, de ne se montrer jamais l'ami ou l'ennemi des autres:

MONTLUC.

C'est particulièrement le défaut du maréchal de Montluc dans les mémoires qu'il a donnés sous le titre de *Commentaires.* On doit cependant observer que si l'auteur laisse trop percer sa vanité dans les éloges qu'il donne à sa conduite militaire, ce n'est jamais aux dépens de la vérité: il cite presque toujours les témoins encore vivans de ses actions; et le judicieux de Thou n'a pas fait difficulté de suivre ses récits, et de lui accorder l'honneur qu'il s'attribue lui-même. Au reste, ce défaut, qui ne tombe que sur l'auteur, ne peut faire tort à

l'ouvrage, que Henri IV, bon juge en cette matière, appelait *la Bible des soldats :* aussi a-t-il été réimprimé plusieurs fois, et traduit en italien et en anglais; et malgré les changemens survenus dans la tactique, il sera, dans tous les temps, la lecture de tous les militaires jaloux de s'instruire.

DU BELLAY. C'est pour François Ier que du Bellay réserve presque toujours ses louanges; il s'est fort étendu dans le récit des batailles où il a été acteur et témoin.

BUSSY-RABUTIN. Il règne un grand air de sincérité dans les Mémoires de Bussy-Rabutin; il fait bien connaître les guerres que Henri II et Charles-Quint se firent en Belgique.

BRANTÔME. Brantôme donne des notions très-claires et très-véridiques sur l'état de nos armes, et la manière dont on faisait la guerre de son temps.

BOIVIN. Boivin est bon à consulter pour les expéditions des Français en Italie depuis 1550 jusqu'en 1561.

ROHAN. Rohan, auteur du *Parfait Capitaine,* a fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières à la tactique des modernes. Ses Mémoires sur la Valteline renferment une description topographique exacte de ce pays montueux.

MONTÉCUCULLI. Parmi les étrangers, le célèbre Montécuculli, dans des Mémoires pleins de sens, explique d'abord les principes de l'art en général, dont il fait ensuite

l'application la plus heureuse dans le récit de ses quatre campagnes. Ses réflexions sur la guerre que l'Empire fit aux Turcs depuis 1661 jusqu'en 1664, sont infiniment importantes, et par la grande autorité qu'exerce Montécuculli, et par le petit nombre d'auteurs qui ont écrit sur la manière de combattre les Turcs. Dans ce temps, les deux tiers de l'infanterie portaient des piques; le reste était armé de gros mousquets dont on appuyait les canons sur des fourchettes : c'est sur ce pied que Montécuculli forme des ordres de bataille, qui ne peuvent guère convenir depuis la perfection des armes à feu et l'invention des baïonnettes. D'ailleurs les Mémoires de Montécuculli, écrits avec une précision admirable, offrent, dans chaque paragraphe, des observations judicieuses et des maximes du plus grand intérêt, qu'on peut appliquer par-tout, en les modifiant selon les temps et les lieux.

Ceux de Feuquières ont le mérite de réunir les exemples aux préceptes : c'est l'ouvrage d'un homme qui connaît la guerre par principes et par expérience, et qui a profondément réfléchi sur toutes les parties de son art. Il établit des maximes sur les différentes opérations de la guerre, entre dans le détail des fonctions de tous les officiers, des besoins et des mouvemens des troupes, de la manière de pourvoir à leur subsistance, suit une

FEUQUIÈRES.

armée dans toutes les situations où elle peut se trouver; et passant de la théorie à la pratique, il vient à l'examen des actions principales qui ont eu lieu de son temps. La sévérité de ses critiques, dictées souvent par un esprit morose et chagrin, et quelquefois injuste, l'a fait nommer l'Aristarque et le Zoïle des généraux; on lui a même reproché d'avoir quelquefois altéré les faits, pour avoir le plaisir de censurer : mais, en général, la sagacité avec laquelle il développe les causes des événemens, offre une instruction précieuse, et place ses Mémoires au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire.

TURENNE. On regrette que les Mémoires du maréchal de Turenne soient si courts.

BERWICK. Les Mémoires de Berwick sont écrits avec beaucoup de vérité et de sagesse : ils sont, en général, très-instructifs, mais particulièrement pour les campagnes dans lesquelles il a commandé. Il est le premier qui ait connu le véritable système de la défensive des Alpes du Dauphiné.

NOAILLES. Dans ceux du maréchal de Noailles, on trouve des caractères bien tracés des principaux personnages de l'Europe depuis la guerre de la succession, et des lumières précieuses sur la guerre de 1741 : le style en est pur et correct.

SAXE. Le maréchal de Saxe, que le roi de Prusse

appelait le professeur de tous les généraux de l'Europe, a fait, sous le titre modeste de *Rêveries*, un ouvrage digne d'un homme consommé dans l'art de la guerre; il développe des idées neuves, montre des vues profondes et un jugement toujours sain : il veut que tous les citoyens, de quelque condition qu'ils soient, servent au moins pendant cinq ans; que la forme de l'habillement des troupes soit réglée par le besoin de se garantir des injures de l'air; que le nombre pair et la racine carrée soient le principe de la composition des corps de l'infanterie. On a adopté en grande partie ses vues sur la manière de les former pour le combat. Ce qu'il dit des évolutions et des manœuvres de la cavalerie est très-instructif; il forme des légions composées d'infanterie de bataille, d'infanterie légère et de cavalerie, arme de piques une partie de son infanterie, et indique le feu de file comme le plus meurtrier et le seul à exécuter de pied ferme. Le chapitre sur la discipline mérite la plus grande attention. Il proscrit les lignes et les retranchemens continus, qui sont nécessairement toujours mal défendus, et vante l'excellence des ouvrages détachés. Les grandes batailles ne doivent jamais être livrées, à moins qu'on ne trouve une occasion d'écraser l'ennemi : il trouve plus sûr de le ruiner par de petits combats, sans

rien donner au hasard ; et si l'on fait tant que de se résoudre à une affaire générale et de vaincre, il recommande de pousser et de poursuivre l'ennemi à toute outrance, *et de ne pas se contenter d'avoir gagné le champ de bataille.*

Les Mémoires de la Ligue et de la Fronde donnent une idée complète du caractère de nos guerres civiles : mais ils doivent être lus avec beaucoup de précaution ; les noms de leurs illustres auteurs ne les sauvent pas du reproche fondé d'y avoir mêlé l'esprit de la faction. Entre ces deux époques d'agitations funestes dans l'ancienne monarchie, il faut placer Sully, dont les Mémoires nous font parfaitement connaître Henri IV, qui a montré, dans la conquête de son royaume, tous les talens des plus grands généraux.

SULLY.

Ceux du fameux cardinal de Retz sont peut-être hors de toute comparaison pour le talent d'écrire et la connaissance des hommes.

RETZ.

L'impulsion générale que Louis XIV sut donner à tous les esprits, à tous les talens, à tous les genres de gloire, donna aussi l'émulation de la science aux militaires. L'honneur d'avoir mêlé dans des mémoires quelques réflexions au simple récit des faits, ne suffit plus ; on voulut paraître aussi savant dans les faits de l'antiquité que dans ceux des temps modernes.

Déjà Nassau, pour se donner une supériorité dans la guerre, avait cherché des exemples et des modèles parmi les anciens, que l'ignorance avait oubliés.

Gustave Adolphe fit les mêmes applications. Les succès de ces deux grands hommes furent un nouveau motif d'étude pour rapprocher la méthode des anciens, de la tactique moderne. L'ordre profond, défendu par Folard, et le système des lignes continues qu'on lui opposa, échauffèrent les esprits vers la fin du XVII.e siècle. Ces disputes fixèrent l'attention; elles augmentèrent le goût des connaissances théoriques, qui furent en France le germe de cette foule d'ouvrages sur l'art de la guerre, dans un temps où peut-être on la faisait le plus mal.

FOLARD.

Folard imagina de fortifier les ailes et le centre d'une armée en bataille dans une plaine rase, avec des corps formés en colonnes, ou d'appuyer, avec de pareilles colonnes, les parties de la ligne qui doivent attaquer. Pour donner à ses principes le mérite d'une autorité ancienne, il a fait un long commentaire sur Polybe, où il soutient son système par des raisonnemens fondés sur la physique et la liaison naturelle des causes et des effets, et en partie sur l'expérience; car il prétend trouver l'ordonnance des colonnes dans l'histoire des

Grecs et des Romains : il expose leurs opérations militaires ; il explique ces savantes manœuvres qui long-temps ont fait regarder les anciens comme nos maîtres ; il rapproche de nos usages et de nos armes une tactique qu'ils ont garantie par leurs victoires ; et il nourrit ces longues digressions, d'une foule d'observations très-utiles. Folard devint le fondateur d'une école nouvelle ; il eut de nombreux disciples.

GUISCHARD. Du fond de la Hollande, Charles Guischard, alors simple officier, tout en respectant l'habileté et les talens du maître, dans ses Réflexions sur l'art militaire moderne, fruit de sa longue expérience, prétendit néanmoins ruiner les fondemens de l'école, en démontrant que les idées de Folard sont un roman, un système nouveau qu'il a cru devoir habiller à l'antique ; mais que, par ignorance de la langue de Polybe, le commentateur s'est trompé sur le récit de l'action, l'exposé des manœuvres, le développement et l'explication des évolutions ; et que ses principes étant évidemment erronés, les maximes qu'il en tire manquent de justesse. A son tour Guischard a choisi les plus brillantes actions des anciens : il en a fait un texte ; il discute leurs divers points de tactique ; et les remarques qu'il y ajoute sont souvent contraires au sens que leur a donné le chevalier Folard.

Dans une dissertation sur l'attaque et la défense des places, il lui est encore plus opposé : il soutient que cette partie de la guerre chez les anciens était un art comme chez nous, mais que la méthode n'était pas la même; ce qu'il est difficile de contester depuis l'invention de la poudre. Son analyse de la guerre de César en Afrique dissipe les obscurités d'Hirtius, et termine les Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains.

Dans d'autres Mémoires critiques et historiques, Guischard fait l'examen de la campagne de César en Espagne contre les lieutenans de Pompée. Il éclaircit le texte par des notes et des dissertations savantes sur la manière dont les Romains construisaient les ponts pour le passage des troupes; sur les moyens d'accorder le calendrier de Jules-César avec les époques qui l'ont précédé; sur leurs voies militaires, leurs connaissances géographiques, &c. &c. Cet auteur paraît très-versé dans les langues grecque et latine (1). La traduction d'Onosander, celle de la Tactique d'Arrien, et d'une partie des Gestes de Jules-Africain, qui se trouvent jointes à ses Mémoires, font honneur à

(1) Ce mérite particulier l'avait fait nommer par le roi de Prusse *Quintus Icilius*, nom d'un général romain dont il avait imité une manœuvre habile. Frédéric l'employa dans ses armées, et lui témoigna une estime distinguée.

sa plume, et lui méritent autant la reconnaissance des littérateurs que des militaires.

Lo-Looz. Le chevalier Lo-Looz releva le gant que Guischard venait de jeter aux disciples de Folard. Il part de ce principe, que la science de la guerre est fondée sur des vérités évidentes, sur une théorie démontrée et faite pour mettre ceux qu'elle dirige, à l'abri des revers auxquels sont exposés les généraux qui négligent les principes pour ne s'attacher qu'à des conjectures toujours dénuées de l'appui même des simples probabilités; Guischard, à son avis, est un guide chancelant, qui a mal traduit le texte, dont l'ignorance dans la tactique romaine, la licence des hypothèses, la hardiesse des raisonnemens, doivent égarer. Il s'empare des mêmes sujets qu'a traités Guischard, pour les expliquer d'une manière conforme à son système, et défend toujours l'ordre profond contre l'ordre mince. Guischard, dans sa réponse, ajoute de nouvelles preuves à celles qu'il a données dans ses Mémoires, et convainc son antagoniste d'affecter une vaine érudition. Cette dispute a jeté un grand jour sur les principales antiquités militaires.

Ménil-Durand. Animé du desir de créer un système général de tactique qui devînt un ordre français, Ménil-Durand, dans son projet de colonne coupée,

a étendu et développé encore plus le système de Folard : il s'en promet une révolution qui élevera nos armes à un degré de gloire et de puissance que la politique ne pourrait plus calculer ; il trouve que cette ordonnance est plus faite que toute autre pour des Français, qui, manquant, suivant lui, du flegme nécessaire pour soutenir long-temps un feu vif et continu, pourraient employer l'arme blanche avec cet avantage que leur assurent leur ardeur et leur impétuosité naturelles. Il oppose et compare la colonne au bataillon, pour prouver qu'au moyen du mélange des armes, si recommandé par tous les maîtres de l'art, elle a sur le bataillon une supériorité constante par ses mouvemens prompts, faciles et praticables dans les affaires les plus engagées. Il ne voit que des colonnes plus ou moins modifiées dans l'ordonnance des anciens ; celle qu'il a créée en réunit, selon lui, tous les avantages sans en avoir les défauts : il la met aux prises avec le bataillon ; il la fait combattre par la cavalerie ; et pour démontrer enfin que la colonne est universelle, il en fait l'application à toutes les opérations de la guerre. Son système a trouvé un contradicteur redoutable dans l'auteur de l'Essai général de tactique.

Le judicieux maréchal de Puységur, partisan PUYSÉGUR.

des anciens, a donné, dans son Traité sur l'art de la guerre, quelques lumières sur les combinaisons de marches. C'est le premier ouvrage sur la grande tactique des armées. L'auteur s'autorise de l'exemple des Grecs, qui avaient des écoles où des maîtres de tactique enseignaient aux jeunes gens la théorie de la guerre, pour prouver qu'elle peut s'apprendre sans troupes et sans sortir de chez soi, parce qu'elle dérive de règles certaines et de principes géométriques, qui, ayant été une fois bien conçus, n'exigent plus que l'expérience pour pouvoir les appliquer à propos.

Puységur, opposé à Folard, trouve que le nombre de soldats dans le bataillon est dans une proportion juste pour obtenir, avec une consistance suffisante, la souplesse nécessaire pour la liberté et l'uniformité des mouvemens : il observe que la cohorte répond à nos bataillons; que les nations les plus habiles dans l'art de la guerre avaient des institutions semblables, en sorte qu'il paraît que celle-ci est émanée de la nature même des choses. Ses parallèles des guerres de César en Espagne, et de Turenne contre le duc de Lorraine, sont l'ouvrage d'un militaire consommé. Ses réflexions sur les auteurs militaires anciens; le rapprochement qu'il fait de la première milice française, de son état actuel; les détails dans

lesquels il entre sur la formation de toutes les parties d'une armée, ses manœuvres, &c. attestent un profond jugement et une longue expérience. Il a mis ses principes en action dans le projet de campagne qu'il a supposé entre la Seine et la Loire.

TURPIN et GUIBERT.

Turpin et Guibert, auteurs célèbres et contemporains, ne sont presque jamais d'accord. Le premier, défenseur zélé du nombre pair et de l'ordre épais, des gros bataillons et escadrons, des redoutes et des guerres de position, voudrait que l'on n'employât que de longues armes, et qu'on se servît du tranchant : il se promet de grands succès des écoles d'équitation, exalte l'avantage des troupes légères.

Guibert soutient tout le contraire, et rejette tout ce que veut Turpin. L'un et l'autre apprécient les faits du roi de Prusse d'une manière différente; les ouvrages de tous deux annoncent des officiers instruits. Turpin manque, comme Folard, d'élégance, de précision et de méthode. Le style de Guibert est précis, nerveux, méthodique. Son Essai général de tactique est universellement estimé; il s'y montre très-zélé pour sa patrie. Le ton de hardiesse et de liberté qui règne dans la préface, qu'il osa publier dans un temps où la pensée était comprimée, lui donna le mérite d'avoir sacrifié son avancement

à la vérité : elle renferme en outre des beautés de style. Il applique à son système, pour l'appuyer, une analyse, faite avec beaucoup de méthode et de clarté, des plus belles opérations de Turenne, de Luxembourg et du roi de Prusse. Il n'a pas moins bien traité la question sur l'importance, pour un grand État comme la France, d'entretenir une armée qui balance les forces de ses voisins. Son ouvrage, sous le titre de *Défense du système de guerre moderne*, en réfutation de celui de Ménil-Durand, est rempli d'excellentes observations, de raisons saines et solides, et annonce un esprit franc et courageux, dont le seul but était le triomphe des vrais principes.

MAIZEROY. Maizeroy, dans ses différens ouvrages, se montre profondément instruit dans les langues et dans la tactique des anciens; il est en grande considération chez les étrangers.

SAINT-GERMAIN. Les Mémoires du comte de Saint-Germain sont écrits avec une simplicité vraiment antique : il rend compte des projets qui l'agitaient pendant son ministère, et reconnaît franchement les erreurs qu'il a commises. Les plans de réforme qu'il développe sans d'orgueilleuses prétentions, lui étaient inspirés par des vues à-la-fois politiques et morales: ils embrassent tous les détails de l'administration, et s'étendent depuis l'engagement du soldat de

toutes armes jusqu'à la retraite du militaire. Son opinion motivée sur divers officiers généraux, en piquant la curiosité, inspire un nouvel intérêt pour l'ouvrage. Ses Mémoires ont été commentés par un anonyme, que Mirabeau, dans son Système militaire de la Prusse, appelle un commentateur profondément habile.

MOTTIN DE LA BALME.

Avant Mottin de la Balme, on n'avait que des idées fausses sur la cavalerie. Les Élémens de tactique pour cette arme, qu'il a publiés, ont fixé l'attention de nos voisins. On préfère ses idées à celles de Folard, de Puységur, et même de M. de Saint-Germain. Il pense qu'un plus grand soin de nos haras nous donnerait des espèces de chevaux supérieures à toutes celles de l'Europe.

PEZAY.

Pezay a publié les campagnes de Maillebois en Italie. Les planches jointes à l'ouvrage, quoique très-incorrectes, ont été jusqu'ici de la plus grande utilité pour étudier les opérations militaires dans un pays qui est si souvent le théâtre de nos armes. Le premier volume contient les guerres d'Italie, traduites du latin de Buonamici. Pezay traite, dans ses notes, de mercenaire et d'écrivain ampoulé, Buonamici, généralement connu pour un auteur sage, exact, élégant, et même assez impartial : il pousse l'ignorance du latin jusqu'à faire des contresens, qu'il reproche ensuite à l'auteur original.

BOURCET. Les Mémoires historiques de Bourcet sur la guerre de sept ans dévoilent parfaitement les causesdes revers qui ont humilié nos armes pendant cette période mémorable. Ils doivent inspirer d'autant plus de confiance, que l'auteur, initié dans le secret des affaires, voyait toutes les dépêches et plans de campagne, qu'il était souvent chargé de rédiger lui-même. Un style clair et précis distingue cet ouvrage, qui donne une idée juste des opérations de cette guerre, et du pays qui en fut le théâtre.

MIRABEAU. Mirabeau a mérité, par son Système militaire de Prusse, d'être rangé dans la classe des écrivains qui sont l'objet de cette notice. Il développe, dans le plus grand détail, l'organisation, la constitution et les principes de tactique de l'armée prussienne. C'est l'ouvrage le plus complet sur cette partie, et qui fait le mieux connaître le véritable esprit du système militaire de Frédéric II, que toutes les puissances de l'Europe ont cherché à imiter. Les connaissances profondes et les réflexions judicieuses qui distinguent cet ouvrage, attestent que Mirabeau pouvait être un grand homme de guerre, comme il fut un éloquent et profond politique.

Quelques périodes mémorables de la guerre de la révolution ont déjà été écrites; et l'intérêt qu'inspirent ces grands événemens, rend extrêmement

recommandable le zèle patriotique de ces Français qui, au milieu du mouvement rapide et général qui trop long-temps effaçait le lendemain les impressions de la veille, ont fixé le tableau des faits sur lesquels repose une partie de la gloire nationale; mais la plupart, narrateurs plus ou moins exacts, ne se sont point élevés à cette hauteur d'où la vue embrasse les grandes combinaisons, l'ensemble des plans, les moyens opposés, les causes de la victoire, et le prix de ses résultats. Quelques-uns, plus habiles et plus instruits, ont cru que, pour le moment, il fallait se contenter d'être fidèles, rapides et clairs. D'autres, étudiant ce vaste tableau réservé à l'histoire, mais ne pouvant encore en embrasser toutes les parties, en ont tracé quelques-unes avec élégance, si ce n'est toujours avec fidélité; ont suppléé, par des rapprochemens intéressans, par des réflexions instructives, par des vues jetées sur les diverses parties de l'organisation de l'armée, aux élémens et au temps qui leur manquaient pour donner un grand ensemble à leur ouvrage.

« La Relation des campagnes de Bonaparte en » Égypte, par le général Alexandre Berthier, » présente la pensée et les détails d'une expédi- » tion que l'histoire doit envisager comme une » des époques les plus mémorables des temps

BERTHIER (Alexandre).

» modernes. Elle a la rapidité de l'expédition qui » en est l'objet : cependant l'auteur a tout dit ; » mais avec ordre, en fixant bien son lecteur ; » avec clarté, en dessinant fidèlement les objets ; » avec intérêt sur-tout, en se dirigeant sur un » plan qui bannit la monotonie par le mélange » des descriptions et des réflexions morales.

» Le style rapide, souvent élevé, constamment » celui de la chose, a, par cette raison même, » une variété de tons qui ne contribue pas peu à » l'intérêt de l'ouvrage (1). »

Mathieu DUMAS. Un style élégant, des connaissances variées, d'excellens détails géographiques et topographiques sur la nature du théâtre de la guerre, des jugemens portés avec impartialité sur les opérations, distinguent le Précis des événemens militaires depuis la dissolution du congrès de Rastadt, jusqu'au 18 brumaire. Cette collection précieuse, malgré quelques inexactitudes inévitables, que l'auteur lui-même a reconnues, sera de la plus grande utilité aux écrivains qui s'occuperont de cette époque de la guerre.

---

(1) On n'a cru pouvoir mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage si intéressant par la forme et par le fond, que d'adopter le jugement qu'en a porté le général Andréossi, dans l'analyse qu'il en a fait insérer dans la Décade du 10 ventôse an 9.

CONCLUSION.

IL nous reste un vœu à former, que tout annonce devoir s'accomplir ; c'est que ces mêmes hommes qui, dans les champs de l'Europe, ont, à la tête de diverses armées, donné au monde ce spectacle à-la-fois imposant et terrible du développement successif des plus grandes combinaisons militaires, reportent leur pensée, encore active et riche de souvenirs, sur les principaux événemens de cette étonnante guerre, pour les sonder, les discuter, les peindre et les féconder pour l'instruction. Élevés par la gloire au-dessus de ces considérations qui peuvent retenir un écrivain obscur ou pusillanime, ils se placeront loin de la génération contemporaine, qui juge avec passion, souvent avec erreur, devant l'impassible postérité, qui tôt ou tard déchire le voile dont l'orgueil peut vouloir couvrir la vérité. Dégagés de cet égoïsme qui rapporte tout à soi, sourds aux prétentions de ceux qui veulent trop souvent être causes quand ils ne sont qu'agens, ils se montreront dignes de la sévère majesté de l'histoire, au tribunal de laquelle leur célébrité les dévoue.

Par eux sera doublement confirmée l'abolition de ce préjugé qui semblait borner à quelques familles le génie de la guerre et l'honneur de

commander aux braves; par eux les guerriers français obtiendront cette double palme que donne la victoire et que garantit l'instruction; par eux enfin la génération qui s'élève va recevoir en leçons ce que sa valeureuse et brillante devancière a donné d'exemples. Ainsi la France, conservant actifs et prompts tous ses élémens de victoire, pourra, pour le bonheur du monde, maintenir sa puissante influence, et donner à ses institutions républicaines l'irréfragable sanction du temps.

Alors le tableau de nos immortelles campagnes, tracé par ces mêmes mains qui dirigèrent le cours des brillans événemens dont elles sont remplies, ne ressemblera point à ces froides esquisses calquées sur de vains récits, où l'on n'aperçoit ni intention, ni plan, ni ton local; où tout est confusion, hors des épisodes imaginaires ou officieux; d'où enfin ne jaillit aucune idée lumineuse et fidèle. Alors, sans doute, dans ce style pittoresque qui émane des impressions encore vivantes, mais à-la-fois noble et pur comme il convient à l'histoire, nous verrons se développer cette série de grandes actions qui, pendant dix années, ont signalé les jours de la guerre la plus mémorable par son objet et par ses résultats. Transportés à-la-fois au milieu des circonstances politiques, nationales ou étrangères, qui eurent sur telle campagne une influence

éloignée ou prochaine, dans le conseil où le plan en fut conçu et discuté, sur le terrain où le génie et la bravoure l'exécutèrent, nous verrons à chaque pas le tableau de l'Europe, l'esprit des puissances, l'influence des gouvernans, et la peinture animée du sol, des contrées et des peuples, théâtre et témoins du choc des armées.

Confidens de la pensée des chefs, nous suivrons ces dispositions savantes d'après lesquelles se meuvent ces grands corps dont chacun, dans sa sphère, concourt de toute son énergie à un but général que souvent il ignore; nous apprendrons à connaître le mérite de cet être supérieur qui au jour des batailles tient en sa main la destinée de tant de milliers de braves, les envoie d'un mot à la mort, à la gloire, et, d'un coup-d'œil embrassant le vaste site du combat, et lisant dans la pensée de l'ennemi, profite de l'un et de l'autre pour tout calculer, tout prévoir, pour lancer ou retenir mille corps dont il répond, pour étonner ou tromper un rival qui le presse, trouver des ressources soudaines pour parer à des accidens *imprévoyables*, et faire que le jour qui suit soit un jour de triomphe, et non de deuil, pour son pays.

Descendus avec lui sur ce vaste champ où deux peuples armés se foudroient, instruits des motifs des divers mouvemens qui ont amené ce

jour de crise, nous devrons à sa noble franchise, d'apprendre, dans une action dont les profondes combinaisons ont pu être méditées, mais dont l'exécution, par son étendue et sa vivacité, est souvent subordonnée à mille passions ou accidens divers, ce que l'on doit au hasard, à des fautes heureuses, à des inspirations soudaines, ou au dévouement sublime des corps et des individus. Une franchise encore plus honorable et plus rare nous dévoilera les fautes même que le général historien aura pu commettre. Il appartient à l'homme que sa conscience et ses grands services élèvent à un haut degré d'estime, d'avouer des erreurs, apanage de l'humanité; plus il voudrait les dissimuler, plus l'envie mettrait de malignité à les publier : on la désarme par de tels aveux; et qu'auraient-ils d'humiliant, quand Frédéric les a faits, et lorsqu'ils peuvent encore être utiles à la patrie!.

C'est à de tels historiens qu'il est exclusivement réservé de nous montrer ce système de guerre moderne sortant du désordre sublime de nos jeunes et innombrables bataillons; de motiver les avantages que la mobilité, l'audace et les chocs successifs auront presque toujours sur les déploiemens méthodiques; de fixer les principes d'après lesquels cette nuée de tirailleurs qui ébranle

peut devenir une colonne qui renverse, d'après lesquels doivent s'exécuter ces marches obliques, ces attaques de flanc auxquelles nous devons tant de succès; d'indiquer la base organique de ce corps d'état-major, aux élémens disparates et confus duquel nous devons tant de services et tant de héros; de jeter enfin un coup-d'œil lumineux sur nos nouvelles frontières, sur leurs rapports offensifs et défensifs, et sur la composition de la force publique qui doit les rendre à jamais inviolables.

On paraît croire généralement que le temps n'est pas encore venu d'écrire l'histoire de la révolution et de la guerre; mais celui-là du moins est venu de consacrer le témoignage des témoins ou acteurs de ces grands événemens. Ceux-là sont responsables de leurs souvenirs à la postérité: si le temps les altère, si la mort les efface, les monumens de leur gloire et de la vérité iront défigurés aux générations à venir; et mille erreurs, tôt ou tard reconnues, appelleront le doute sur les titres les plus réels de l'illustration des hommes et de l'orgueil des nations.

Cette notice, revue et corrigée au dépôt général de la guerre, est due en grande partie au C.^en^ Lagardiolle, employé en ce moment à la Guadeloupe, à l'état-major du général Richepanse.

Prairial, an 10.

CATALOGUE ALPHABÉTIQUE

DES

AUTEURS CITÉS DANS LA NOTICE,

Avec indication des meilleures Éditions.

AIMOIN. Histoire de France en cinq livres, jusqu'au commencement du XI.e siècle, temps où vivait l'auteur. — L'ouvrage est inséré dans le tome III de la Collection de Duchesne.

AMMIEN-MARCELLIN. Histoire romaine en latin, depuis la fin du règne de Domitien jusqu'à la mort de Valens. — La meilleure édition est celle de Gronovius, *1 vol. in-fol.* Leyde, 1693.

APPIEN. Histoire des guerres des Romains, en grec. Dernière édition, *3 vol. in-8.°*, Leipsic, 1800. — Il en existe une vieille traduction française, par SEYSSEL; Paris, 1517.

ARRIEN. Histoire d'Alexandre-le-Grand. — Texte, *1 vol. in-fol.* Leyde; Gronovius éditeur, 1704. — Il en paraît une traduction française en ce moment, par CHAUSSARD, *3 vol. in-8.°* et un atlas.

BEAU (LE). 1.° Ses Dissertations sur la légion romaine, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 2.° Histoire du Bas-Empire, *22 vol. in-12*; continuée par AMEILHON.

BELLAY DE LANGEY (DU). Mémoires historiques; *7 vol. in-12*, 1757.

BERTHIER. Campagne de Bonaparte en Égypte, *1 vol. in-8.°*

BERWICK (Le maréchal DE). Mémoires; *2 vol. in-12*, Moutard, 1778.

BOIVIN. Histoire des guerres de Piémont, depuis 1550 jusqu'en 1561; *2 vol. in-8.°*, Paris, 1630.

BOSSUET. Discours sur l'histoire universelle.

BOURCET. Mémoires historiques sur la guerre de sept ans; *3 vol. in-8.°*

BRANTÔME. Mémoires; *15 vol. in-12*, la Haye, 1741.

BUCHANAN. Histoire d'Écosse, dans le Recueil de ses œuvres; *2 vol. in-4.°*, Leyde, 1725.

BUONAMICI. *Voyez* PEZAY.

BUSSY-RABUTIN. Commentaires sur le fait des guerres en Belgique, entre Henri II et Charles V; *1 vol. in-8.°*, Paris, 1574.

CANTIMIR. L'histoire et l'origine de la décadence de l'empire ottoman, en latin.—L'abbé DE JONQUIÈRES en a donné une traduction française, *en 4 vol. in-12*, où *1 vol. in-4.°*, 1743.

CASAUBON. Commentaires sur Polybe, Strabon, Suétone, Æneas, etc. *in-fol.* 1609.

CÉSAR. Commentaires de César. — Les éditions cum notis variorum, Leyde, 1713 et 1737, *2 vol. in-4.°*; de Londres, *in-fol.* 1712; ad usum delphini, Paris, *in-4.°*, 1678; Elzévir, *in-12*, 1635; Barbou, *2 vol. in-12*, 1755, sont à consulter, ainsi que la nouvelle traduction française, en 1743, sans nom de traducteur, la Haye, chez J. Swart; et plus encore la traduction par TURPIN DE CRISSÉ, *3 vol. in-4.°*, Paris, 1785.

CHOUL (Guillaume DU). De la religion et de la castramétation des anciens Romains; *1 vol. in-fol.* Lyon, 1556.

COMMINES (Philippe DE). Mémoires pour l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, depuis 1464 jusqu'en 1498.. — Édition de Lenglet-Dufresnoy, *4 vol. in-4.°*, Paris, 1747, sous le titre de Londres; édition d'Elzévir, *in-12*, 1648.

CORNELIUS NEPOS. Vies des plus illustres capitaines grecs et romains. — Édition ad usum, Paris, Léonard, 1674; variorum, *in-8.°*, Leyde, 1734; Coustelier, Paris, *in-12*, 1745. — Traduction française par VALLART, *in-12*, Barbou, 1759.

CREVIER. 1.° Les huit derniers volumes de l'Histoire romaine, dont les précédens sont de ROLLIN. 2.° Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin; *6 vol. in-4.°* ou *12 vol. in-12.*

DANIEL. Histoire de France; *17 vol. in-4.°*, Paris, 1756. Abrégé de la même, préféré à l'Histoire; *12 vol. in-12*, 1751. Histoire de la milice française; *2 vol. in-4.°*, Paris, 1721.

DESCLAISONS. Précis de l'histoire d'Alexandre et de César; *2 vol. in-12*, Paris, Méquignon jeune, 1784.

D'ORLÉANS (Le père). 1.° Histoire des révolutions d'Angleterre; *3 vol. in-4.°*, Paris, 1693, et *4 vol. in-12.* 2.° Histoire des révolutions d'Espagne; *3 vol. in-4.°* et *5 vol. in-12*, Paris, 1734.

DUBOS (L'abbé). Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules; *2 vol. in-4.°* et *4 vol. in-12*, 1743.

DUMAS (Mathieu). Précis des événemens militaires depuis

depuis le 1.er mars 1799 jusqu'à l'ouverture de la campagne de l'an 1800 [des années 7 et 8 de la République], journal en douze numéros; Paris, Treuttel et Wurtz, an 9.

ÉGINHARD. 1.° Vie de Charlemagne; 2.° Annales de France, depuis 741 jusqu'en 829: insérés l'un et l'autre dans la Collection des historiens de France, par Dom BOUQUET, *12 vol. in-fol.* Paris, 1738 et années suiv.

ESPAGNAC. Essai sur la science de la guerre; *3 vol. in-12*, la Haye, 1751. Histoire du maréchal de Saxe; *2 vol. in-12*, 1774, et *3 vol. in-4.°*, Paris, Pierres.

EUTROPE. Abrégé de l'histoire romaine, en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens. — Édition ad usum, *1 vol. in-4.°*, 1683; Oxford, *1 vol. in-8.°*, 1762; Barbou, *in-12*, 1746. — Traduction française, par LEZEAU; *1 vol. in-12*, 1717.

FEUQUIÈRES. Mémoires; *4 vol. in-12*, Londres, 1740.

FLORUS. Abrégé de l'histoire romaine, en 4 livres. — Édit. d'Elzévir, 1638; variorum, *2 vol. in-8.°*, 1702; ad usum, *1 vol. in-4.°*, 1674. — Traductions françaises, 1.° par LERAYER fils, sous le nom de *Monsieur*, frère de Louis XIV, *1 vol. in-4.°*, 1656; 2.° par l'abbé PAUL, *1 vol. in-12.*

FOLARD. 1.° Commentaire sur Polybe; *6 vol. in-4.°*, 1727, réduits depuis à *3 vol.* par un militaire. 2.° Nouvelles découvertes sur la guerre, *1 vol. in-12.*

FRONTIN. Stratagèmes de guerre insérés dans le Recueil, en *2 vol. in-8.°*, des auteurs qui ont traité de l'art

militaire ; Wesel, 1670. — FRONTIN séparément, *1 vol. in-8.°*, Leyde, 1731 ; et à Paris, *1 vol. in-12*, 1763. — Traduit en français, avec Polyen ; Paris, *3 vol. in-12*, 1770.

GERMAIN (SAINT-). Commentaires des Mémoires de M. de Saint-Germain, *1 vol. in-8.°*, 1780.

GIANNINI. Histoire de Naples, traduite en français par DE MONCEAUX ; *4 vol. in-4.°*, 1724.

GIBBON. Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, *18 vol. in-8.°*

GRÉGOIRE DE TOURS. Histoire ecclésiastique et profane, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules jusqu'en 595 ; édition de Dom Ruinart, *1 vol. in-fol.* 1699 ; réimprimé dans la Collection de Dom Bouquet ; mal traduit par l'abbé DE MAROLLES.

GROTIUS (Hugo). Annales et historia de rebus belgicis, ab obitu regis Philippi usque ad indúcias anni 1609 ; *1 vol. in-fol.*

GUIBERT. Essai général de tactique ; *2 vol. in-4.°*, Londres, 1772. Défense du système de guerre moderne ; *2 vol. in-8.°*, Neufchâtel, 1779, sans nom d'auteur.

GUICHARDIN. Histoire des principaux événemens arrivés depuis 1494 jusqu'en 1532. — Éditions de l'original italien : Florence, *1 vol. in-fol.* et *2 vol. in-8.°*, 1561 ; Fribourg en Brisgaw, *4 vol. in-4.°*, 1755 ; Venise, *2 vol. in-fol.* ; et Londres, *2 vol. in-4.°*, 1738. — Traduction française de FAVRE, revue par GEORGON ; *3 vol. in-4.°*, Paris, sous le titre de Londres, 1738.

GUISCHARD. 1.° Mémoires militaires sur les Grecs et sur les Romains : Dissertation sur l'attaque et la

défense des places des anciens; Traduction d'ONOSANDER, et de la Tactique d'ARRIEN; Analyse de la campagne de Jules-César en Afrique; *2 vol. in-4.°*, la Haye, 1758. 2.° Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires; *4 vol. in-8.°*, Paris, 1774; Strasbourg, 1774.

HÉRODIEN. Histoire romaine en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin. — Éditions du texte: Oxford, *in-8.°*, 1704; Édimbourg, *in-12*, 1724. — Traduction française de l'abbé MONGAULT; *1 vol. in-12*, Paris, 1745.

HÉRODOTE. Histoire des guerres des Perses contre les Grecs, et de la plupart des autres nations. — Éditions du texte: Gronovius, *in-fol.* 1715; Amsterdam, *in-fol.* 1763. — Traduction française, *7 vol. in-8.°*, Paris, Musier, 1786, par M. LARCHER, qui en donne une seconde édition en ce moment (thermidor an 10).

HIRTIUS, continuateur des Commentaires de César, et faisant suite à cet auteur.

HOMÈRE. — Éditions du texte original: Rome, *2 vol. in-fol.* 1550; Barnès, 1711, *2 vol. in-4.°*; Clarke, 1754, *4 vol. in-4.°* — Traductions françaises: M.me DACIER, Paris, *8 vol. in-12*; traduction de l'Iliade, par BITAUBÉ, *3 vol. in-8.°*, 1780; par un anonyme, *3 vol. in-8.°*, et *3 vol. in-12*, 1777. Traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée, par ROCHEFORT; *4 vol. in-8.°*, Paris, 1772.

HUME (David). Histoire d'Angleterre. — Traduite en français, partie par M.me BENOÎT, et partie par l'abbé PRÉVÔT; *18 vol. in-12.*

JOINVILLE. Vie de Saint-Louis; *1 vol. in-fol.* Paris, 1761.

JOSÈPHE. Histoire de la guerre des Juifs. — Texte grec, en 7 livres, dont la meilleure édition est celle d'Havercamp; *2 vol. in-fol.* Amsterdam, 1726. — Traductions françaises : 1.° d'ARNAUD D'ANDILLY, *2 vol. in-fol.* Amsterdam, 1681; 2.° de GILLET, *4 vol. in-4.°*, Paris, 1756.

JOVE (Paul). Histoire en 45 livres, depuis 1494 jusqu'en 1552; *2 vol. in-fol.* Florence, 1552. — Dans l'édition de tous les ouvrages de l'auteur; *6 vol. in-fol.* Bâle, 1578. — Il y a une vieille traduction de l'Histoire; *1 vol. in-fol.* Lyon, 1552.

KERWENÜLLER. Maximes de guerre pour la guerre de campagne et pour celle de siége; traduites en français par SAINCLAIR, *1 vol. in-12.*

LLOYD. Mémoires militaires et politiques, &c. *1 vol. in-4.° :* traduits en français par M. DE SAINT-MEMONT; Londres, Bruxelles, 1784. — Cet ouvrage est encore intitulé : Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne en 1756, entre le roi de Prusse et l'impératrice-reine avec ses alliés. Lloyd a donné en anglais, et ce premier volume, et l'histoire même de la guerre, dans les Campagnes de 1756, 1757, 1758 et 1759; *2 vol. in-4.°*, Londres, 1766. M. de Saint-Memont, qui avait traduit cette histoire, n'a fait imprimer que le commencement : le C.^en ROUX-FAZILLAC a traduit les Campagnes de 1756 et 1757; *1 vol. in-4.°*, Lausanne, 1784. On s'occupe, au Dépôt de la guerre, de la traduction des dernières campagnes.

LO-LOOZ. Recherches d'antiquités militaires, avec la défense du chevalier Folard contre les allégations insérées dans les Mémoires militaires sur les Grecs et sur les Romains; *1 vol. in-4.°*, Paris, Jombert, 1770; Bouillon, *1 vol. in-8.°*, 1771.

MAIZEROY (JOLY DE). Cours de tactique théorique, pratique et historique; *4 vol. in-8.°*, Paris, Merlin, 1766; Jombert, 1767. Mémoires sur les opinions qui partagent les militaires; *1 vol. in-8.°*, Paris, Jombert, 1773. Institutions militaires de l'empereur Léon, traduites du grec, avec une dissertation sur le feu grégeois; *2 vol. in-8.°*, sans date.

MARCULFE. Recueil d'actes et de formules. — Édition par Jérôme Bignon; *1 vol. in-fol.* 1613. Réimprimé dans le Recueil des capitulaires publié par Baluze, en 1677.

MARIANA. Histoire d'Espagne, en 30 livres, traduite par l'auteur, du latin en espagnol. — Éditions du texte latin, *4 vol. in-fol.* la Haye, 1733; du texte espagnol, *2 vol. in-fol.* Madrid, 1678. — Traduction française, par le père CHARENTON; *5 vol. in-4.°*, Paris, 1725.

MARSIGLI. État des forces ottomanes; *1 vol. in-fol.* 1732. Opus Danubiale, *6 vol. in-fol.*

Mathématiciens grecs, imprimés au Louvre; *1 vol. in-fol.* 1693.

MÉNIL-DURAND. Fragment de tactique, en six mémoires; *1 vol. in-4.°*, Paris, Jombert, 1774.

MÉZERAY. Abrégé chronologique de l'histoire de France; *14 vol. in-12*, 1755.

MILLOT. 1.° Élémens de l'histoire de France; *3 vol.*

in-12. 2.° Élémens de l'histoire d'Angleterre; *3 vol. in-12.* 3.° Élémens d'histoire générale ancienne; *4 vol. in-12.* 4.° Élémens d'histoire générale moderne; *5 vol. in-12*, 1787.

MIRABEAU. Système militaire de Prusse; *1 vol. in-4.°*, Londres, 1785.

MODESTUS, Vocabulaire, dans le Recueil intitulé *Scriptores de re militari.*

MONTÉCUCULLI. *Voyez* TURPIN DE CRISSÉ.

MONTLUC (Blaise DE). Commentaires; *4 vol. in-12*, Paris, 1746.

MOTTIN DE LA BALME. 1.° Essais sur l'équitation; *1 vol. in-8.°*, Paris, 1773. 2.° Élémens de tactique pour la cavalerie; *1 vol. in-8.°*, Paris, 1776.

NASSAU (Fréderic, prince DE). Mémoires; *1 vol. in-4.°*

NOAILLES. Mémoires politiques et militaires, pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV; *6 vol. in-12*, Paris, 1777.

PEZAY (Le marquis DE). Campagnes de Maillebois en Italie; *3 vol. in-4.°* et *1 vol.* de planches *in-fol.* Paris, Imprimerie royale, 1755: le Ier vol. contient la traduction des ouvrages historiques de BUONAMICI.

PIGAFETTA (Filippo). Trattato brieve dello schierare in ordonnanza gli eserciti e dell' apparecchiamento della guerra.

PLUTARQUE. Vies des hommes illustres, traduction d'AMYOT, édition de Brotier, *6 vol. in-8.°*, Paris.

POLYBE. *Voyez* FOLARD.

PUYSÉGUR. L'art de la guerre; *2 vol. in-fol.* Paris, Jombert, 1748.

QUINCY. Histoire militaire de Louis XIV, suivie de réflexions et de maximes sur l'art de la guerre; *8 vol. in-4.°*, Paris, 1726.

QUINTE-CURCE. Histoire d'Alexandre-le-Grand. — Éditions latines : Elzévir, *1 vol. in-12*, Leyde, 1633; ad usum, *1 vol. in-4.°*, Paris, 1678; variorum, *2 vol. in-8.°*, Amsterd. 1708; Barbou, *1 vol. in-12*, 1756. — Traductions françaises, par VAUGELAS, l'abbé MIGNOT et BEAUZÉE.

RAPIN-THOIRAS. Histoire d'Angleterre; *16 vol. in-4.°*, la Haye, 1747.

RAYNAL. Histoire philosophique et politique des établissemens des Européens dans les deux Indes; *10 vol. in-8.°*, Amsterdam, 1770.

RÉAL (SAINT-). Ses Œuvres; *6 vol. in-12*, 1745.

RETZ (Le cardinal DE). Mémoires; *4 vol. in-12*, 1773.

ROBERTSON. Histoire de Charles-Quint; *5 vol. in-12*, Paris, 1771. — Histoire de l'Amérique; *2 vol. in-4.°*, Paris, 1778.

ROHAN (Le duc DE). Le parfait capitaine, ou Abrégé des guerres des Commentaires de César; *1 vol. in-12*; les deux dernières éditions, 1744, 1757. — Mémoires et Lettres sur la Valteline, dans la Bibliothèque militaire du baron de Zurlauben; Amsterdam, 1756.

ROLLIN. Histoire ancienne, Histoire romaine.

SALLUSTE. Conjuration de Catilina, et Guerre de Jugurtha. — Édit. d'Elzévir, *1 vol. in-12*, 1634; variorum, Amsterdam, 1674 et 1690, *1 vol. in-8.°*; ad usum, 1679, *1 vol. in-4.°*; Barbou, *1 vol. in-12*, 1761. — Traduction française, par BEAUZÉE; *1 vol. in-12*, Paris, Barbou, 1781.

SANTA-CRUZ. Réflexions politiques et militaires, trad. de l'espagnol, par DE VERGY; *12 vol. in-12*, Paris, 1738.

SAXE (Le maréchal DE). Mes rêveries; *2 vol. in-4.°*, 1757.

SCHMETTAU. Mémoires raisonnés sur la campagne de 1778 en Bohème; *1 vol. in-4.°*, Berlin, 1789.

SOLIMAN. Canon-Name.— Il en existe un commentaire.

STRABON. Texte, édition de Casaubon, *1 vol. in-fol.* Paris, 1620.

SUÉTONE. Vies des douze Césars. — Édit. variorum, Leyde, *2 vol. in-8.°*, 1751; ad usum, *1 vol. in-4.°*, 1684; du Louvre, *1 vol. in-12*, 1644. — Traductions: par DELILLE, sous le nom d'*Ophellot de la Pause*, *4 vol. in-8.°*, 1771; par LA HARPE, *2 vol. in-8.°*, 1771.

SULLY. Mémoires; *8 vol. in-12*, édit. de l'Écluse, 1745.

TACITE. Éditions du texte : variorum, Amsterdam, *2 vol. in-8.°*, 1672; Ryckius, Leyde, *2 vol. in-8.°*, 1687; Elzévir, 1634; ad usum, *4 vol. in-4.°*, 1682 et 1687; Barbou, *3 vol. in-12*, 1760; Brotier, *4 vol. in-4.°*, 1771, et *7 vol. in-12*, 1776. — Traductions par d'ABLANCOURT, GUÉRIN, AMELOT, LA BLÉTERIE, DOTTEVILLE, d'ALEMBERT, DUREAU DE LAMALLE, J. J. ROUSSEAU. — Édit. latine des Histoires, avec des observations en français, par Edme FERLET; *2 vol. in-8.°*, Paris, an 9.

TEMPELHOFF. Histoire de la guerre de sept ans; *6 vol. in-4.°* — Texte allemand, Berlin, 1789. — On s'occupe de la traduction au Dépôt de la guerre.

THIELCKE. Mémoires pour servir à l'art militaire et à l'histoire de la guerre de sept ans, en allemand, *5 vol. in-4.°*, Freyberg, 1776. — Le I.er volume est traduit; *1 vol. in-4.°*, Freyberg en Saxe, 1777.

THOU (DE). Histoire universelle, depuis 1545 jusqu'en 1605, en latin; édition de Londres en *7 vol. in-fol.* 1733, avec la continuation en trois livres, par RIGAULT, depuis 1607 jusqu'en 1610. — Traduction, par l'abbé DESFONTAINES, *16 vol. in-4.°*, Paris, 1749, et Amsterd. *11 vol. in-4.°*

THUCYDIDE. Guerre du Péloponnèse. — Éditions du texte: Amsterd. *1 vol. in-fol.* 1731; Glascow, *8 vol. in-8.°*, 1759. — Traduction par LÉVÊQUE, de l'Institut, *4 vol. in-8.°*, an 8.

TILLET (Jean DU). Sommaire de l'Histoire de la guerre faite contre les Albigeois; *1 vol. in-12*, 1590.

TITE-LIVE. Elzévir, *3 vol. in-12*; variorum, *1 vol. in-8.°*, 1665, et *3 vol. in-8.°*, 1679; ad usum, *6 vol. in-4.°*, 1676 et 1680; Crevier, *6 vol. in-4.°* et *6 vol. in-12*, 1735. — Traduction française par GUÉRIN, revue par COSSON; *6 vol. in-12.*

TOTT (DE). Mémoires; *2 vol. in-12.*

TURPIN DE CRISSÉ. 1.° Commentaires sur les Mémoires de Montécuculli; *3 vol. in-4.°*, Paris, 1769. 2.° Essai sur l'art de la guerre; *2 vol. in-4.°*, Paris, 1754. 3.° Commentaires sur les Institutions de Végèce; *3 vol. in-4.°*, Montargis, 1779.

VELLÉIUS-PATERCULUS. Abrégé de l'histoire grecque et romaine. — Éditions du texte: Elzévir, *1 vol. in-12*, 1639; ad usum, *1 vol. in-4.°*, 1675; variorum, Leyde, *1 vol. in-8.°*, 1744; Barbou, *1 vol. in-12*, 1746. — Traduit par l'abbé PAUL; *1 vol. in-8.°* et *1 vol. in-12*, Avignon, 1768.

VELLY. Histoire de France, continuée par VILLARET et GARNIER; *32 vol. in-12.*

VERTOT. Révolutions romaines, *3 vol. in-12;* Révolutions de Portugal, *1 vol. in-12;* Révolutions de Suède, *2 vol. in-12;* Histoire de Malte, *7 vol. in-12.*

VOLTAIRE. Essai sur l'histoire générale ; Siècle de Louis XIV ; Siècle de Louis XV ; Histoire de Charles XII.

WARNERY. 1.° Mélanges et remarques particulièrement sur César, et autres auteurs militaires anciens et modernes ; 2.° Remarques sur l'Essai général de tactique de Guibert ; 3.° Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes ; 4.° Remarques sur la cavalerie.

URBICIUS. Vocabulaire de la phalange, dans le Recueil des écrivains militaires.

XÉNOPHON. Texte des Œuvres de Xénophon ; *1 vol. in-fol.* 1625. Cyropédie, trad. par CHARPENTIER ; *1 vol. in-12.* Retraite des dix mille, par LA LUZERNE, 3.e édit. Paris, 1786.

RÉFLEXIONS

Sur un Ouvrage traduit de l'allemand, intitulé
Esprit du Système de la Guerre moderne.

Les succès militaires des Français sont-ils la conséquence d'un système nouveau d'opérations et d'une nouvelle tactique, ou seulement l'effet du courage aveugle d'une masse d'hommes guidée par des chefs dont la seule présence d'esprit et les circonstances décidaient les résolutions, et que secondaient à peine quelques traditions ou quelques souvenirs !

Ce dernier moyen d'expliquer nos victoires fut long-temps celui de nos ennemis ; ils nous ont sur-tout reproché une grande consommation d'hommes, prétendant que nos généraux n'avaient souvent arraché des avantages, ou réparé de grandes fautes, qu'avec des flots de notre propre sang.

Le souvenir de nos pertes est effacé par trop de gloire et de prospérité, pour ne pas reconnaître qu'une opiniâtreté meurtrière a quelquefois valu des succès que la prudence n'avait pas préparés : mais aussi que de journées mémorables où

le talent avait tracé le chemin au courage ! que de vastes plans suivis avec constance ! que de ressources trouvées dans ces momens terribles où sur un champ de carnage la victoire balance son vol entre deux armées, où tout dépend d'une dernière pensée, d'un dernier signe du génie !

Nous n'avons pas besoin de nommer ces époques où la valeur a triomphé de la valeur, où l'art a triomphé de l'art ; elles sont trop chères et trop récentes pour être oubliées par l'orgueil national, et bien moins encore par la reconnaissance.

Avant la révolution française, on était bien loin de croire qu'il pût sortir des ateliers des arts, des écoles de la jurisprudence, des comptoirs du commerce, ainsi que des derniers rangs de l'armée, des hommes faits pour être un jour les arbitres des combats et de la destinée des empires. Jusque-là, tout ce qui s'était distingué dans la guerre, s'était consacré dès l'enfance au métier des armes, était né près d'un trône dont elles faisaient l'éclat, ou dans cette caste qui se donnait le droit exclusif de défendre la patrie et de mourir pour elle : car la gloire du soldat ne se comptait pas ; il fallait qu'un soldat se conduisît comme un héros pour être autant remarqué qu'un sous-lieutenant. L'histoire militaire de l'Europe est pleine de grands souvenirs, tous attachés à de grands noms ; et cette loi

générale n'a eu que très-peu d'exceptions, dont la plupart sont en faveur de la France. Il fut donc naturel, pendant plusieurs siècles, de croire le génie de la guerre refusé à des hommes chez qui l'éducation n'en avait pas créé ou développé les germes; et lorsque l'Europe inquiète voulut étouffer celui des opinions révolutionnaires qu'elle croyait menacer tous les corps politiques qui la composent, elle crut, avec quelque apparence de raison, qu'elle dévorerait, comme le feu dévore le chaume, des armées qu'une noblesse tacticienne et guerrière ne conduisait plus aux combats. Cependant, quand après de sanglantes leçons nos chefs aguerris repoussèrent enfin de fameux capitaines; quand il fut à-peu-près décidé que le duc de Brunswick ne serait pas *au bout de six semaines dans Paris, à l'Opéra, où on lui donnerait des fêtes,* ainsi que cela se disait dans une portion de la société dont de cruelles infortunes ont expié les erreurs; quand on vit autant de dessein et d'habileté dans les plans, que de courage dans l'exécution et de succès dans les résultats, il fallut se rendre raison d'événemens auxquels on devait si peu s'attendre. Les passions dictèrent long-temps les jugemens: les uns, multipliant nos trésors aux dépens de notre gloire, dirent que nous corrompions nos ennemis à force d'argent; d'autres, que, sacrifiant toujours

beaucoup d'individus pour avoir un ennemi de moins, la guerre ne durerait que ce qu'il fallait de temps pour effectuer notre dépopulation.

Des hommes plus raisonnables, voyant échouer la vieille tactique contre des essais heureux, contre une témérité inconnue, incalculable dans ses effets, étudièrent si des idées nouvelles ne dirigeaient pas de nouveaux moyens ; car il eût été aussi absurde d'accorder tout à la valeur que d'attribuer tout à l'art.

Cette juste curiosité, animant plusieurs militaires de toutes les nations, a fait naître quelques ouvrages sur cette guerre si féconde en grands événemens. Le titre de l'ouvrage, traduit de l'allemand, et publié, l'année dernière, par le C.^en^ Tranchant-Laverne, induirait cependant en erreur, si l'on s'attendait à trouver dans cet écrit le développement des causes de nos victoires : il offre beaucoup plus celui de plusieurs systèmes de l'auteur sur la guerre en général, et des réflexions sur les campagnes du roi de Prusse pendant la guerre de sept ans. Il cite à peine une campagne des Prussiens contre la France, pour relever des fautes du général Dumouriez ; et il s'interdit de parler du reste de la guerre, estimant que beaucoup de considérations rendent presque impossible d'écrire l'histoire de ses contemporains. Cependant cet ouvrage

mérite d'être médité. Sans faire le tableau de nos campagnes, l'auteur en tire de grandes inductions et des préceptes lumineux. Il discute aussi, d'une manière très-neuve, des systèmes mis au jour depuis long-temps par de grands tacticiens; il examine à quel point ils sont encore applicables à l'art de la guerre, tel qu'il est maintenant; il fait lui-même, à la fin de chacune des divisions de son ouvrage, un résumé clair et précis de ses idées. Cette marche méthodique soulage l'esprit du lecteur, qu'un peu d'abstraction a quelquefois fatigué.

Au reste, pour donner le plan de cet ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de suivre l'auteur de la traduction dans son excellent et rapide avant-propos.

« L'auteur de l'ouvrage dont j'offre la traduc-
» tion au public, est un officier général prussien,
» distingué par ses connaissances militaires, et ho-
» noré de l'amitié d'un prince du nord de l'Alle-
» magne, illustre par ses talens et ses vertus.

» Il est toujours intéressant pour les lecteurs
» judicieux, d'apprendre que l'écrivain qui pré-
» tend les instruire, a les lumières et l'expérience
» nécessaires pour remplir cet objet.....

» L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans
» la première, l'auteur établit et développe le
» principe d'une base militaire qui doit être le

» commencement de toutes les opérations : cette
» base est un rang de forteresses qu'on a d'avance
» sur sa frontière, du côté du pays ennemi, ou
» qu'on y établit avant d'entrer en campagne,
» et dans lesquelles sont déposées les munitions
» de tout genre propres à l'entretien des armées.
» La nécessité d'avoir des magasins et des forte-
» resses qui les renferment, constitue la différence
» principale entre l'art militaire des anciens et le
» nôtre; et cette nécessité, fondée sur la nature de
» nos armes, et qui entraîne à calculer et à baser
» les opérations d'une campagne avant son ou-
» verture, cette nécessité qui a changé tout-à-la-
» fois la combinaison des plans d'une guerre et
» les évolutions de la tactique, est, avec tous ses
» résultats, ce qui forme l'esprit du système de
» guerre moderne. La forme et les vraies dimen-
» sions de la base militaire, les opérations offen-
» sives en avant, et les retraites en arrière de cette
» base, et généralement toutes les opérations de
» la guerre considérée dans ses deux branches
» principales, la stratégie et la tactique; voilà les
» objets qui sont pris en considération dans la
» première partie.

» La seconde est destinée à déduire toutes les
» conséquences de ce principe, et son influence
» politique et militaire tout-à-la-fois.

» La

» La troisième est l'application de ce principe, » particulièrement aux événemens militaires pas- » sés depuis que le nouveau système domine parmi » les nations européennes. L'auteur y donne des » notions générales et intéressantes de l'histoire » de la guerre.

» L'objet que l'auteur se propose en dernière » analyse, est piquant; il tend à convertir, comme » il le dit lui-même, *l'art militaire en science*, c'est- » à-dire, à l'établir sur des principes tellement » sûrs et démontrés, qu'un général pût combiner » les opérations d'une campagne comme un mé- » canicien la construction d'un instrument, avec » une précision mathématique. Je laisse aux lec- » teurs le soin de juger à quel point l'art de la » guerre peut se soustraire aux influences poli- » tiques, morales et physiques, et marcher tou- » jours d'un pas égal et invariable, &c. »

L'auteur, en faisant très-judicieusement résulter de la nécessité des grands magasins celle d'une base militaire, veut soumettre à une régularité géométrique les rapports de cette base avec le point où l'on dirige ses opérations, et qu'il appelle *point objectif*: selon lui, le temps n'est plus où l'on faisait la guerre sans but déterminé, où l'on marchait à l'ennemi sans borner dans son imagination les maux qu'on voulait lui causer ni

l'étendue de pays qu'on voulait envahir. La dépendance où l'on est de ses magasins, depuis le rôle important que l'artillerie joue dans la guerre, a forcé de restreindre ses projets et de se faire un but.

L'histoire de la plupart de nos campagnes, depuis la guerre de la révolution, serait contre cette assertion. On a vu les progrès de nos armées s'étendre et gagner comme un vaste incendie, trompant d'autant plus tous les calculs humains, que leurs opérations n'étaient préparées par aucun de ces grands établissemens qui avertissent des grands desseins : souvent même, avouons-le, elles ont vaincu pour vivre; et il fut douloureux de voir des troupes qui n'avaient pas besoin d'être contraintes à la gloire, se battre pour du pain, et avoir souvent à supporter, avec les maux de la guerre, le tourment du besoin. Ce fut le malheur des temps : dans les dernières années de la guerre, de grands approvisionnemens secondant des opérations profondément méditées, il fut évident que le soldat français, bien pourvu, n'en était pas moins terrible dans les combats.

Au reste, il serait à desirer qu'on pût introduire dans les opérations militaires cette proportion toujours sûre des moyens aux projets, dont parle l'auteur de l'ouvrage que nous analysons; elle

allége les travaux de la guerre, facilite les mouvemens, et devient presque toujours une garantie de la discipline : mais l'auteur nous semble beaucoup trop hypothétique, en voulant démontrer rigoureusement qu'on ne peut espérer aucun succès, et que l'on court même à sa perte, si les deux lignes qui émanent des deux points extrêmes de la base d'opérations, ne forment pas, en se rencontrant au but ou point objectif, un angle au moins de 90 degrés. Cette théorie est accompagnée de figures de géométrie tendant à prouver son assertion. L'auteur témoigne lui-même qu'il s'attend à un peu d'incrédulité sur ce sujet, de la part de ses lecteurs ; et nous sommes de son avis. Ses autres théories, beaucoup plus évidentes, sont également précisées par des figures que nous croyons au moins superflues : le moral a trop de part à ce qui se passe sur un champ de bataille, pour pouvoir calculer et réduire à des termes certains les chances qu'amènent l'attaque et la défense, et les effets du courage et de la crainte.

Un des principes les plus développés, le plus souvent représentés dans cet ouvrage, est l'avantage de l'offensive sur la défensive, et par conséquent le but que l'on doit toujours avoir, même en se défendant, d'agir offensivement. Cette nécessité tient au moral de l'homme, moteur si puissant à

la guerre ; de ce principe découlent les attaques de flanc, qui tant de fois ont fait changer de parti à la victoire. Au reste, l'auteur les conseille dans presque toutes les circonstances ; amuser, occuper le front, attaquer les flancs vigoureusement, est, selon lui, le plus sûr moyen de vaincre. Cependant ces mêmes préceptes devenant, par l'expérience ou par la publicité, communs à toutes les puissances ; si les généraux de deux armées, sur un champ de bataille, en sont également pénétrés, les flancs des deux partis deviendront respectivement de nouveaux fronts pour se choquer. Alors les avantages de l'ordre profond, le système de Folard, deviennent d'une évidence péremptoire ; car des flancs qui auraient la faculté de devenir de grands fronts à volonté, opposeraient une grande résistance, tandis qu'un flanc de l'ordre mince est balayé comme la poussière par le vent.

L'auteur définit la stratégie, la science des mouvemens de guerre de deux armées hors du cercle visuel, ou, si l'on veut, hors de l'effet du canon ; et la tactique, la science des mouvemens qui se font en présence de l'ennemi, de manière à pouvoir en être vu et pouvoir être atteint par son artillerie. Cette définition, claire et précise, classe parfaitement tous les mouvemens des armées. L'auteur croit très-avantageux que ceux de

retraite soient excentriques, pour éviter d'être inquiété sur ses flancs, et se trouver même en mesure de tomber sur ceux de l'ennemi, ensuite pour mieux couvrir le pays sur lequel on se retire. Mais n'y aurait-il pas à craindre l'état de dispersion où la nature de ce mouvement mettrait l'armée en retraite !

Au reste, il n'est guère d'idées dans cet ouvrage qui n'en fassent beaucoup naître au lecteur; souvent même elles en font jaillir de contraires: mais ce n'est point par faute de justesse; en fait de guerre, l'idée d'un mouvement offensif ou défensif mène naturellement l'esprit à son opposée.

Sur un terrain suffisamment uni, l'auteur semble donner l'avantage à la cavalerie sur l'infanterie, armée comme elle l'est; il est persuadé que les moyens de résistance de celle-ci ne sont jamais en rapport avec le choc de l'autre; et il regarde comme des miracles de courage, les exemples d'une cavalerie bien lancée, repoussée par une infanterie en ordre mince, lorsque l'autre soutient son choc après le premier feu: mais c'est ce qui arrive rarement; la cavalerie lâche prise ordinairement après avoir reçu le coup de feu de l'infanterie, tandis que c'est à ce moment qu'il faudrait fondre sur la ligne. La colonne de Folard lui paraît donc très-utile; mais, en admettant la force

et l'avantage des masses dans beaucoup de circonstances, il voudrait que presque toute l'infanterie fût exercée à faire le service de l'infanterie légère, à se disperser et se réunir, éclaircir ses rangs en étendant son front, faire des conversions avec toute la vîtesse (1) que l'homme peut donner à sa course, ne réservant la précision que pour le résultat de tous ses mouvemens, c'est-à-dire, les formations; il veut que, dans les mouvemens de retraite, elle sache fuir avec rapidité sous la protection de la cavalerie, pour se rallier à un point indiqué par les chefs; il veut qu'elle voltige, quand il est nécessaire, sur les flancs et dans les intervalles de la cavalerie, afin de la secourir ou d'en être secourue. Nous croyons, comme lui, que l'armée dont l'infanterie aurait acquis cette extrême mobilité, serait souvent victorieuse. S'il était possible que le soldat, au lieu d'être en ligne immobile, et par conséquent de présenter une courtine de point de mire au feu de l'ennemi, fût sans cesse en mouvement, il aurait bien moins de chances d'être atteint, et serait plus rassuré. Ce qui fait le succès du tirailleur, c'est son isolement,

(1) Les gardes-suisses, sous l'ancien régime, faisaient souvent leurs quarts de conversion de cette manière, et se retrouvaient en ligne avec une rapidité et une précision étonnante, sur un front assez considérable.

qui rend ses mouvemens libres, pouvant agir de son arme avec bien plus d'aisance que dans le rang, où il est serré; ce qui fait sa sûreté, c'est le mouvement continuel où il est, et les intervalles entre les hommes, qui laissent passer beaucoup de balles. Une infanterie ainsi disposée donne l'étendue qu'elle veut à son front, et son feu devient concentrique sur une ligne serrée, dont, à nombre égal, elle dépasse les extrémités, et dont elle peut, par conséquent, menacer les flancs.

Quelque aptitude qu'on puisse donner au soldat en l'exerçant, on ne saurait parvenir à une telle composition d'infanterie, que par un choix d'hommes convenables. Il en est beaucoup dont la structure serait incompatible avec ce genre de service. Tous ceux dont la complexion s'y refuserait, seraient réservés pour l'infanterie pesante; et celle-là étant destinée à l'ordre profond, aurait des armes plus adaptées à la résistance contre la cavalerie: mais, au lieu que l'infanterie légère n'est qu'accessoire dans les armées, il faudrait, selon l'auteur, qu'elle en fût le principal.

On peut cependant opposer à ce vœu, qu'on n'est jamais certain, sur un champ de bataille, que la destination donnée à un corps ne changera pas en très-peu d'instans: vous pouvez avoir besoin de votre infanterie en ordre profond, là où vous

comptiez opposer votre infanterie légère. Votre ennemi veut toujours le contraire de ce que vous voulez : ce principe, qu'il ne faut jamais perdre de vue, réduit souvent à peu de chose ces spéculations si certaines sur le papier. A Fontenoi, les destinées de l'armée française furent, quelques heures, balancées sur l'abîme par la terrible colonne anglaise. Qu'aurait fait une infanterie légère contre cette masse hérissée de feu, qui s'avançait toujours d'un mouvement égal, en s'entr'ouvrant à chaque demi-quart d'heure pour vomir mille morts, des bouches d'une artillerie formidable recélée dans son sein ! Elle fut pourtant enfoncée elle-même et détruite par de la cavalerie, après avoir été entamée par quatre pièces de canon. Il n'y a pas d'arme dont le courage, la présence d'esprit, la nécessité, ne fassent tirer un grand parti ; toutes, dans nos armées, pendant la guerre, ont vu revenir bien souvent leur tour de triomphe.

L'auteur insiste beaucoup sur la nécessité de placer la cavalerie à portée de seconder toujours l'infanterie dans ses attaques et de la protéger dans ses mouvemens de retraite, et *vice versâ*. Il veut, en ordre de bataille, que la cavalerie soit rangée en seconde ligne derrière l'infanterie (1), au lieu d'une

(1) C'est aussi le sentiment du général Lloyd.

autre ligne d'infanterie, qui ne rétablit jamais le combat lorsque la première est vaincue, et que, par ses fuyards, elle vient porter la peur et le désordre dans de nouveaux rangs qui ne peuvent lui donner intervalles et protection comme la cavalerie. Indépendamment de la force de ces deux armes pour se secourir mutuellement, la confiance qu'elles s'inspirent l'une à l'autre par leur présence, est du plus grand effet : l'auteur ne fait d'exception à l'obligation de les combiner ensemble, que lorsque l'escarpement ou l'aspérité d'une grande étendue de terrain s'y oppose absolument ; encore croit-il que le moindre espace praticable aux chevaux doit être saisi, vu la faculté de l'infanterie d'agir par-tout, et de rendre ainsi à la cavalerie l'assistance qu'elle en tire.

Au reste, l'auteur est persuadé que l'avantage du nombre ne peut manquer de devenir le régulateur des destinées des empires. Quand l'expérience, dit-il, aura prononcé entre toutes les théories militaires, la meilleure étant connue et employée par-tout, le nombre des bouches à feu et celui des combattans décideront seuls de la victoire ; et de là, ainsi que de l'obligation de se faire une base militaire pour toute espèce de plans d'opérations, il fait dériver la nécessité d'un partage de l'Europe en un petit nombre de masses égales qui auront

absorbé les petits états ; car ceux-ci n'auront pu se faire des bases militaires proportionnées aux efforts qu'exigerait leur défense. Ces grandes masses, fortes de ce même équilibre dans les moyens de destruction, n'auront plus ni intérêt ni avantage à chercher à s'entamer réciproquement ; *d'où naîtra,* dit-il, *une paix perpétuelle.*

Voilà donc encore une fois *le rêve de l'homme de bien !* et ce sera toujours un rêve. Cette égalité entre les empires est aussi chimérique que l'autre. De peuple à peuple, d'armée à armée, de généraux à généraux, n'y aura-t-il pas toujours des différences tenant au caractère des nations, au motif qui les armera, à la nature des contrées, qui ôteront l'égalité de forces, en supposant même celle de courage et d'instruction ! Et si la nature fait présent à une nation d'un Bonaparte, d'un Moreau, d'un Desaix, la balance penchera de ce côté.

Nous nous refusons donc à regret à cette idée consolante pour la philosophie, et à laquelle celle de l'auteur le fait sourire à la fin de son ouvrage : *Un temps viendra où les hommes ne s'entre-détruiront plus.* C'est bien plus à desirer que vraisemblable. *Si la terre,* a dit un sage, *était partagée entre deux hommes, ils se battraient pour les limites.*

Tout ce qu'on peut raisonnablement espérer, c'est de voir se prolonger au-delà des termes ordinaires l'influence d'un de ces génies réparateurs que l'on voit, au retour de certaines périodes, planer sur les empires, et rallier les hommes aux signes heureux de l'ordre et de la paix.

DE LA
BATAILLE DE LEUTHEN,

Gagnée par le roi de Prusse, le 5 décembre 1757, contre l'armée impériale aux ordres du prince Charles de Lorraine.

PARMI les grands événemens militaires qui ont signalé la guerre de sept ans, il n'en est point qui, dans cette période mémorable, ait plus excité l'admiration des connaisseurs, que la bataille de *Leuthen* (1). Elle est, sans contredit, une des plus remarquables et des plus instructives que présente l'histoire moderne, soit sous le rapport militaire, soit à raison des circonstances dans lesquelles elle fut donnée. Les admirateurs de Frédéric la regardaient comme l'époque d'une révolution dans la tactique, par l'application et le développement de l'*ordre oblique*. Malgré le laps de près d'un

(1) Quelques auteurs donnent à cette bataille le nom de *Lissa*, de la ville où l'armée victorieuse passa la nuit. On a préféré celui de *Leuthen* qui lui est donné par Tempelhoff et le roi de Prusse lui-même, et qui convient d'autant mieux, que c'est la prise de ce village qui décida la victoire.

demi-siècle, et les pas immenses que la tactique a faits dans la guerre dernière, cette bataille mérite encore de fixer l'attention des militaires; et les loisirs de la paix glorieuse qui vient de terminer la guerre la plus étonnante, permettent de l'offrir à la méditation de ceux à qui dix années de combats et de victoires donnent le droit de prononcer.

On présentera pour base de l'examen que l'on propose, la relation donnée par Tempelhoff (1), et les réflexions judicieuses de Lloyd (2) sur cette bataille. On ne pourrait puiser dans de meilleures sources, puisque ces deux militaires, également distingués, servaient alors chez les puissances opposées belligérantes. A une théorie profonde et à une expérience consommée tous deux réunissaient la connaissance parfaite du théâtre de l'action; ils étaient à portée d'être instruits des

(1) Officier général au service de Prusse. Il servait en qualité de capitaine d'artillerie à la bataille de Leuthen. Ses talens lui méritèrent la distinction inouie sous Frédéric, d'être promu, du propre mouvement du roi et sans égard à l'ancienneté, du rang de capitaine à celui de major. Cet officier a continué l'Histoire de la guerre de sept ans de Lloyd. Cet ouvrage est un modèle en ce genre. La relation que l'on donne en est extraite, et peut en donner une idée.

(2) Ses ouvrages sont entre les mains de tous les militaires. Il était aide-de-camp du feld-maréchal Lasci, à l'époque de la bataille de Leuthen.

mouvemens des armées respectives, du développement des manœuvres, et des motifs qui les avaient occasionnés. Lloyd s'attache à faire remarquer, avec sa sagacité ordinaire, les fautes capitales que commirent les Autrichiens. L'auteur prussien indique avec exactitude, et dans un grand détail, les mouvemens des armées : il porte ses réflexions sur les avantages de l'*ordre oblique,* sur l'habileté avec laquelle Frédéric a su l'employer; et dans l'enthousiasme que ce grand roi savait inspirer à tous ses officiers, l'historien n'hésite pas à le proclamer le *seul auteur* de cette disposition.

On hasardera quelques observations sur le mérite de cette assertion et sur les causes de la victoire de Leuthen ; mais avant d'entrer en matière, on croit nécessaire de rappeler sommairement les motifs de cette guerre et la situation de Frédéric à cette époque de la campagne.

Marie-Thérèse n'avait vu qu'avec le plus grand regret la Silésie détachée des immenses domaines de la maison d'Autriche. La paix de 1746, qui en confirmait la possession au roi de Prusse, n'avait pas détruit dans l'esprit de l'impératrice-reine le ressentiment d'une si grande perte ; elle attendait que les circonstances lui fournissent les moyens de rentrer dans cette province, et cherchait dans toute l'Europe des ennemis à son rival. Cette

princesse réussit à faire partager par l'impératrice de Russie et l'électeur de Saxe, sa haine contre Frédéric. Elle parvint à lui enlever l'alliance de la France; et *l'Europe*, dit Voltaire (1), vit avec étonnement *les Français combattant pour faire rendre à la reine de Hongrie cette même Silésie dont ils avaient contribué à la dépouiller quelques années auparavant, lorsqu'ils étaient alliés du roi de Prusse.* L'alliance de la France avec la maison d'Autriche entraîna celle de la Suède et de la plus grande partie des états de l'Empire. Il ne restait à Frédéric que le roi d'Angleterre électeur d'Hanovre, le prince de Hesse et la maison de Brunswick. Menacé de toutes parts, il se décida à prévenir ses ennemis. L'invasion de la Saxe leur fournit le prétexte qu'ils attendaient. Le conseil aulique déclare le roi de Prusse *perturbateur du repos public*, et cinq cent mille hommes désolent l'Allemagne. La campagne de 1756 n'avait rien décidé; et Frédéric avait ouvert glorieusement la campagne suivante par la célèbre victoire de Prague (2). Daun lui en ravit le fruit à Kolin (3). Depuis cette affaire, sa situation

(1) Siècle de Louis XV.
(2) 6 Mai.
(3) 18 Juillet.

devint de jour en jour plus critique et plus embarrassante. La défaite des Hanovriens à Hastinbeck (1) ouvrait son pays aux Français ; la capitulation de Closter-Seven (2) le privait du secours de ses alliés et le réduisait à ses propres forces, que ses ennemis appelaient par dérision *la parade de Berlin.* Ses états sont ravagés, sa capitale voit les Autrichiens dans ses murs, et lui-même est mis au ban de l'Empire. Au moment où sa perte paraissait inévitable, la victoire se réconcilie avec lui à Rosbach (3), et le tire d'une position désespérée. Son flanc droit est affranchi ; c'était beaucoup : mais ce prince, comme César, ne croyait avoir rien fait tant qu'il lui restait encore quelque chose à faire. Il quitte la Saxe et vole en Silésie, où les Autrichiens, croyant la campagne finie et la conquête de ce pays assurée par la défaite du prince de Bevern et par la prise de Schweidnitz et de Breslaw, se préparaient à prendre leurs quartiers d'hiver : à peine arrivé, il les attaque ; et la victoire de Leuthen délivre sa gauche et lui rend la Silésie.

(1) 29 Juillet.
(2) 1.er Septembre.
(3) 5 Novembre.

Narration

Narration et Observations de Tempelhoff.

APRÈS l'expédition contre les armées impériale et française combinées, si heureusement terminée par la bataille de Rosbach, le roi, n'ayant plus rien d'important à craindre du côté de la Saxe, prit la résolution de se rendre en Silésie, afin de s'opposer aux progrès des Autrichiens. Le corps qu'il emmena avec lui était composé des troupes suivantes :

INFANTERIE.

1 B.on de gren.ers de Wedel.	2 B.ons de la garde.
1 *Id.* de Kremzow.	1 *Id.* de Rezow.
1 *Id.* de Ramin.	2 Alt. Braunschweig.
2 *Id.* de mousq.res de l'archiduc Charles.	2 Forcade.
	2 Winterfeldt.
2 *Id.* de Meyerrink.	2 Itzenplitz.

CAVALERIE.

3 Escadrons de gardes-du-corps...	cuirassiers.
5 *Idem* de gendarmes.....	
5 *Idem* de Seidlitz.....	
5 *Idem* de Driesen.....	
5 *Idem* de Zettritz, dragons.	
5 *Idem* de Sczekuli, hussards.	

TOTAL, 18 bataillons et 28 escadrons (1).

C'est avec ce corps que le roi partit le 12

(1) La relation des Prussiens, rapportée par Lloyd, porte 33 escadrons et 19 bataillons.

de novembre 1757 de Leipzig et qu'il arriva le 28 à Parchwitz, où il resta jusqu'au 3, après s'être réuni avec l'armée commandée par le général Ziethen, qui revenait de Breslaw. Pendant la route, le corps était entretenu aux dépens des communes où il prenait ses logemens; les circonstances rendaient ces mesures nécessaires, parce que l'armée ne pouvait emmener avec elle que les approvisionnemens les plus indispensables.

Le roi, sachant qu'il y avait encore un petit corps d'Autrichiens dans la haute Lusace, sous les ordres des généraux Marschall et Haddik, qui pouvait l'inquiéter dans sa marche, donna ordre au feld-maréchal Keith de se rendre par Ertzgeberg [le pays de la montagne] en Bohème, en passant par Marienberg et Pasberg, afin d'attirer de ce côté l'attention des Autrichiens. Le maréchal exécuta ce mouvement avec beaucoup de succès; il alla par Komotau et Laun jusqu'à Leutmeritz, leva de fortes contributions; et après avoir détruit le magasin de Leutmeritz et brûlé le pont, il se retira à l'approche du corps de Marschall, par Pasberg en Saxe, où il prit ses quartiers d'hiver.

Pendant la marche, le roi recevait les nouvelles les plus fâcheuses. A peine eut-il été informé que Schweidnitz s'était rendu après une défense peu opiniâtre, qu'il apprit successivement la défaite

de l'armée du prince de Bevern, fait lui-même prisonnier près de Breslaw, la reddition de cette place, et la désertion presque totale des régimens silésiens qu'on y avait laissés en garnison. Elle s'était manifestée au point que les deux bataillons de Schultz, deux de Lestwitz, deux de Brandeis, deux de Treskow, un de Kalkreuth, un de Bevern jeune (composé de Saxons), un bataillon de garnison de Lange, étaient réduits à quatre cents hommes en sortant de la ville. La désertion avait fait des progrès tout aussi alarmans dans la cavalerie silésienne, dont plusieurs régimens n'avaient pas conservé le tiers de leur force portée au complet. L'armée du prince de Bevern était donc considérablement affaiblie; car si l'on ne compte que six mille hommes pour la perte occasionnée par la désertion de neuf bataillons et de la cavalerie, et quatre mille hommes de tués, blessés ou faits prisonniers, et qu'on retranche le total de ces deux nombres, de vingt-cinq mille hommes, on verra que l'armée aux ordres du général Ziethen ne pouvait être tout au plus que de quinze mille hommes: en comptant maintenant, l'un portant l'autre, six cents hommes par bataillon et cent hommes par escadron pour les troupes composant le corps du roi, on trouvera que ce corps a dû monter à treize mille six cents hommes: par conséquent, l'armée

devait être tout au plus de vingt-huit mille six cents hommes après la réunion (1). C'était, sans contredit, une force bien peu considérable à opposer à l'armée combinée, forte de quatre-vingt mille hommes : aussi son orgueil en était-il enflé au point que, par dérision, elle n'appelait l'armée prussienne que *la parade de Potsdam.*

Une suite d'événemens heureux semble priver souvent les plus grandes ames de leur énergie naturelle, affaiblir les ressorts qui les font agir, et les assimiler aux esprits les plus ordinaires. Le malheur, au contraire, est, si je puis m'exprimer ainsi, le vrai tonique qui rend à l'ame son action, sa vigueur et sa première élasticité. Le monarque fit assembler tous ses généraux et les officiers de son état-major au quartier général de l'armée; et là il exposa sa situation et la série des revers qu'il venait d'éprouver. Quoique les Autrichiens fussent parvenus à s'emparer de Schweidnitz, à battre le prince de Bevern, et à prendre Breslaw, il fit connaître qu'il lui restait cependant, au milieu de tous ces malheurs, une confiance inébranlable dans

(1) La relation déjà citée porte l'armée prussienne à 36,000 hommes.

Le roi de Prusse, dans ses Mémoires sur la guerre de sept ans, porte son armée à 33,000 hommes, et celle de l'ennemi à 60,000 seulement.

le courage, l'énergie, le zèle et l'amour de la patrie qui animaient ses officiers généraux et son armée ; qu'il espérait fermement qu'on saisirait avec ardeur la première occasion pour arracher à l'ennemi les avantages qu'il avait remportés jusqu'alors : il ordonna aux généraux de déclarer ses résolutions aux officiers de l'armée, de préparer le soldat aux grands événemens qui ne tarderaient pas à éclater, et de lui dire qu'il s'agissait maintenant, sans avoir égard au nombre, d'attaquer l'ennemi par-tout où on pourrait le rencontrer : il ajouta qu'il espérait de la bravoure de l'armée, qu'elle vaincrait les derniers obstacles pour répondre à son attente ; enfin, que la victoire toute récente remportée sur l'armée combinée à Rosbach, lui était un garant certain de la fidélité de ses pressentimens.

Comme cette confiance du roi s'étendait sur tous les individus de l'armée, quel est celui qui eût pu rester insensible à ce discours et en qui il n'eût pas réveillé le desir de marcher de suite à l'ennemi, afin de trouver l'occasion de signaler son zèle et son dévouement ! Le courage de l'officier et du soldat fut en effet exalté jusqu'à l'enthousiasme ; l'idée du danger s'évanouit, et fit place dans tous les cœurs à l'espoir de la victoire que chacun se promettait.

inconvéniens. Le terrain qui se trouvait en avant de l'aile droite, et celui qui était occupé par son flanc, étaient l'un et l'autre trop coupés pour qu'il fût possible de tenter une attaque de ce côté. Sa majesté résolut, en conséquence, d'attaquer l'aile gauche de l'ennemi, et ordonna que, pendant l'action, l'aile gauche de son armée fût tenue constamment hors de la portée du feu ennemi. Ainsi, dès que les têtes des colonnes avaient dépassé le village de Borna, de façon que celui-ci se trouvait entre la deuxième et la troisième colonne, les quatre colonnes de l'armée devaient se former sur deux lignes; ce qui fut exécuté aussitôt avec une promptitude extraordinaire, par un mouvement à droite de toutes les têtes des colonnes près *F.* L'avant-garde resta à la gauche de l'armée, et était destinée à exécuter la première attaque. Un peu après midi, l'armée, qui marchait maintenant sur deux lignes, ayant la cavalerie sur ses ailes, l'infanterie au centre, et l'avant-garde en tête sur la gauche, arriva sur les petites hauteurs situées entre Lobetnitz et Kartschuetz. Nous étions déjà assez près de l'ennemi, et le roi pouvait découvrir toute la position, du moulin à vent de Lobetnitz: j'étais moi-même à portée de la distinguer exactement. L'avant-garde, qui était en *G*, reçut ordre d'attaquer. Aussitôt qu'elle eut à sa droite

les villages de Kartschuetz et Striegwitz, elle se forma, en conséquence, en *HI* et *K*; six bataillons de l'aile droite formant crochet, couvraient les flancs de la cavalerie, et les quatre bataillons restans attaquèrent le village de Sagschuetz, sous la protection de la batterie *K*, composée de dix pièces de douze.

Le général Nadasti avait pris position sur l'aile gauche, afin d'agir avec plus de vigueur contre les flancs de notre armée. En effet, ceux-ci étaient à peine formés entre *G* et *H*, qu'il parut derrière le bois avec sa cavalerie pour attaquer la nôtre, qui, de son côté, s'était aussi portée en avant. Il parvint d'abord à l'ébranler; mais les bataillons qui avaient formé le crochet en *H*, firent feu avec tant de succès sur la cavalerie ennemie, qu'ils la forcèrent à se retirer avec la plus grande précipitation. C'est alors que commença le feu des batteries et de la mousqueterie: il était à-peu-près une heure. Les six bataillons attaquèrent et débusquèrent les grenadiers de Würtenberg postés derrière un abattis. Le général Wedel marcha avec les régimens de Meyerrinck et Itzenplitz vers la batterie placée sur les hauteurs de Sagschuetz, et, après une courte résistance, il s'en empara. La confusion se mit ensuite dans toutes les troupes du corps de Nadasti; et quoique quelques bataillons se fussent

encore retranchés derrière un ravin, ils ne tardèrent pas à être mis en déroute.

Pendant l'attaque de l'avant-garde, l'armée avançait, en se prolongeant toujours vers sa droite; et comme l'avant-garde fit précisément le même mouvement, l'ennemi se trouvait sans cesse débordé. En même temps, les six premiers bataillons de l'avant-garde étaient toujours sur ses derrières, parce qu'ils avançaient de manière à former une espèce de crochet en avant avec l'armée. Il arrivait par-là que toutes les troupes que l'ennemi envoyait pour soutenir son aile gauche, étaient battues au moment même où elles cherchaient à se former. L'aile gauche de l'ennemi ayant été ainsi mise en désordre et obligée de se retirer, le roi ordonna que la grande batterie de l'avant-garde se porterait toujours sur la gauche, à mesure que l'armée irait en avant. Par ce moyen, celles des troupes ennemies qui cherchaient, à plusieurs reprises, à se former en crochet derrière Gohlau et à couvrir les flancs de l'armée, étaient constamment prises en flanc, tandis que les autres essuyaient un feu de front.

La cavalerie en *N* de l'aile droite, qui n'avait pu agir jusqu'alors à cause des broussailles, fossés et buissons dont le terrain était entrecoupé, trouva enfin occasion de donner derrière Gohlau. Les

hussards de Ziethen se jetèrent sur l'infanterie bavaroise et de Würtenberg qui se retirait, en massacrèrent une bonne partie, et firent deux mille prisonniers.

Les généraux ennemis étaient occupés, pendant ce temps, à former, avec le reste de l'armée qui n'avait pas encore pris part à l'action, un crochet *M*, dont l'angle saillant était appuyé sur Leuthen, et à faire monter toute l'artillerie qu'ils avaient pu rassembler, sur les hauteurs en arrière du village. Les Autrichiens y avaient placé, dès le commencement, un corps considérable, qui fut encore augmenté tant par la réserve qui venait de l'aile droite, que par les fuyards qui arrivaient en foule de l'aile gauche, et qui se jetèrent dans le cimetière et les maisons voisines. Tous paraissaient résolus à défendre le poste jusqu'à la dernière extrémité. L'armée prussienne, qui avançait en *L*, était, de son côté, déterminée à débusquer l'ennemi à quelque prix que ce fût. Les deux bataillons de la garde, et le bataillon de Rezow, marchèrent droit sur le village, où s'engagea alors un combat d'infanterie des plus terribles et des plus meurtriers que l'on puisse imaginer. L'ennemi se défendait avec la plus vigoureuse opiniâtreté. On fit avancer sur lui un bataillon après l'autre, de manière que l'aile gauche, qui, d'après l'ordre du roi, devait se

refuser sans cesse, fut obligée de prendre aussi part à l'action : enfin, secondée par les efforts d'une bravoure invincible, la garde, sous les ordres du lieutenant général actuel Mollendorff, qui en était alors le plus ancien capitaine, s'ouvrit un passage au travers de l'ennemi, et parvint à le forcer d'abandonner le village, où il s'était encore maintenu pendant une demi-heure. La prise de ce village était sans contredit un grand pas vers la victoire ; mais l'ennemi ne se décidait cependant pas encore à abandonner entièrement le champ de bataille : il continuait à le défendre, au moyen de quelques ravins derrière lesquels étaient retranchés les grenadiers et autres corps d'infanterie ; mais la plus grande confusion s'était déjà manifestée par-tout, et peu après il se disposa à prendre la fuite.

Pendant l'attaque du village, le général Driesen attaqua, avec la cavalerie *N* de l'aile droite, le front de la gauche de la cavalerie autrichienne *O*, tandis que le régiment de dragons de Bareuth se portait sur la droite, et lui tombait sur les flancs. Quoique notre cavalerie fût obligée d'essuyer un feu de mousqueterie très-vif, elle parvint cependant à culbuter la cavalerie ennemie et à lui faire quitter le champ de bataille ; elle chargea ensuite aussi l'infanterie autrichienne de l'aile gauche, et

lui prit des bataillons entiers. L'aile droite de leur armée n'eut pas un sort plus heureux. L'ennemi quitta la position qu'il avait reprise auprès de Leuthen, et fit un mouvement par la gauche jusqu'à *P*. La cavalerie de notre aile gauche, qui jusqu'alors avait été postée derrière Lobetnitz, n'eut pas plutôt aperçu ce mouvement, qu'elle avança, attaqua la cavalerie de l'aile droite de l'ennemi en *Q*, lui tomba sur les flancs, lui fit prendre la fuite, et chargea ensuite également l'infanterie. Ces deux attaques de la cavalerie forcèrent l'ennemi à abandonner enfin la position de Leuthen; cependant il tenta encore, pour la troisième fois, de se placer en *R* : mais comme notre armée ne cessait d'avancer, et qu'elle était arrivée en *SS*, il se vit débordé sur son flanc droit; et son infanterie n'étant soutenue d'aucune cavalerie, la cavalerie prussienne fondit sur elle, et lui fit une grande quantité de prisonniers. Il ne restait alors à l'ennemi d'autre parti à prendre que de repasser la Schweidnitz, sur les ponts *T* et *u*, à Lissa et à Rathen : la poursuite des Prussiens rendit cette retraite extrêmement difficile. L'armée prussienne, après la bataille, prit, à l'entrée de la nuit, sa dernière position en *VV*, entre Gukerwitz et Lissa.

Après que l'armée eut fait halte, le roi défila

à

avait de plus une batterie de dix pièces de douze : venait ensuite l'armée rangée sur quatre colonnes; elle marcha la droite en tête. La première colonne était composée de la cavalerie de l'aile droite, 1.re et 2.e lignes, qui comprenait les gardes-du-corps, gendarmes, Seidlitz, Frédéric, Schoeneich, Würtenberg (dragons), et vieux Krokow (cuirassiers). La seconde colonne était composée de l'aile droite de l'infanterie, 1.re et 2.e lignes, et comprenait Kremzow, Charles, la garde, Rezow, Kannaker, Pannewitz, Unruh, Kleist, prince de Prusse, Muenchow, François Braunschweig et Würtenberg : les trois bataillons Autriche, Ploetz et Ferdinand, formaient l'arrière-garde et couvraient les bagages. La troisième colonne était composée de l'aile gauche de l'infanterie; savoir : Geist, Winterfeldt, Forcade, Braunschweig, Burgsdorf, Schenkendorf, Dueringshofen, Kursel, Kahlden, Henri et Kalkstein. La quatrième colonne était formée de la cavalerie de l'aile gauche; savoir : de Stechow, Kyau, Driesen, Bareuth, carabiniers, baron de Schoeneich, Gesler. Les hussards de Werner formaient l'arrière-garde. La grosse artillerie était divisée en deux brigades qui marchaient à la suite des 2.e et 3.e colonnes. Il y avait dans Neumarck un corps de croates et de hussards ennemis,

d'environ quatre mille hommes, pour couvrir la boulangerie : ce corps fut surpris par nos hussards, qui, secondés par les volontaires et les bataillons francs, lui tuèrent plus de deux cents hommes, firent six cents prisonniers et dispersèrent le reste; la boulangerie tomba ensuite en notre pouvoir : on établit le quartier général à Neumarck, et on y mit dix bataillons. L'infanterie de l'avant-garde fut placée à Kemmendorf, et la cavalerie alla camper en avant ; le reste de la cavalerie de l'armée campa au-delà de la ville, et la plus grande partie de l'infanterie en-deçà : la grosse artillerie traversa la ville et prit possession des hauteurs situées au-delà. Le même soir le roi fut informé que le prince Charles, après avoir levé son camp de Breslaw, avait passé la Lohe et la Schweidnitz, et qu'il avait établi un camp en-deçà de cette rivière.

Le 5, l'armée se mit en mouvement avant la pointe du jour : le bataillon de grenadiers de Burgsdorf prit possession du château de Neumarck, et les deux bataillons de Ploetz et Autriche restèrent avec les bagages et l'artillerie. L'ordre de la marche resta le même *DD* que le jour précédent ; l'avant-garde se forma en avant de Kemmendorf, la cavalerie devant l'infanterie, et celle-ci fut placée sur les hauteurs voisines : elle

resta dans cette position jusqu'à ce qu'il fît jour, et que l'armée avançât ; la batterie des dix pièces de douze fut placée en avant. On annonça à l'armée que les ennemis s'étaient avancés, qu'ils se trouvaient dans la plaine, et que probablement la journée ne se passerait pas sans que le combat s'engageât. Cette nouvelle causa une joie générale ; et il était facile de lire dans les yeux de nos braves et intrépides soldats, avec quelle impatience ils aspiraient au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi. Tout se réunissait pour nous promettre la victoire : un temps humide et sombre empêcha l'ennemi de s'apercevoir de notre marche, et nous donna la facilité de surprendre le corps commandé par le général saxon Nostitz, qui était placé sur des hauteurs en-deçà de Borna en *CC.* Ce corps, composé de trois régimens de dragons saxons et de deux régimens de hussards autrichiens, fut enveloppé par nos hussards et dragons, qui lui prirent onze officiers et cinq cent quarante soldats, après en avoir taillé en pièces une bonne partie et jeté le reste sur l'armée ennemie en *EE.* Pendant cette action, l'infanterie de l'avant-garde était postée dans les broussailles, en avant des villages de Polkendorf, Lampersdorf et Katlau, afin de couvrir l'attaque. En même temps les colonnes continuaient leur

à cheval devant le front, et demanda si quelques bataillons seraient encore disposés à le suivre jusqu'à Lissa. Aussitôt les bataillons de grenadiers de Mannteufel et de Wedel et le régiment de Bornstaedt prirent les armes et marchèrent à sa suite. Les maisons de la ville étaient remplies d'Autrichiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de blessés. Le roi se rendit au château, accompagné de plusieurs officiers de sa suite, et passa, au milieu d'un grand nombre d'officiers autrichiens, dans un appartement qu'on lui avait préparé : mais lorsque les grenadiers entrèrent dans la ville, on fit feu sur eux de toutes les maisons; sans s'en étonner aucunement, ils y pénétrèrent, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui leur résista.

Lorsque les généraux et les officiers de l'état-major furent successivement arrivés, le roi entra d'un air satisfait dans l'appartement où de nouveaux ordres *[die parole]* devaient être donnés. Comme ils s'approchaient de sa majesté pour la féliciter de la victoire qu'elle venait de remporter, le roi leur dit qu'après une action ainsi terminée il était à propos de prendre du repos : il les remercia, dans les termes les plus gracieux, des nouveaux témoignages de bravoure et de zèle qu'ils venaient de donner; témoignages, ajouta-t-il, qui feraient passer la gloire de leurs noms et celle de

la nation à la postérité la plus reculée. Il ordonna en même temps de faire connaître à l'armée combien il était satisfait de la conduite extraordinairement intrépide qu'elle avait tenue dans cette journée.

Le 6 l'armée défila sur deux colonnes par sa droite, et passa la Schweidnitz. L'ennemi avait passé la Lohe, et rallié son monde le mieux qu'il lui avait été possible dans les environs de Breslaw. Le général Buccow était posté près de Hofgen et de Klein-Mochber, avec l'arrière-garde, qui se retira après avoir tiré quelques coups de canon sur nos hussards. Le prince Charles leva le camp à trois heures après midi, et se retira successivement par Borau à Schweidnitz, et de là en Bohème. Le général Ziethen fut envoyé le 7 à la poursuite de l'ennemi avec les bataillons des grenadiers de Wedel, Mannteufel et Hudil, les régimens Assebourg, Bornstaedt et Meyerrink, les hussards de Ziethen, Putkammer, Werner et Seidlitz, les dragons de Zettritz, Normann, Würtenberg, Stechow, Krokow, et les bataillons francs de Kalben et Angeuley. Ce corps, peu considérable, força le prince Charles à abandonner toute la Silésie dans l'espace de quatorze jours. Cette expédition serait digne d'être rapportée avec plus de détail; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer

dans cette discussion ; elle serait singulièrement instructive, tant sous le rapport de la guerre d'escarmouche, que sous celui des actions générales : il suffit déjà de savoir que l'expédition fut commandée par Ziethen.

Cette bataille et ses suites coûtèrent près de soixante mille hommes aux Autrichiens. Ils ont perdu dans le combat plus de six mille cinq cents hommes en tués et blessés : je n'en compterai cependant que trois mille, parce qu'une grande partie des blessés avait pris la fuite à Breslaw ; vingt-un mille cinq cents hommes furent faits prisonniers ; dix-sept mille cent quarante-six hommes furent obligés de poser les armes après la prise de Breslaw ; le général Ziéthen fit encore près de deux mille prisonniers ; le jour précédent ils avaient perdu à-peu-près huit cents hommes près Neumarck ; l'armée comptait en outre près de six mille déserteurs ; et au printemps de 1758, la garnison de Schweidnitz, forte de cinq mille hommes, fut obligée de se rendre : ici l'on peut encore compter mille hommes de désertés ou morts ; car cette garnison était de six mille hommes lorsque le prince Charles était entré dans la Bohème. Ainsi le total monte à cinquante-six mille quatre cent quarante-six hommes. Lorsque nous entrâmes dans Lignitz, les officiers autrichiens convinrent que

l'armée, lorsqu'elle arriva dans la Bohème, n'était plus que de neuf mille hommes d'infanterie réglée, et de vingt-huit mille hommes de cavalerie, de croates, et autres troupes légères. Ainsi elle devait être de plus de quatre-vingt-dix mille hommes au moment de la bataille. Ceci ne paraît pas exagéré; car, excepté quelques petits corps de troupes qui étaient restés en Saxe et en Bohème, toute l'armée autrichienne avait été présente à l'action. J'ai déjà dit que les batailles du roi étaient en général remarquables; mais aucune ne prouve mieux la vérité de cette assertion, que celle dont il est ici question. Dans l'histoire ancienne il ne s'en trouve pas une qui puisse lui être comparée, soit pour le plan, l'exécution, ou pour les suites qu'elle a déterminées: elle fait, sous certains rapports, époque dans la science de la guerre, et renferme non-seulement la théorie, mais encore le développement d'un système dont le roi seul est l'auteur.

Réflexions sur l'ordre de bataille et les manœuvres du roi de Prusse.

Lorsque l'on jette un coup-d'œil sur le plan de cette bataille, on s'aperçoit facilement que le roi fit marcher son armée de façon à ce que son front formât une ligne oblique avec le front de l'armée ennemie. C'est cette disposition qui, au jugement d'officiers généraux instruits, et d'écrivains militaires distingués, fut la première cause

du gain de la bataille. Jusqu'à l'époque où le roi parut sur le théâtre de la guerre, on n'avait encore qu'une idée imparfaite et bien obscure de cette manière de combattre : aucun officier général n'avait été convaincu jusque-là de ses avantages, et n'avait osé, au moins dans les temps modernes, s'écarter de la tactique en usage. Maintenant elle paraît obtenir la préférence sur toutes les autres; mais je n'examinerai pas si tous les officiers généraux en feront aussi habilement usage que le roi. Ceci me rappelle l'anecdote de Scanderberg : celui-ci envoya son sabre à Mahomet; mais le bras trop faible du sultan ne put s'en servir avec le même succès. Aujourd'hui chacun sait apprécier le mérite de l'ordre oblique; mais le génie du roi manque.

La nature de cet ordre de bataille indique déjà que l'attaque doit s'effectuer sur l'une ou l'autre des aîles de l'ennemi. L'objet principal est ici d'écraser l'aile attaquée, de déborder ensuite l'ennemi, et de le prendre par le flanc et par les derrières. Ce but rempli, il faut que l'aile qui attaque soit renforcée suffisamment pour devenir supérieure à l'ennemi; et comme celui-ci a aussi de son côté les moyens de renforcer le point d'attaque, rien ne paraît plus essentiel que de prendre ses précautions de manière à le laisser dans l'incertitude

sur ce point d'attaque jusqu'à ce qu'il soit définitivement déterminé. Mais ceci fait, il faut que l'attaque se fasse ensuite, sans perte de temps, avec une grande vivacité et une véritable impétuosité. Il ne faut laisser en aucune manière à l'ennemi le temps de se reconnaître, mais tomber dessus, et le terrasser par la vivacité et la surprise de l'attaque, avant même de lui avoir tiré un seul coup de fusil.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur cette bataille. *Sed sapienti sat.*

RÉFLEXIONS sur la Bataille de Leuthen, et sur les Opérations qui la précédèrent, par Lloyd.

LE prince Charles savait, même avant la bataille de Breslaw, que le roi de Prusse venait en Silésie avec environ dix ou douze mille hommes tout au plus. Le seul objet que le roi pût avoir en vue, était de joindre l'armée du prince de Bevern, sans laquelle il ne pouvait rien entreprendre; il ne pouvait pas même, avec le peu de forces qu'il avait amenées avec lui, s'approcher de l'armée autrichienne sans s'exposer à une destruction inévitable. Ainsi le seul objet que le prince Charles devait se proposer, était d'empêcher cette jonction. Pour cela il aurait dû marcher à Parchwitz, et

prendre une position entre cette place et Lignitz, et avoir un gros corps sur les hauteurs de Pfaffendorf, ce qui aurait empêché le roi de s'approcher de l'Oder ; et même le roi n'aurait pu aller à Glogau sans donner aux Autrichiens une occasion favorable de l'attaquer, et par conséquent de le vaincre, si l'on considère que leur armée était peut-être six fois plus forte que la sienne.

Les seules mesures que prirent les Autrichiens, furent d'envoyer une garnison à Lignitz ; ce qui ne pouvait avoir aucun but ; et exposait cette garnison à être perdue. Il n'était pas vraisemblable que le roi s'amusât à faire le siége de cette misérable place, tandis que toute la Silésie était en danger.

Lorsque les Autrichiens eurent laissé le roi réunir toutes ses forces et se pourvoir de l'artillerie nécessaire, &c. pourquoi prirent-ils tout-à-coup la résolution de quitter Breslaw et d'aller au-devant de lui ? C'est ce qu'on ne peut concevoir. Je sais très-bien que la flatterie, qui règne dans les camps comme dans les cours, avait élevé leur courage et leur confiance beaucoup au-dessus de ce que prescrit la prudence ; mais ils ne pouvaient avoir alors aucun motif pour desirer une action, parce que, victorieux, ils n'auraient pu, dans cette saison avancée, poursuivre l'ennemi au-delà de Glogau ;

et vaincus, cette bataille pouvait leur devenir très-fatale.

Ayant passé la Schweidnitz le 4, ils furent informés que l'ennemi s'avançait vers eux. Pourquoi ne repassèrent-ils pas aussitôt cette rivière, et ne la mirent-ils pas plutôt devant que derrière eux ! Quoiqu'elle soit très-petite, cependant ses bords sont en grande partie très-marécageux, de sorte qu'une armée ne pourrait la passer sans la plus grande difficulté; et cela serait presque impossible si elle y trouvait quelque opposition. Si les Autrichiens avaient mis cette rivière devant eux, et qu'ils eussent envoyé un gros corps plus haut sur leur flanc gauche, leurs troupes légères du même côté que l'ennemi sur le chemin qui conduit à Striegau, nous pensons que le roi n'aurait pas tenté de passer cette rivière; et s'il l'eût fait, le corps dont on vient de parler se serait porté sur les flancs pendant son passage et pendant l'action : et comme les Autrichiens étaient plus forts, leur armée étant couverte par la Schweidnitz, ils auraient pu porter vingt mille hommes sur leur flanc; ce qui aurait empêché l'ennemi de passer la rivière. Le roi, probablement, aurait marché à Striegau, pour faire sortir les Autrichiens de leur position avantageuse, en cherchant à couper leur communication avec la

Bohème : en ce cas, le corps porté, comme nous le supposons, sur leur gauche, serait arrivé à Striegau avant l'ennemi, et toute l'armée aurait marché derrière Schweidnitz, la droite à Hohengierfdorf, et la gauche à Friberg; ce qui aurait assuré le chemin par Landshut en Bohème, et la communication des Autrichiens avec ce pays. Cette position est très-forte; et nous ne pensons pas qu'ils eussent pu y être battus, ni que, dans cette saison avancée, ils eussent pu, par aucune manœuvre sur leur gauche, être forcés de la quitter : et même le roi n'aurait pu rester dans le voisinage de Striegau, n'ayant de magasins qu'à cent milles de lui; il aurait donc été obligé d'abandonner son projet, et de se retirer à Glogau pour faire rafraîchir ses troupes, qui avaient grand besoin de repos. Les Autrichiens ayant négligé de prendre ces mesures, ou n'y ayant pas pensé, ils auraient dû s'avancer, et occuper toutes les montagnes qui étaient devant eux, particulièrement celle qui était près de Lobetnitz, autant pour prendre cet avantage sur l'ennemi, que pour avoir derrière eux assez de terrain pour y manœuvrer : mais du moment qu'ils apprirent que le roi approchait, ils parurent dans un état de stupeur qui ne leur permit ni d'avancer ni de reculer. Sans quelque grande faute, il est impossible qu'une armée supérieure

soit débordée ; c'est cependant ce qui arriva. Le roi fit beaucoup de démonstrations contre la droite des Autrichiens, et ils y furent trompés; de manière que ce prince, couvert par les montagnes qu'ils avaient négligé d'occuper, eut le temps de porter toute son armée sur leur gauche. La seule ressource alors était de faire marcher leur droite et leur centre contre la gauche du roi; et comme ils étaient très-supérieurs, et que cette gauche avait été affaiblie, ils devaient renforcer leur droite, envelopper l'aile gauche du roi, et, selon toutes les apparences, ils l'auraient défaite. Il eût été impossible au roi de poursuivre ses avantages sur la droite, tandis que sa gauche aurait été ainsi attaquée, sans s'exposer à être enfermé entre l'aile droite des ennemis et la rivière, dans un espace trop resserré pour qu'il pût agir. Les Autrichiens auraient dû former en même temps une ligne ou deux derrière le flanc attaqué, avec des intervalles pour laisser passer les troupes repoussées, et marcher à l'ennemi, qu'ils auraient trouvé rompu et en désordre, et que, par conséquent, ils auraient aisément battu.

Au lieu de cela, pour soutenir cette aile, ils firent faire à toute l'armée un mouvement par la gauche; de sorte que les colonnes rencontrèrent ceux qui se retiraient, et l'ennemi, qui s'avançait en ordre

de bataille, ce qui les mit dans l'impossibilité absolue de se former : aussi toute l'armée fut-elle défaite, chaque bataillon l'un après l'autre; ce qui devait nécessairement arriver. Des troupes qui marchent en colonnes minces et alongées, ne peuvent jamais s'ouvrir et se former en ligne quand elles sont près de l'ennemi et sous son feu; c'est pour cela qu'on ne doit jamais entreprendre une semblable manœuvre. Les Autrichiens auraient dû faire des efforts pour arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'ils eussent formé une ligne, et ensuite s'avancer ou l'attendre : mais ne l'ayant pas fait, ils perdirent la bataille; et rien ne pouvait l'empêcher.

C'était commettre aussi une faute capitale, que de placer sur le flanc, des troupes auxiliaires qui n'avaient point encore vu l'ennemi. Si le prince Charles eût placé dans le bois, devant le village de Sagschuetz, ses troupes légères et huit ou dix bataillons autrichiens soutenus par le corps de Nadasti et par toute l'aile gauche, et qu'il eût fait avancer sa droite et son centre pour attaquer l'aile gauche des ennemis, nous pensons qu'il aurait remporté la victoire.

La conduite du roi était fondée sur les principes les plus sublimes de la guerre : quoique son armée fût inférieure à celle de ses ennemis, cependant, par la supériorité de ses manœuvres, il porta au

point d'attaque plus de troupes qu'ils n'y en portèrent; ce qui doit être décisif lorsque des troupes sont à-peu-près égales en valeur. C'est pourquoi les généraux doivent s'étudier, en temps de paix, à établir des évolutions qui facilitent les manœuvres des armées; et en temps de guerre, à choisir des champs de bataille qui puissent les mettre à portée de cacher une partie de leurs mouvemens, et mettre ainsi en action plus de monde que l'ennemi; et si le terrain, soit par sa nature, soit par la vigilance de l'ennemi, ne leur permet pas de couvrir leurs mouvemens, alors une grande facilité de manœuvrer remplira le même objet, et les mettra en état de porter au principal point d'attaque un plus grand nombre d'hommes que l'ennemi : mais si les troupes ne se meuvent pas avec facilité et avec vîtesse, et si elles ne sont pas mises en action en même temps, alors la supériorité du nombre devient non-seulement inutile, mais elle ne sert encore qu'à augmenter le désordre. D'après cela, nous établirons pour principe, *qu'un général qui, par la facilité de ses mouvemens, ou par son habileté, peut mettre en action un plus grand nombre d'hommes dans le même temps et au même point, les troupes étant égales en valeur, aura nécessairement l'avantage; et qu'ainsi l'on ne doit se permettre aucune évolution qui ne tende à cette fin.*

OBSERVATIONS sur l'Ordre oblique et sur les causes de la Victoire de Leuthen.

ON a dû remarquer avec quelle complaisance Tempelhoff se plaît à faire ressortir les avantages de l'ordre oblique, pour attribuer au roi de Prusse l'honneur de la création de cette grande et habile manœuvre. Plusieurs auteurs militaires, sans partager entièrement son opinion, ont considéré ce roi comme le premier moderne qui a exécuté cet ordre par principes et qui l'a adapté à la tactique actuelle. Ce n'est plus qu'une question de fait : cherchons dans la définition de l'ordre oblique le principe qui doit nous conduire à sa solution.

Nous appellerons, avec Guibert, ordre oblique, *toute disposition où l'on porte sur l'ennemi une partie ou l'élite de ses forces, et où l'on tient l'autre hors de portée de lui.* En adoptant cette définition, on peut assurer que l'excellence de l'ordre oblique était reconnue long-temps avant la bataille de Leuthen. Folard l'avait déjà recommandé *comme tout ce qu'il y a de plus à craindre et de plus rusé dans la tactique.* Les anciens employaient fréquemment cette disposition ; elle paraît même avoir été la méthode favorite d'Épaminondas et d'Alexandre. Le maréchal de Puységur fait le plus grand éloge de cet ordre, *qui doit,* dit-il,

encore mieux réussir aujourd'hui que chez les anciens, parce que les armées étant si longues, on a encore bien moins le temps de faire avancer des troupes des parties non attaquées. Enfin, tous les auteurs qui ont écrit sur la tactique, ont regardé l'ordre oblique comme le plus savant et le plus susceptible de combinaisons. Il est aussi le plus usité : presque toutes les batailles qui ont eu lieu depuis que, sous les princes de Nassau, la science militaire a commencé à renaître, ont été données dans cet ordre. Dès-lors on chercha à manœuvrer, à tourner les flancs de l'ennemi ; on s'écarta conséquemment de l'ordre parallèle. Les affaires se réduisirent à des points d'attaque ; de là l'ordre oblique. Comment donc la bataille de Leuthen est-elle celle à laquelle on s'accorde assez communément à attacher l'époque de la véritable application de cette manœuvre ! Doit-on croire, d'après l'auteur de l'Essai général de tactique, qu'alors la routine et le hasard avaient fait les dispositions, et qu'on n'avait aucune connaissance de l'ordre oblique, de *son mécanisme* et de *son objet!*

Il serait difficile de se persuader que les grands généraux anciens et modernes ont ignoré les principes et l'objet de cette disposition.

Alexandre donna peu de batailles où l'ordre oblique n'entrât pour quelque chose. D'Ablancourt,

traducteur de son historien, paraît trouver cette méthode étrange. « A Arbelles, dit-il, il ne mit » qu'une phalange à la gauche, tandis qu'il en avait » cinq à six à la droite; déjà au combat du Gra- » nique il avait fait la même disposition. » Mais c'est qu'Alexandre faisait toujours le côté le plus fort celui où il voulait commencer le combat, et tenait l'autre reculé. Était-ce le hasard seul qui présidait à ces dispositions du conquérant de l'Asie!

Xénophon, aussi profond militaire qu'historien élégant et fidèle, nous apprend « qu'*à la bataille* » *de Mantinée*, Épaminondas ne marchait pas de » front, mais avançait son aile droite et tenait » l'autre reculée pour choquer de la pointe comme » une galère, assuré qu'avec ses meilleures troupes » il enfoncerait l'ennemi, et qu'après avoir fait » jour à la bataille, il mettrait le reste en dé- » sordre. » Voilà bien les principes et le but de la disposition.

Parmi les modernes, le maréchal de Puységur, qui le premier a senti l'indispensable nécessité de rendre les troupes manœuvrières, prouve, dans son beau dispositif d'attaque sur la bataille de Nordlingen, que l'ordre oblique était le meilleur à suivre pour attaquer Merci. Peut-on penser, d'après le plan qu'il donne, qu'il n'en connaissait pas les principes et l'objet!

Ne croit-on pas avoir sous les yeux le récit de la bataille de Leuthen, en lisant ce passage de Montécuculli dans son ouvrage sur l'art militaire ! « Si l'on veut, dit ce grand général, avec son » aile droite battre la gauche de son ennemi ou » au contraire, on mettra sur cette aile le plus » grand nombre et les meilleures de ses troupes, » et l'on marchera à grands pas de ce côté-là, les » troupes de la première et de la seconde ligne » avançant également, au lieu que l'autre aile » marchera lentement, ou ne branlera pas du » tout, parce que, tandis que l'ennemi sera en » suspens, ou avant qu'il s'aperçoive du strata- » gème, ou qu'il ait songé à y remédier, il verra » son côté faible attaqué par le fort de l'ennemi, » tandis que la partie la plus forte demeure oisive » et est au désespoir de ne rien faire. »

Le vainqueur de Leuthen a su mettre à profit les préceptes et les exemples de ces grands généraux; il ne peut donc prétendre à la gloire de l'invention : mais il n'appartient qu'au véritable génie de saisir et de s'approprier les découvertes qui l'ont précédé, et de s'associer, en imitant ainsi, à la gloire de ses modèles.

Il en est une qui n'appartient qu'à Frédéric, l'instruction de ses troupes : c'est là qu'il fut vraiment créateur et qu'il a opéré une grande révolution.

révolution. La supériorité de tactique des armées prussiennes compensait leur inferiorité numérique, et permit à leur roi de résister aux efforts combinés de toute l'Europe. Elle fut la cause principale du succès de la journée qui nous occupe : jetons un coup-d'œil sur celles qui ont concouru à l'assurer.

Il est aisé, sans doute, de former dans le cabinet les plus belles dispositions ; mais comme on n'en peut admettre aucune qui soit applicable à tous les terrains et à toutes les circonstances, il est rare qu'une disposition prise ainsi à l'avance puisse convenir au moment de combattre. Les accidens du terrain, des changemens inattendus que l'ennemi aura faits dans sa position, en nécessitent dans l'autre armée. Ce n'est donc que lorsqu'il sera à portée de l'ennemi, qu'un général digne de ce nom déterminera son ordre de bataille. Exercé à des conceptions vastes et rapides, il embrassera d'un coup-d'œil les avantages et les inconvéniens des terrains, et fera en conséquence la disposition la plus favorable ; il étonnera l'ennemi par ses manœuvres imprévues, qui ne lui laisseront pas le temps de changer son ordre de bataille ; il saura profiter de la moindre faute de son adversaire, saisir habilement le moment et le point de l'attaque, et ordonner le mouvement qui doit fixer

la victoire encore incertaine et la ramener prête à lui échapper. Tel parut Frédéric à Leuthen. C'est en arrivant sur le terrain et d'après la disposition des Autrichiens, qu'il détermine son ordre de bataille. Ses démonstrations donnent le change à l'ennemi sur le point où il veut l'attaquer, et il profite habilement des accidens du sol pour lui dérober son véritable dessein. Si les Autrichiens, au lieu de lui donner le temps d'exécuter son mouvement, s'étaient portés en avant, ils pouvaient l'envelopper; et vraisemblablement ce jour eût éclairé la chute de la monarchie prussienne. Le génie de son roi la sauva. Le prince Charles, trompé par les manœuvres de Frédéric contre sa droite (1), ne s'aperçoit de son erreur que lorsque sa gauche est battue et tournée : il veut alors, par un changement de position centrale, remettre son armée en front parallèlement à celle du roi de Prusse; mais, quoique la droite des Autrichiens n'eût encore vu les ennemis que de loin, elle fit ce mouvement avec la mal-adresse d'une armée qui, n'étant pas exercée, ne peut se mouvoir sans qu'il en résulte du désordre et de la confusion.

(1) Il paraît bien étonnant que Tempelhoff ne dise rien de ces manœuvres, qui ont si efficacement contribué au succès de cette journée.

L'inégalité de talent dans les généraux et de mobilité dans les troupes décida la victoire. Un général doué du même génie que Frédéric, aurait pu ordonner la même disposition ; mais les Prussiens seuls pouvaient alors l'exécuter. C'est au soin qu'il prit de former les troupes les plus manœuvrières de l'Europe et des généraux dignes de les commander, qu'il dut ses succès : ce n'était qu'avec une armée aussi accoutumée à l'exécution des grandes manœuvres, qu'il pouvait ordonner, à la vue de l'ennemi, ces mouvemens hardis et décisifs, qui étaient exécutés *avec la même précision que s'il avait été question de marcher à une revue.* La part que l'on donne à la tactique dans la gloire de cette journée, loin de diminuer celle de Frédéric, lui revient toute entière, puisque cette instruction était son ouvrage. Ses succès prouvèrent la vérité de ce mot profond du maréchal de Saxe, que *le secret de la guerre est dans les jambes.*

A. P.

RAPPORT

AUX CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE,

FAIT par le Ministre de la guerre, le 14 vendémiaire, an 11 de la République française.

EXPOSÉ des Travaux du Dépôt général de la guerre pendant le cours de l'an 10.

J'AI eu l'honneur de mettre deux fois sous vos yeux, dans le cours de l'an 10, l'état des travaux du dépôt général de la guerre; je viens vous rendre compte aujourd'hui de leurs résultats, et du nouveau degré d'importance et d'utilité qu'ils donnent à cet établissement.

Long-temps le dépôt de la guerre, créé par Louvois, fut regardé comme de simples archives. Les titres les plus authentiques de la gloire nationale, les matériaux les plus riches de l'histoire et de l'instruction militaire, y reposant dans l'inertie, avaient pu, à quelques époques, accréditer cette opinion, qui de nos jours encore n'est pas entièrement détruite : cependant cette institution, qui, durant la dernière guerre, a recueilli les premiers

élémens pour son histoire, et a fourni pour sa conduite sept mille deux cent soixante-dix-huit cartes gravées, deux cent sept cartes manuscrites, cinquante-un atlas, et plus de six cents mémoires descriptifs, méritait d'être considérée sous de plus grands rapports d'utilité publique.

Mais les secousses de la révolution ne lui avaient pas permis de prendre cette stabilité qu'un Gouvernement réparateur vient enfin de donner à la République. A la paix, ses travaux commencèrent à prendre plus d'ordre et d'activité. Les journaux des premières campagnes, les plans de bataille, les classemens méthodiques et l'accroissement des collections, furent entrepris ; et la topographie, que le dépôt avait accueillie et conservée dans les temps orageux, se ralliant à cet établissement comme à celui qui en fait les applications les plus nombreuses et les plus importantes, commença, sous ses auspices, les cartes d'entre l'Adige et l'Adda, de la Bavière, de la Souabe et des quatre départemens réunis.

Déjà l'on sentait la nécessité de donner à cette institution une organisation qui favorisât ses développemens, et lui permît de devenir tout ce qu'elle pouvait être dans les loisirs de la paix. Le projet en fut présenté : mais il ne fut rien statué ; et ces premiers germes d'utilité ne se développaient

qu'imparfaitement, embarrassés par des idées vagues, par des formes routinières.

Tel était l'état du dépôt à la fin de l'an 9, lorsque le général Clarke, qui avait entrevu et préparé en partie tout le bien que les intentions libérales du nouveau Gouvernement pouvaient en faire espérer, fut appelé à d'autres fonctions, et remplacé dans celles de directeur par le général Andréossi.

Le nouveau directeur ne tarda pas à voir que les deux grands résultats qu'il importait le plus au Gouvernement d'obtenir du dépôt, étaient, 1.° la prompte réunion, le classement et l'analyse de tous les élémens de l'histoire de la guerre et de l'instruction qu'elle doit produire; 2.° les progrès et l'extension de la topographie, qui doit compléter la connaissance de notre territoire, et offrir des données positives sur ceux de l'étranger où nous pouvons avoir à nous placer pour protéger nos frontières ou nos alliés.

Conséquemment à ces vues, une nouvelle impulsion fut donnée aux travaux de l'intérieur de l'établissement; des réglemens furent faits pour en assurer et activer les progrès et la surveillance: un projet d'arrêté vous fut soumis; et en l'adoptant, vous garantîtes la remise dans les collections du dépôt, de toutes les pièces qui peuvent

intéresser l'histoire ou l'instruction militaire, et qui, éparses entre les mains des divers officiers de l'armée, s'égarent trop souvent à leur mort. Les dispositions furent prises pour la revue de tout ce qui avait été écrit sur la guerre dernière, la traduction de tout ce qui avait paru d'intéressant à cet égard chez l'étranger, la continuation des journaux des campagnes, et le levé de tous les champs de bataille, de toutes les places et forts conquis ou occupés par les armées françaises.

Le sort des ingénieurs géographes fut amélioré en attendant leur organisation; et leur nombre, accru par des sujets distingués sortis de l'école des géographes, du cadastre, du bureau des longitudes, de l'Institut du Caire, &c. fut porté à quatre-vingt-dix. Leur instruction préparée et basée sur les connaissances modernes les plus perfectionnées, leur pratique éclairée et coordonnée par des méthodes constantes, des procédés uniformes, l'usage exclusif du cercle répétiteur, les collections d'instrumens portées à huit de ces cercles et enrichies de pendules, lunettes, baromètres, &c. propres à donner aux observations astronomiques et aux opérations géodésiques toute la précision qu'exige l'état des sciences, ont permis de continuer avec succès les opérations commencées; ont mis en état d'en entreprendre de nouvelles non

moins importantes, telles que la carte générale de l'Égypte, de la Morée, celles de la ci-devant Savoie, de l'île d'Elbe, du canton de Marengo, de l'Helvétie entière, et de coopérer, en la dirigeant, à celle de tout le territoire de la République italienne; ont enfin donné au dépôt les moyens de satisfaire à tous les besoins du Gouvernement en ce genre, d'assurer la conservation et les progrès d'un art qui donne une nouvelle supériorité à la France, et d'en multiplier les chefs-d'œuvre.

SECTION HISTORIQUE.

Aussi, dans le cours de l'année, le résultat du classement méthodique des pièces historiques a-t-il été de mettre en ordre les états de situation et bulletins des armées, depuis 1792 jusqu'à l'an 10 inclusivement, quarante-quatre liasses de pièces provenant des archives de la guerre, et trois cent quarante-neuf cartons relatifs à diverses époques comme à diverses armées.

L'historique du dépôt depuis son origine, la revue analytique des historiens considérés militairement, l'extrait de quelques écrits nouveaux sur la guerre, la traduction de quelques considérations générales et narrations relatives à la dernière guerre tirées d'ouvrages étrangers, une reconnaissance du cours du Danube jusqu'à l'Enns, et du

cours entier de la Limath, ont été préparés pour être insérés dans le *Mémorial topographique et militaire*, qui est une création de cette année, dont trois numéros sont à l'impression, et dont j'aurai l'honneur de vous soumettre le premier sous peu de jours.

Deux volumes de Tempelhoff ont été traduits; et le troisième de Lloyd, non encore connu, va l'être.

Plus de trente plans de l'atlas des places et champs de bataille ont été terminés, ainsi que les tableaux chronologiques de toutes les actions qui ont eu lieu pendant la dernière guerre aux diverses armées, et qui présentent pour résultats, dans l'espace de neuf ans et quatre mois, cinquante-six grandes batailles, sept cent trente-quatre combats et cinquante-neuf siéges.

Il a été fourni pour le service du Gouvernement, en mémoires descriptifs, quatre volumes *in-fol.* de manuscrits sur Saint-Domingue, quatre cahiers de mémoires sur l'Italie et le Piémont, quatre sur la géodésie de la Martinique, et vingt-six sur l'Inde. Cette partie s'est en même temps enrichie de quarante-huit reconnaissances ou mémoires descriptifs sur l'Italie, de sept sur la Hollande, de neuf sur l'Allemagne, de deux sur l'Helvétie, de dix sur l'Égypte, et de plusieurs écrits de géodésie sur le Palatinat, la Belgique, la

Bavière, l'Égypte et l'Helvétie, comme des registres des ordres du jour de l'armée d'Orient, de l'armée gallo-batave, et d'une partie de ceux de l'armée du Rhin.

La bibliothèque du dépôt a, par le moyen du ministre de l'intérieur, fait rentrer dans ses collections mille soixante-quatre volumes en feuilles de l'édition *in-4.°* de Lloyd; et par les dons et l'échange des doubles qu'elle avait, elle s'est enrichie de dix-huit cent quatre-vingt-dix volumes d'ouvrages militaires ou géographiques précieux qui lui manquaient, et qui la portent à sept mille huit cent quatorze volumes.

Tels sont les principaux résultats des travaux de la section historique dans le cours de l'an 10. Ceux de la section topographique ne sont pas moins importans.

SECTION TOPOGRAPHIQUE.

Mesures générales.

L'historique de la construction des cartes et l'analyse des projections qu'on y emploie, la théorie de la géodésie pour l'établissement des canevas trigonométriques, celle du levé de détail, une notice complète sur la gravure des cartes, sur la mesure des hauteurs par le baromètre, une revue générale des œuvres topographiques

en Europe, ont été rédigés pour être insérés dans le Mémorial. Des échelles constantes, prises dans le système métrique, ont été adoptées pour les œuvres du dépôt, afin d'en bannir l'arbitraire et leur donner des rapports communs. Une série de questions pour la formation des cahiers topographiques, garantit que ces cahiers contiendront à l'avenir tous les renseignemens utiles sous les rapports statistique, militaire et historique. Des formules et des registres de calculs ont été adoptés, pour conserver, d'une manière claire et uniforme, tous les élémens qui auront servi à la construction des cartes. Enfin, une instruction générale a été rédigée sur les travaux topographiques, pour en assurer la bonne et uniforme exécution, et tracer une marche éclairée et constante aux ingénieurs géographes qui, sous la direction du dépôt, opèrent en diverses contrées.

Il ne manquait que de donner à la topographie, des signes conventionnels, un langage uniforme et commun, dégagé de l'arbitraire qui jusqu'ici troublait ses notations : le dépôt de la guerre, chargé en ce moment de la direction des plus importans travaux en ce genre, a cru devoir provoquer ce nouveau perfectionnement, et doubler son activité en y faisant participer les différens services qui s'occupent de topographie. Leurs

divers commissaires, formant une réunion de ce que cet art peut offrir en France de plus habile et de plus instruit, s'occupent en ce moment de cet intéressant travail, qui va être incessamment soumis à l'approbation des divers ministres, pour servir de type à la partie graphique des cartes et plans qui pourront s'exécuter à l'avenir par leurs ordres.

Ces mesures générales ont déjà donné un nouveau degré de perfection et d'activité aux travaux topographiques du dépôt.

1.° *Carte des quatre départemens réunis sur la rive gauche du Rhin.*

Le levé de la carte des quatre départemens réunis, commencé avec l'an 10, donne pour principaux résultats durant cette campagne, le canevas trigonométrique rattaché à la série des triangles parfaitement établie, il y a six ans, de Dunkerque à Malines, et étendu sur l'entier département de la Roer jusqu'à Nimègue; le plan détaillé des grandes communes de ce département; la détermination de plus de soixante-dix points du canevas, par leur distance à la méridienne et à la perpendiculaire de l'Observatoire; enfin, dans les parties déjà levées, les renseignemens que le cadastre aurait pu offrir sous les rapports statistique et militaire.

2.° *Carte du département du Mont-Blanc, ci-devant Savoie.*

L'astronome Nouet, employé comme chef de section des ingénieurs géographes chargés de lever le département du Mont-Blanc, a déjà, au moyen d'un cercle répétiteur, d'une pendule astronomique et d'un chronomètre, déterminé les latitudes et longitudes de Chambéry, Genève, Bonneville, Sallanche, Thonon, Seissel, &c.; reconnu les points du canevas trigonométrique de cette contrée, qu'il doit établir dans la campagne prochaine, et lier avec ceux de France, d'Helvétie, de Souabe et du Piémont : il a réuni à Chambéry les levés de détail des vallées provenant du bureau topographique de Turin, et autres matériaux que lui a fournis le dépôt de la guerre; et on travaille à leur réduction pour les soumettre au canevas sur l'échelle obligée de la carte de France.

3.° *Carte de l'Helvétie.*

Les dernières mesures d'exécution de l'importante carte de l'Helvétie viennent d'être consenties par les deux Gouvernemens. Déjà le géomètre Trallès a reçu du sien l'ordre de se mettre en campagne pour donner suite à ses travaux géodésiques ; mais comme le succès de l'opération

dépend beaucoup de l'ensemble et de l'uniformité des principes et des moyens d'exécution, le ministre de la guerre helvétique a été invité à attendre la coopération des ingénieurs géographes que le dépôt de la guerre envoie. La campagne, déjà avancée, ne permettra guère de s'occuper, avant l'hiver, qu'à déterminer l'emplacement d'une grande base, faire les observations de latitude, vérifier les matériaux topographiques existans, concerter le plan de travail, disposer ses instrumens, les signaux, et reconnaître les principaux points du canevas trigonométrique, comme ses points d'attache à ceux des cartes de la France, de la Souabe, de la Bavière, du Tyrol, de la République italienne, du Piémont et du Mont-Blanc.

4.° *Carte du pays entre l'Adige et l'Adda.*

La carte du pays entre l'Adige et l'Adda, commencée en l'an 9, et contrariée cette année par les pluies et l'excessive chaleur, n'en sera pas moins finie dans le cours de l'an 11. Déjà le dépôt en a reçu plusieurs feuilles-minutes, et trois au net, qui attestent l'exécution graphique la plus parfaite. Elle a pour base les travaux géodésiques du savant Oriani, que nos ingénieurs étendent sur les provinces ci-devant vénitiennes, à la droite

de l'Adige. Cette campagne a vu lever dans cette partie, et dessiner dans le plus grand détail, plusieurs champs de bataille illustrés par l'armée d'Italie, tels que ceux de Lodi, de Castiglione, de Marengo, Rivoli, &c. Les renseignemens les plus précieux pour la topographie et pour l'histoire se recueillent en même temps.

5.° *Carte générale du territoire de la République italienne.*

La république italienne, témoin de l'utile et bel ouvrage qu'exécutent nos ingénieurs géographes dans ses départemens entre l'Adige et l'Adda, a desiré qu'une semblable opération se fît sur tout son territoire, et lui en donnât la carte générale. Le Président a approuvé ce vœu ; et déjà dix-neuf ingénieurs géographes italiens, sous la surveillance du chef des ingénieurs géographes français en Italie et la direction générale du dépôt, se sont répandus sur la rive gauche du Pô, entre l'Adda et la Sésia, pour y vérifier les matériaux géodésiques et topographiques existans. Ils promettent de terminer en l'an 11 cette vérification, ainsi que la réduction de ces matériaux à l'échelle adoptée de $\frac{1}{50000}$, qui est presque le double de celle de la carte de France. Cette importante carte, pour laquelle il existe beaucoup d'élémens, et qu'on peut terminer

en trois années, deviendra le point d'union des travaux trigonométriques d'Oriani, avec ceux de Chiminello dans les États ci-devant vénitiens, de Boscovich dans la Romagne, de Beccaria en Piémont, et de ceux que nous allons exécuter en Helvétie : ainsi, dans peu, nous aurons de l'Escaut à l'Adige, et de Brest à Munich, un canevas trigonométrique non interrompu, et qui ne tardera pas à être rempli d'une topographie perfectionnée et complète.

6.° Carte du Piémont.

On a réuni, dans le cours de l'année, plus de deux cents mappes ou plans de détail à grand point, qui doivent servir d'élémens à la carte du Piémont; on les vérifie et coordonne.

7.° Carte de l'île d'Elbe.

L'île d'Elbe avait eu, par les opérations géodésiques exécutées en Corse, sa position déterminée par rapport à cette dernière île et aux rivages d'Italie; mais cette nouvelle et intéressante possession de la République n'avait point encore de topographie exacte. Le levé en a été ordonné en messidor dernier; et, depuis deux mois, quatre ingénieurs géographes chargés des détails ont commencé les levés de Porto-Ferrajo et Porto-Longone; deux autres y ont été envoyés avec

cercle

cercle répétiteur, pendule, &c. pour établir le canevas trigonométrique, et le rattacher à celui de Corse et aux côtes de Naples et d'Étrurie. Cette carte sera terminée en l'an 11.

8.° *Carte de la Bavière.*

Les levés de détail de la carte de la Bavière, exécutés par les ingénieurs bavarois, et raccordés par les ingénieurs français, sont très-avancés. La grande base mesurée dans la dernière campagne, les observations azimutales et de latitude terminées, ont permis de travailler cette année à la grande triangulation; les points en ont été déterminés : plusieurs grands triangles formés rattachent à ce canevas les principales sommités du Tyrol, et vont, en embrassant les nouvelles possessions de l'électeur, donner un nouvel intérêt à cet important ouvrage, qui, s'il n'éprouve point d'obstacles, doit être terminé au commencement de l'an 12.

9.° *Carte de la Souabe.*

A-peu-près à la même époque sera terminée la carte de la Souabe, qui se construit par les ingénieurs du dépôt, de concert avec quelques officiers d'état-major de l'armée du Rhin, et dont on a terminé, dans le cours de l'année, le calcul des triangles, réduit la plupart des élémens, et mis au

trait quatre des vingt feuilles dont elle sera composée.

10.° *Carte de l'Égypte.*

La carte de l'Égypte, qui se construit au dépôt sur l'échelle d'un millimètre pour 100 mètres (un peu moindre que celle de la carte de France), a été entreprise il y a six mois. Déjà des cinquante feuilles dont elle doit être composée, vingt-cinq sont au trait aux trois quarts ; on va laver celle des environs du Caire : ces vingt-cinq feuilles sont les plus chargées, celles qui ont offert le plus de difficultés; elles sont les deux tiers du travail. La rédaction de toutes les minutes est très-avancée ; tous les noms y sont écrits en arabe : on est occupé de les traduire en caractères français. La carte entière sera terminée pour le 1.er germinal.

11.° *Carte de la Morée.*

Nous n'avions rien d'exact sur la Morée, ni sur les sites célèbres qui environnent cette terre classique, à laquelle des rapports commerciaux ou politiques ajoutent de nos jours un nouvel intérêt. Depuis la dernière carte rédigée par Leclerc en 1785, et remplie d'inexactitudes et d'omissions reconnues, nos marins et nos voyageurs, entre autres l'amiral Chabert, l'ex-ambassadeur Choiseul-Gouffier, le tribun Beaujour, &c. ont relevé,

sur les côtes et l'intérieur de cette contrée, des détails précieux que j'ai demandés et obtenus pour l'utilité du dépôt. Le seul et digne élève de d'Anville, le C.^en Barbié-Dubocage, l'un de nos hellénistes et géographes les plus instruits sur tout ce qui a rapport à la Grèce ancienne et moderne, a recueilli sur ce pays tout ce qu'il y a de plus authentique et de plus récent; et vous avez approuvé, en thermidor dernier, qu'il en construisît une nouvelle carte sous la direction du dépôt de la guerre.

Cette carte est établie sur l'échelle de $\frac{1}{100000}$, adoptée par le dépôt pour la géographie. On s'est servi, pour la construire, de la projection conique inscrite au globe ou sécante; et la zone qu'elle représente étant peu étendue, la courbure des parallèles s'y fait peu sentir; on l'a tracée avec tout le soin possible, et l'on peut répondre de son exactitude. Les méridiens ont été calculés et tracés de 15 en 15 minutes sur les tangentes des parallèles 37 et 38, qui passent à-peu-près par les deux tiers de la carte; et les parallèles eux-mêmes ont été dressés d'après la différence de la sécante au rayon, au 37.e degré.

Quant au dessin, toutes les côtes de cette presqu'île sont tracées, ainsi que celles des îles qui l'avoisinent, et d'un assez grand nombre de celles

de l'Archipel. La partie de l'île de Négrepont qui doit entrer dans cette carte, est déterminée, ainsi que l'Attique et la Béotie : il en est de même de la partie de l'Acarnanie voisine de la Morée. Les îles de Céphalonie, d'Ithaque et de Zante, sont presque terminées, et il en sera bientôt de même de toute la partie située au nord du golfe de Lépante, qui s'étend jusqu'au sommet du Parnasse. Plusieurs points de l'intérieur sont déjà projetés. La carte entière sera dans deux mois livrée à la gravure.

12.° *Travaux divers de topographie.*

Sur treize feuilles de la belle carte dite *des Chasses*, cinq seulement étaient gravées, cinq étaient à terminer, et trois à graver. Cet intéressant ouvrage, qui offre à-la-fois, dans les parties terminées, un chef-d'œuvre de topographie et un modèle de gravure, interrompu pendant plusieurs années, a été repris en l'an 10 par les plus habiles artistes qui l'avaient commencé : trois des planches à terminer ont été très-avancées ; une de celles à entreprendre, celle de Paris, a été commencée, et contiendra le plan le plus moderne de la ville centrale. La feuille de Saint-Denis n'était pas levée en entier ; environ six lieues carrées formaient une lacune aux environs

de Gonesse : ce détail vient d'être rempli, et les treize planches atteindront, en l'an 12, à leur perfection.

Le plan du canton de Marengo a été levé avec précision, et dessiné avec le plus grand soin. La réduction en a été faite, pour la gravure, sur l'échelle de 5 millimètres pour 100 mètres [un peu plus de 4 lignes pour 100 toises].

Les ingénieurs géographes de l'armée de Naples ont rapporté, avec un plan détaillé de Tarente, de sa rade et de ses environs, une reconnaissance générale des provinces de Lecce, Barri et Basilicata, ainsi que d'une partie des Abruzzes; objets qui ne se trouvent point encore dans la topographie de Zannoni.

Le dépôt a également reçu des ingénieurs envoyés à Saint-Domingue, des détails précieux sur la topographie de l'intérieur de cette île, principalement de la partie espagnole.

Les dispositions sont prises pour en obtenir également sur la Louisiane.

Une carte militaire de la Ligurie a été rédigée et réduite pour être gravée, et servir à l'historique du blocus.

Il s'est fait, en outre, plus de cent soixante plans ou dessins pour le service du Gouvernement, relatifs à diverses contrées, principalement à Saint-

Domingue, aux Antilles, à l'Inde, l'Égypte, l'Allemagne, &c.

Le classement méthodique des cartes gravées a été, durant l'année, de la division 12—C (cercle de Haute-Saxe) jusqu'à la division 15—B (Turquie européenne), comprenant mille cinquante-cinq cartes, ou trois mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires : la totalité des cartes ainsi classées est de trois mille trois cent quatre-vingt, formant neuf mille quatre exemplaires ; ce qui fait à-peu-près les trois quarts de la collection.

Le travail du classement des cartes manuscrites a été plus lent, à cause de l'analyse qu'il y a à en faire, et de la réduction de leurs échelles : on s'est principalement occupé à classer les matériaux relatifs à l'Italie, et qui sont très-nombreux. Sur environ sept mille quatre cents cartes, il n'y en a guère qu'un tiers déjà vérifié et mis dans l'ordre adopté.

Cette collection s'est enrichie de plusieurs morceaux originaux sur le Piémont, l'Italie, la Barbarie, l'Égypte, l'Allemagne (entre autres, des quarante-cinq feuilles de la carte de l'état-major autrichien, levée pendant la guerre).

Elle a fourni divers plans originaux pour le service du Gouvernement, et des calques de beaucoup d'autres sur diverses contrées, pour servir

d'élémens aux levés qui se font en Italie, en Allemagne et en France.

Six planches de la carte de France par Cassini ont été retouchées, sept sont sous la main, quinze sont prêtes à y passer, ainsi que huit de la carte de Ferraris.

La gravure de la petite carte de France, pour les divisions administratives et militaires, a été reprise, et est au moment d'être terminée. Il a été gravé de plus, au dépôt, deux planches de figures de géométrie, et un plan de bataille pour le Mémorial.

Le dépôt de la guerre a employé à ces travaux cinq officiers, non compris le directeur et l'adjoint; quatre-vingt-sept ingénieurs géographes, et dix-sept employés civils.

APERÇU DES TRAVAUX À EXÉCUTER EN L'AN 11.

Dans l'année qui s'ouvre, le dépôt de la guerre aura à s'occuper,

1.° *Dans la section historique*, d'achever le classement et l'analyse des pièces recueillies, et de celles que je dois y faire remettre; de remplir les lacunes qui existent dans ces collections, et de continuer les journaux de campagne; de compléter les plans de bataille, et l'atlas des places et

postes conquis ou occupés par l'armée ; de continuer la revue analytique de tout ce qui a été écrit et de ce qui paraîtra en France et chez l'étranger sur la dernière guerre, et d'achever les traductions de Lloyd et de Tempelhoff;

2.° *Dans la section topographique*, de continuer la carte des quatre départemens réunis, et celle des chasses ; de donner tout leur développement aux travaux de celles de l'Helvétie et de la République italienne, comme à ceux qu'on pourra entreprendre à Saint-Domingue et à la Louisiane ; de terminer celle de l'île d'Elbe, de l'Égypte et de la Morée ; d'avancer, pour être finies dans l'hiver de l'an 12, celles de la Souabe, Bavière, Mont-Blanc ; et de tout disposer pour entreprendre, au premier moment favorable, celle du Piémont, et, s'il se peut, celles de la Ligurie et du Valais, comme aussi l'important travail du perfectionnement de la grande carte de France, d'une nouvelle édition, de laquelle l'état des planches, les nouvelles dénominations ou divisions administratives, les erreurs reconnues, et les progrès de la géodésie, font sentir le besoin ; travail aussi grand que nécessaire, fait pour honorer le commencement de ce siècle, et qui semble en appeler un non moins important pour lui servir de base : c'est la mesure de la perpendiculaire à

la méridienne, à faire avec la précision qui caractérise celle de cette dernière coordonnée.

Tels sont, citoyens Consuls, les travaux du dépôt général de la guerre, dont le général de brigade, inspecteur général du génie, Sanson, a pris la direction depuis plus de quatre mois que le général de division d'artillerie Andréossi a été nommé à l'ambassade d'Angleterre, et dont les progrès, sous ce nouveau directeur, font espérer qu'ils atteindront à la perfection et à toute l'utilité que vous pouvez en attendre.

Le Ministre de la guerre, ALEX. BERTHIER.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans le N.° 2, *Historique.*

Avant-propos ..... Page iij.
Notice historique sur le Dépôt général de la guerre ..... 1.
Notice sur les principaux Historiens considérés militairement ..... 42.
Réflexions sur l'ouvrage intitulé, Esprit du Système de guerre moderne ..... 123.
De la Bataille de Leuthen ..... 140.
Exposé des travaux du Dépôt en l'an 10 ... 180.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 21 : Hainaut, *lisez* Hénault.

Page 75, ligne 25 : Beaurin, *lisez* Beaurain.

Page 116, ligne 14 : KERWENÜLLER, *lisez* KEVENHÜLLER.

Ibid. ligne 16 : SAINCLAIR, *lisez* SINCLAIRE.

Page 162, ligne 23 : Angeuley, *lisez* Angenelly.

Page 175, continuer les guillemets jusqu'au mot *reculé*, ligne 8.e

Page 187, à l'avant-dernière ligne : activité, *lisez* utilité.

F 18044

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

é par Vieq, rue du Marché Pelu, N 9

Google